

## VERS UNE RÉFLEXION SUR L'AGIR HUMAIN

MÁRIA ANNA BODOR

Université Catholique Péter Pázmány  
Département de Philosophie appliquée  
Egyetem u. 1.  
H-2087 Piliscsaba  
Hongrie  
mbodor@btk.ppke.hu

**Abstract:** The nature of language and meaning, and interpretation and subjectivity, are issues of increasing concern to a wide range of contemporary disciplines. For philosophers, linguists, social scientists and theologians, the clarifications of such issues has become an urgent and inescapable task. Historical experience is fundamentally the experience of belonging to a tradition that is received from the past. Yet, as Dilthey and Husserl have stressed, experience is essentially expressible, because it can be externalised in signs that need to be understood. In this way it has grown into the culmination of interpretation in an act of appropriation indicates that ontology forms the ultimate horizon of hermeneutics. For Heidegger, understanding is no longer conceived as a way of knowing but as a mode of being (short way), as a fundamental characteristic of our “being-in-the-world”. While for Ricœur (long way), history is in terms of the interaction between two developments: the movement from a regional to a general hermeneutics, and the transition from epistemology to ontology. Consequently, understanding is self-understanding, although the return to the self is not the first, but the final moment in the theory of interpretation. It follows that we shall not only be concerned with reasoned explanation or scientific observation, but shall be watching the emergence of these activities from the mists of a “pre-scientific” or mythological age (Kerényi). Certainly *Pythagoreanism* is the most controversial subject in all Greek philosophy, but his vision of an “algorhythmic” cosmos allows us to know the first “locality”, by which hermeneutics becomes not only general but fundamental towards a theology of religions.

**Keywords:** hermeneutics, subjectivity, Ricœur, mythological age, Pythagoreanism

### La situation actuelle

La philosophie actuelle se déploie au carrefour des trois grandes traditions philosophiques occidentales modernes et contemporaines : allemande, an-

glosaxonne et française. Par les grands philosophes comme Heidegger et Ricœur il est devenu clair, que la philosophie n'aurait donc de chance de survie que si elle était capable d'être à l'écoute des voix du passé et attentive aux voix nouvelles qui émergent. Encore faut-il ajouter une autre condition non moins essentielle, s'agissant de l'ouverture de la philosophie vers son «dehors», et tout particulièrement vers les sciences humaines. Il faut alors, sollicite Ricœur dans *Temps et récit* faire la philosophie et non pas simplement la répéter ! Nous avons de nouveaux objets dans la linguistique, dans la psychanalyse, dans l'histoire. Mais la tâche de la philosophie reste de poser la question transcendante : quelles sont les conditions de possibilité de ces nouveaux objets ? Alors, c'est lorsqu'elle est confrontée à de nouveaux «objets» que la philosophie elle-même se change. Ainsi, elle n'est plus simple «retour» au passé, mais développement de ce passé ! Donc

qu'est-ce que la philosophie ? non pas historisante dans des énoncés sur les définitions de la philosophie, mais à travers le dialogue avec ce qui s'est traditionnellement livré à nous comme être de l'étant. Ce chemin vers la réponse à notre question n'est pas rupture avec l'histoire, n'est pas reniement de l'histoire, mais au contraire appropriation et métamorphose de ce que livre la tradition. C'est une telle appropriation de l'histoire qui est en vue dans le mot «destruction». Destruction ne signifie pas anéantissement, mais démantèlement, déblaiement et mise à l'écart—des énoncés purement historisants sur l'histoire de la philosophie. Détruire signifie ouvrir notre oreille, la rendre libre pour ce qui, dans la tradition qui délivre, nous est intenté comme être de l'étant.<sup>1</sup>

Toutes ces méditations convergent donc vers une réflexion sur l'agir humain.

Cependant, si philosophie pratique il y a, elle ne se réduit pas, au sens kantien à une philosophie «prescriptive» culminant dans la moralité. De là l'apport nécessaire de disciplines comme la phénoménologie, la philosophie analytique et les sciences humaines pour décrire, avant toute entreprise de moralisation, ce qu'est l'agir humain. La philosophie devint donc concrète au sens profond. Mais une telle philosophie n'est pas une philosophie heureuse. Il faut qu'elle se tienne près de l'expérience, et, pourtant, qu'elle ne se limite pas à l'empirique, qu'elle restitue dans chaque expérience le chiffre ontologique dont elle est intérieurement marquée. C'est dans ce cadre herméneutique de l'être (*Dasein*) que nous voulons comprendre comment—dès son origine—la pensée sur le cosmos s'est constituée comme une vision globale inséparable de la conviction religieuse dans la philosophie de Pythagore.

<sup>1</sup> M. Heidegger : «Qu'est-ce que la philosophie ?», in : id. : *Questions I et II*, Paris : Gallimard, 1998 : 335.

Généralement, autant pour Pythagore que pour les Grecs, la pensée cosmologique est pensée du cosmos. Mais le cosmos pour eux n'est pas simplement la somme des choses qui peuplent l'univers visible, ou l'ensemble des êtres naturels, la collection des étants qui ont en eux-mêmes le principe de leur mouvement (cosmographie). Certes, il faut examiner ces aspects constituants, mais le cosmos progressivement devient pour eux plus qu'un grand vivant qui envelopperait tous les autres, selon leur image propre. C'est ce qui tient ensemble tous les étants naturels, ce qui commande en eux leur apparition et leur disparition, ce qui régit leurs mouvements et les rend solidaires les uns des autres, dans une interaction universelle, régie, par la nécessité strictement religieuse, que nous acceptons très différemment et difficilement au point de vue de la philosophie.

Avant tout, il faut comprendre que le mythe dans lequel ces récits cosmologiques nous sont présentés par ces Anciens, nous racontent une origine. Pour eux la cosmologie est d'abord cosmogène. La présence du mythe dans ces cosmogènes nous rend compte du monde présent en le rattachant, par la vertu du récit, à un temps originel où ce monde a été façonné à partir des éléments antérieurs, informes et indifférenciés. Certes, le Temps originel n'est pas le temps actuel, il en diffère d'ailleurs profondément dans ses propriétés, mais le Temps originel est vertu toujours active, force organisatrice toujours à l'œuvre, opérant dans l'actuel, capable de réeffectuations indéfiniment répétées, toujours susceptible d'être rappelé du fond de son passé immémorial, depuis toujours révolu, pour venir sauver le présent de la dissolution qui le menace ! L'origine est donc à la fois distante et proche, elle est établie dans une discontinuité radicale avec ce monde-ci en se maintenant dans la figure ordonnée qui est la sienne.

Les mythes cosmologiques des Présocratiques racontent donc comment le monde a été fait, comment on est passé de ce qui était avant, du non-monde, du sans-figure, à ce que nous avons aujourd'hui sous les yeux ; ils retracent les étapes des opérations génératrices qui ont conduit de cet avant primordial au maintenant. Le schème d'une telle représentation est celui d'un déploiement successif, où l'on va de l'unité homogène vers la multiplicité qualitativement différenciée en passant par toutes les phases intermédiaires qui doivent progressivement assurer la différenciation de l'originaire et établir le lien entre l'instant primordial et la figure complexe, mouvante et multiforme en laquelle se produit le cosmos pour eux. La complexité de leur univers intérieur dépasse leur propre individualité. Ils reflètent simplement, mais avec une particulière intensité, les multiples couches de la formation de l'intellect humain, mais aussi les sens religieux clairement homogènes.

Ce cosmos nous paraît donc comme pensée de l'origine, puisqu'elle est de la fondation de ce qui donne aux choses visibles d'être comme elles sont. Ainsi nous pouvons dire, que le mythe d'origine devient la fonction de fondation des événements qui la composent. De la même manière que nous devons dire, que le récit de la Genèse de la Bible est une histoire originaire, une *histoire primordiale* (Ricœur) pour servir à universaliser la description qui est faite de la condition humaine ; tandis que pour les Grecs cet universalisme sert à comprendre le cosmos comme histoire de la fondation de la pensée scientifique et religieuse. Il est nécessaire donc de se libérer de la thèse selon laquelle la philosophie serait issue du rejet du mythe au profit de la raison (*logos*). Les Grecs de l'époque archaïque n'utilisaient le terme *mythos* que dans le sens restreint de «récit», mais ils faisaient souvent usage du terme *logos* pour signifier le récit sous ses multiples formes. À la suite des études récentes des mythologues (Kerényi), il apparaît que la pensée archaïque est bien rationnelle, mais possède une logique propre que la pensée grecque a réussi, peu à peu à modifier en faveur de nouvelles structures de la pensée, souvent plus simples. Donc il n'y a pas eu passage du *mythos* au *logos*, ni, par conséquent, passage du mythe comme quelque chose d'irrationnel ou de prélogique à la raison et à logique, mais qu'il s'est plutôt produit un passage du *logos* au *logos*, donc un passage d'un certain type de discours et de rationalité à un autre rationalité à un autre type de discours et de rationalité<sup>2</sup>. C'est dans ce contexte essentiel que s'inscrivent bien la pratique archaïque et pré-philosophique du mythe et sa logique propre, que son passage à la pratique philosophique. Sans entrer dans les détails d'un univers qui sur de nombreux points nous échappe encore — comme c'est le cas du monde archaïque, souvent abordé avec les préjugés d'une culture triomphante comme la nôtre, qui du haut de son piédestal n'appréhende le plus souvent que ce qui la concerne ! La question est posée, de quelle manière faut-il compter avec l'existence humaine dans cette réflexion cosmologique et globale ?

Pour répondre à cette question, nous avons essayé d'écouter la parole de Pythagore de Samos au-dedans et par de-là les vicissitudes historiques et ses différentes interprétations linguistiques. Or, Pythagore n'a rien écrit. Ce vide avait permis le développement d'une abondante littérature, dont une grande partie n'a aucune valeur, comme preuve historique de l'enseignement de Pythagore lui-même. Ces œuvres comprennent des exposés de la théorie de Pythagore sur le cosmos, la physique, l'éthique et la religion, de même sur la métaphysique.<sup>3</sup> Nous avons plusieurs douzaines de traités — dont plusieurs

<sup>2</sup> L. Couloubaritsis : *Histoire de la philosophie ancienne et médiévale*, Paris : Grasset, 1998 : 37.

<sup>3</sup> Pythagore : *Les vers d'or*, prés. de G. Rachet, trad. de M. Meunier, Paris : Sand, 1995.

existent encore—des biographies de Pythagore qui ont été attribués à des auteurs pythagoriciens de la première heure.<sup>4</sup> De cette énorme masse littéraire, nous ne retiendrons ici que la représentation cosmique de Pythagore de son temps. Nous avons pensé que l'analyse cosmologique de ces discours relatifs nous permettait d'entrer dans l'espace anthropologique ou existentiel pour en saisir toutes les difficultés et toutes les richesses de l'un de ces premiers philosophes pour tenter dans la mesure du possible de lever les difficultés et leur défis.

### La science de «mathemata»

Après l'école de Milet, c'est l'apparition de l'école pythagorique qui donne un nouveau souffle à la Grande Grèce. Cette école prend corps et se développe dans la partie de l'Italie méridionale que les Romains ont appelée la Grande Grèce, où s'étaient établis, vers le début du VII<sup>e</sup> siècle, des colons Grecs. C'était un milieu intelligent et passionné, dans laquelle la culture avait suivi une remarquable prospérité aussi bien intellectuelle que matérielle. Un réveil religieux atteignit même son point culminant vers cette époque qui exerça sur la philosophie une influence, dont on ne saurait exagérer la portée<sup>5</sup>. Car, il est vrai que «ce n'est pas l'esprit philosophique qui donna naissance aux mythes Grecs touchant *l'âme*, ce fut bien plutôt le mouvement religieux. Mais ce mouvement s'aligna directement sur la philosophie<sup>6</sup>.» La religion philosophique de la Grèce continentale s'était donc développée d'une tout autre manière que celle de l'Ionie<sup>7</sup>. Il semblait que la religion grecque fût sur le point d'arriver au même stade de développement qu'avaient déjà atteint les religions de l'Orient. Pourtant, on a l'habitude de dire aussi que les Grecs furent préservés d'une religion de type oriental par le fait qu'ils n'avaient pas de caste sacerdotale, mais c'est là prendre l'effet pour la cause<sup>8</sup>. En effet, l'existence des écoles scientifiques en ce temps formaient les premières visions cosmiques, et écoles religieuses !

Cette école italique était donc un milieu relativement neuf, moins soumis aux traditions et par conséquent plus plastique<sup>9</sup>, dans laquelle la culture

<sup>4</sup> J.-F. Mattéi : *Pythagore et les pythagoriciens*, Paris : PUF, 1993 : 76–96.

<sup>5</sup> Excellent travail de M. Timpanaro Cardini : *Pitagorici. Testimonianze e frammenti*, 3 vol., Florence : La Nuova Italia, 1958–1964, texte grec et trad. italienne annotée.

<sup>6</sup> W. Jaeger : *À la naissance de la théologie. Essai sur les présocratiques*, Paris : Cerf, 1966 : 81.

<sup>7</sup> C. Riedweg : *Pythagoras*, München : C. H. Beck, 2002 : 18–37.

<sup>8</sup> A.-J. Festugière : *Études d'histoire et de philologie*, Paris : Vrin, 1975 : 14.

<sup>9</sup> Aristote : *Métaphysique*, 987 a 10, Tome I. Paris : Vrin, 1991.

avait une prospérité remarquable. Mais quelles raisons ont déterminé le déplacement de l'activité philosophique de l'Ionie vers ces régions, par suite donné la naissance d'une école italique ? Quelles sont les facteurs individuels dans cette nouvelle initiation ? Dans quelle mesure les Grecs ont-ils hérité leurs sciences de l'Orient ? Autant de questions, parmi lesquelles la plus embarrassante reste la figure de Pythagore ou même l'histoire du pythagorisme. Cette école «pythagorique» prend donc son nom donc par le fondateur même Pythagore (496–426 av. J.-C.). Mais qui fut Pythagore de Samos ou de Tyrhénie ou de Tyr ou de Syrie ? Il nous est assurément bien difficile de le savoir aujourd'hui, plus de deux mille cinq cents ans plus tard. En effet, les témoignages le concernant sont tous tardifs. Le premier témoin, l'historien Hérodote, lui est postérieur d'un siècle. Platon, pour sa part, ne prononce le nom de Pythagore qu'une seule fois dans l'ensemble de son œuvre connue. Aristote, lui, avait écrit une histoire du pythagorisme intitulée *Sur les pythagoriciens* qui nous aurait appris beaucoup de choses capitales sur cette doctrine et sur son fondateur, si elle n'avait été perdue presque totalement<sup>10</sup>. Certes, nous possédons dans leur intégralité une *Vie de Pythagore* par Porphyre et une *Vie pythagorique* par Jamblique, mais elles datent du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et présentent trop souvent un aspect fantaisiste, qui conduit les érudits à se méfier de toutes les informations plausibles qu'elles contiennent<sup>11</sup>. Nous ne disposons d'aucun écrit de Pythagore, le seul témoignage sérieux touchant à sa doctrine philosophique, celui de Proclus, est délicat à lire et à interpréter. Certes, ce vide nous pose des difficultés bien réelles, pourtant «Pythagore est un personnage homogène : *uomo* et *idea* ; l'homme et son idéal qui restent bien inséparables<sup>12</sup>.» Quelle est son origine, sa raison d'être, sa justification philosophique ? Il serait honnête de poser cette question<sup>13</sup>, à laquelle on peut tenter de répondre sans pour cela tomber dans le travers d'une superstitieuse idolâtrie.

Il ressort de l'ensemble de la doxographie trois aspects principaux de la doctrine de Pythagore : la passion de l'arithmétique et de la géométrie, un souci théologique et religieux en liaison avec la croyance en l'immortalité de l'âme, et un grand intérêt pour la politique. Il est le fondateur d'une secte d'initiés à la recherche d'une harmonie morale, c'est ainsi, qu'il avait inau-

<sup>10</sup> M. Detienne : *La notion de Daimôn dans le pythagorisme ancien*, Paris : Les Belles Lettres, 1963 : 20.

<sup>11</sup> A.-J. Festugière : *Études de philosophie grecque*, Paris : Vrin, 1971 : 437–461.

<sup>12</sup> K. Kerényi : «Pythagoras és Orpheus», in : id. : *Az örök Antigoné*, Budapest : Paidion, 2003 : 285 (la trad. d'auteur).

<sup>13</sup> P. Trousson : *Le recours de la science au mythe*, Paris : L'Harmattan, 1995 : 231.

guré la voie d'une méthode non empirique et purement intellectuelle qui est à l'origine même de la philosophie socratique et platonicienne. Il est bien connu que la métaphysique de Platon est profondément imprégnée d'idées où nous retrouvons l'esprit du Pythagorisme<sup>14</sup>. De cette manière les écrits platoniques affectaient ou contaminaient une grande partie des écrits de la pensée au sujet de Pythagore dans l'Antiquité. Il est donc difficile de séparer au sein de cette école les enseignements venant directement de Pythagore, et l'esprit de ce mouvement philosophique et religieux qui durera si longtemps aussi dans la culture aussi bien grecque que romaine. Pour l'histoire de la philosophie, ce personnage reste incontournable, c'est pourquoi les savants tendent plutôt à mépriser ses idées philosophiques. Puisque, pour un philosophe, il est un homme plutôt éclectique, même au sein de la période présocratique — malgré le langage spécifique — sa philosophie n'attire pas beaucoup l'attention. Quant au point de la religion, Pythagore est seulement un phénomène particulier bien marqué par l'orphisme — qui nécessite une étude encore plus approfondie par rapport à la philosophie traditionnelle. Par son nom nous sommes témoins d'un changement de période bien important, qui déterminera les cultures Méditerranéennes à venir. C'est pourquoi, dans la suite nous utilisons sans précision préalable aussi bien le nom de Pythagore que le Pythagorisme.

L'école pythagorique ou la philosophie pythagorique donc, est une «sagesse»<sup>15</sup> qui se déploie dans tous les domaines de l'esprit humain. Tous ces

<sup>14</sup> D'après Héraclide du Pont une anecdote sur Pythagore a été racontée, qui, à la mort de Platon, aurait failli devenir le chef de l'Académie : «Pythagore fut le premier à s'appeler philosophe, non seulement il employa un mot nouveau, mais il enseigna une doctrine originale. Il vint à Phlionte, il s'entretient longuement et doctement avec Léon, le tyran de Phlionte. Léon, admirant son esprit et son éloquence, lui demanda quel art lui plaisait le plus. Mais, lui, il répondit qu'il ne connaissait pas d'art, qu'il était philosophe ; s'étonnant de la nouveauté du mot, Léon lui demanda quels étaient donc les philosophes et ce qui les distinguait des autres hommes. Pythagore répondit que notre passage dans cette vie ressemble à la foule qui se rencontre aux panégyries. Les uns y viennent pour la gloire que leur vaut leur force physique, les autres pour les gains provenant de l'échange des marchandises, et il y a une troisième sorte de gens, qui viennent pour voir les sites, des œuvres d'art, des exploits et des discours vertueux que l'on présente d'ordinaire aux panégyries. De même nous, comme on vient d'une ville vers un autre marché, nous sommes partis d'une autre vie et d'une autre nature vers celle-ci ; et les uns sont esclaves de la gloire, d'autres de la richesse ; au contraire, rares sont ceux qui ont reçu en partage la contemplation des plus belles choses et c'est ceux-là qu'on appelle philosophes, et non pas sages, car personne n'est sage si ce n'est dieu.» L. Brisson : «Maîtres de sagesse», in : *Dictionnaire de la Grèce antiques*, Paris : Encyclopædia Universalis & Albin Michel, 2000 : 826.

<sup>15</sup> «La tradition nous apprend, qu'il y avait deux espèces d'enseignement pythagoricien, correspondant à deux catégories d'adeptes que l'on appelait respectivement *mathématikoi*

aspects donnent une vision cosmique bien articulée et homogène, qui est inséparable même de «la religion pythagorique» ce que l'historien des religions concentre sous le nom «d'orphisme». Dans cette «sagesse», Pythagore différenciait bien entre la science de «mathemata» ou «l'homme de science» et celle «d'acusmata»<sup>16</sup>. Ainsi, d'après la célèbre devise pythagoricienne que «tout est nombre», certains historiens de la philosophie et des sciences ont voulu voir le début d'une vision scientifique et moderne du monde pour laquelle comprendre, c'est mesurer et pour laquelle il n'y a de scientifique dans une connaissance que ce qu'il y a en elle de mathématique, comme l'illustre bien le livre de Kirk, Raven & Schœfeld<sup>17</sup>. En même temps, ils déplorent aussi de trouver toujours dans les spéculations de celui-ci de nombreuses superstitions se rapportant aux nombres et constituant, à côté de l'arithmétique véritable, une arithmologie se complaisant dans des considérations nébuleuses et mythologiques.

Mais, c'est un contresens de vouloir faire de Pythagore l'ancêtre encore hésitant de ce règne de la quantité qui caractérise bien les temps modernes ! Le pythagorisme est, en effet, sous-tendu par une vision du monde qui implique une conception du nombre bien différente de celle qui est maintenant la nôtre. Car, «il existe une géométrie, disons même une mathématique grecque. L'apparition d'une science est un fait historique, donc contingent, assez contingent pour que s'y reflète le génie d'un peuple, et parfois d'un homme<sup>18</sup>.» L'arithmétique est plus ancienne que la géométrie, et elle était beaucoup plus avancée en Égypte, c'est pourquoi les Grecs l'appelaient plutôt *logistique* (λογιστική) qu'une *arithmétique* (ἀριθμητική) proprement dite. Il faut aussi bien retenir, que la science des Orientaux, à l'époque de leur «homme de science» dans les premiers contacts avec les Grecs, était sortie depuis fort longtemps de la phase «magique». «Le *Manuel du calculateur* déchiffré par Eisenlohr sur le papyrus Rhind, dont la rédaction remonte

---

et *akousmatikoi*, c'est-à-dire, approximativement, les «savants» et les «fidèles». Sans doute serait-il excessif d'en conclure que seuls les seconds étaient des esprits vraiment religieux, mais il semble bien, en revanche, que seuls les premiers aient mérité le nom de philosophes, et qu'il aient été considérés comme les véritables continuateurs de Pythagore, seuls capables de comprendre la forme la plus élaborée de sa pensée.» D. Babut : *La religion des philosophes Grecs*, Paris : PUF, 1974 : 21.

<sup>16</sup> «Comme l'indique leur nome *acusmata* «choses entendues», ces maximes transmettaient oralement. L'initié pythagoricien était probablement tenu de les retenir par cœur car elles englobaient un catéchisme de la doctrine et de la pratique. Ces maximes sont désignées sous le nom de *sumbola* qui veut dire aussi bien «mot de passe» que «signe.» G. S. Kirk, J. E. Raven & M. Schofield : *Les philosophes présocratiques*, Paris : Cerf 1995 : 245.

<sup>17</sup> G. S. Kirk, J. E. Raven & M. Schœfeld : *Les philosophes présocratiques, op.cit.*

<sup>18</sup> P.-H. Michel : *De Pythagore à Euclide*, Paris : Les Belles Lettres, 1950 : 632.

pour le moins au XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., nous offre le produit d'une science déjà prête à se figer mais résolument positive. Tous les problèmes traités par l'auteur du Manuel ont un caractère utilitaire.»<sup>19</sup> L'arithmétique signifie donc, pratique des calculs, ce que les géomètres à l'époque de Pythagore utilisaient bien en Égypte, tandis qu'en Orient, l'arithmétique servait à prévoir le retour des phénomènes célestes. Cette science servait donc en Égypte directement plutôt la production, tandis qu'en Orient s'agissait de mieux reconnaître le mouvement des divinités du ciel<sup>20</sup>. On peut dire que la science égyptienne est, comme l'Égypte elle-même, un don du Nil, et la science babylonienne (astrobiologie) un don du ciel<sup>21</sup>.

Quant au «géomètre», il signifie, d'une part l'arpenteur, le technicien qui procède avec rigueur, la précision de la géométrie—comme Thalès—celui qui s'occupe du levé des plans, du nivellement de la terre en Égypte d'après la montée du Nil<sup>22</sup>. Tandis qu'en Orient, le géomètre travaillait aussi sur les plans comme arpenteur, mais il était plus important de calculer les mouvements des astres qui étaient proprement dits les lieux des divinités<sup>23</sup>. Il fallait bien calculer l'harmonie entre les dieux et les hommes par ces mouvements célestes qui demandaient une astronomie bien avancée en Orient dont les symboles mathématiques ont été bien élevés, et bien connus comme mystiques<sup>24</sup>. Donc, «il est certain que les Pythagoriciens sont entrés de bonne heure en contact avec ces Mages Μαγουσῶν (Maguséens), qui s'étaient établis à proximité des cités grecques d'Ionie. Une tradition antérieure à Aristoxène de Tarente, le disciple d'Aristote, voulait que Pythagore lui-même eût été à Babylone à l'école de Zoroastre, assertion certainement mensongère, mais où s'est concrétisé le souvenir des rapports qui ont existé entre l'ancien pythagorisme et les Mages d'Asie Mineure<sup>25</sup>.» Même, dans le culte

<sup>19</sup> B. L. van der Waerden : *Erwachende Wissenschaft*. Band 1. *Ägyptische, babylonische und griechische Mathematik*, Basel/Stuttgart : Birkhäuser, 1966 : 35.

<sup>20</sup> «La ziqqurat était, à proprement parler un «mont cosmique», c'est-à-dire une image symbolique du Cosmos, les 7 étages représentaient les 7 cieux planétaires (comme à Borsippa) ou avaient les couleurs du monde (comme à Ur). Le temple de Barabudur est lui-même une image du Cosmos et est construit à la manière d'une montagne artificielle. Par une extension du sacré du temple (mont = centre du monde) à la ville entière, les cités orientales devenaient elles-mêmes des «centres», des sommets de la montagne cosmique, des points de jonction entre les régions cosmiques.» M. Eliade : *Traité d'histoire des religions*, Paris : Payot, 1949 : 93.

<sup>21</sup> R. Berthelot : *La pensée de l'Asie et l'astrobiologie*, Paris : Payot, 1949 : 8.

<sup>22</sup> K. Vogel : *Die Grundlagen der ägyptischen Arithmetik*, Wiesbaden : M. Sändig, 1970 : 37.

<sup>23</sup> B. L. van der Waerden : *Erwachende Wissenschaft*, *op.cit.* : 94.

<sup>24</sup> H. Andriolat : *L'Univers sous le regard du temps*, Paris : Masson, 1993 : 22-23.

<sup>25</sup> F. Cumont : *Lux Perpetua*, Paris, 1949 : 145.

sumérien nous pouvons constater l'image la plus frappante de l'harmonisation et du rapprochement entre le plan divin et le plan humain. Ainsi «le mariage sacré de deux divinités importantes de la cité, représentées par leur statues, figurait le renouvellement de la vie à un degré plus haut que ne le permet le mariage des souverains de cette cité<sup>26</sup>.» Ce renouvellement de la vie impliquait celui de réorganisation du monde, de la même façon que le faisaient les géomètres en Égypte, mais strictement sur le plan religieux<sup>27</sup>. Le rôle de la science arithmétique et géométrique restait donc dans ces deux civilisations—malgré les frappantes analogies—assez différent<sup>28</sup>. Pythagore voulait sûrement savoir plus sur ces sciences—étant donné qu'il avait déjà un héritage intellectuel d'Ionie, mais son intérêt «mathématique» avait bien porté plus près de la terre que du ciel<sup>29</sup>!

Mais, comment, les nombres étaient-ils conçus? Tout d'abord, il faut bien comprendre, que ces nombres ne sont pas seulement des sommes arithmétiques, mais des figures et des grandeurs. Le point c'est 1, la ligne est 2, le triangle 3, le tétraèdre est le 4, et ces nombres sont causes des choses en tant qu'ils sont limites ou termes qui les définissent, comme les points déterminent les figures. De cette manière, cette figure, comme un signe symbolique est la meilleure preuve que nous avons là une méthode vraiment primitive de représenter les nombres. En effet, ces points sont arrangés en dessins symétriques facilement reconnaissables comme ceux des dés à jouer ou des dominos. En d'autres termes, on peut voir d'un coup d'œil que  $1 + 2 + 3 + 4 = 10$ . Et ce nombre *Décade* est véritablement parfait, parce qu'il manifeste le mieux la vertu «dynamisme» (δύναμις) du Nombre comme disait Philolaüs : «car elle est grande, elle est parfaite et réalise toutes choses : principe et guide de la vie, aussi bien divine et céleste qu'humaine [...] ; sans elle, tout est indéterminé, mystérieux, obscur<sup>30</sup>.» Mais aussi tout à coup na-

<sup>26</sup> M. Eliade : *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Tome I. Paris : Payot, 1976 : 86.

<sup>27</sup> E. Reiner & D. Pingree : *Babylonian Planetary Omens*, Malibu, Undena : Bibliotheca Mesopotamica, 1981.

<sup>28</sup> Pourtant, la conception philosophique le Nouvel—an ou le Grand Année platonique son origine trouve sûrement dans ce contexte. Platon : «Timée», 37–39, in : id. : *Œuvre complètes*, Tome II. Paris : Gallimard, 1950.

<sup>29</sup> «Dans quelle mesure les Grecs ont-ils hérité leurs sciences les Asiatiques et des Egyptiens? Il y longtemps que la question est posée, mais, jusqu'aux premières découvertes de l'égyptologie et de l'assyrologie—disciplines récentes—les réponses qu'on y donnait ne se fondaient que sur la tradition grecque elle-même... Mais, de nouveaux documents sont déchiffrés et ils confirment une première impression plutôt défavorable, hypothèse d'une haute science oubliée s'avère de plus en plus hasardeuse.» B. L. van der Waerden : *Erwachende Wissenschaft*, *op.cit.* : 58.

<sup>30</sup> Philolaos : «B. Fragm.» 11. in H. Diels & W. Kranz : *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Band 1–3., Zürich & Hildesheim : Weidmann, 1992–1994.

quit la grande révélation faite par Pythagore à l'humanité comme la fameuse figure le «tetraktys» par laquelle les Pythagoriciens avaient coutume de jurer. Toute la théorie impliquée dans cette figure était authentiquement pythagoricienne. Il est évident donc que la *tetraktys* peut être indéfiniment étendue, de manière à représenter sous une forme graphique les sommes des séries de nombres successifs et ces sommes sont en conséquence appelées «nombres triangulaires». Pour des raisons analogues, les sommes des séries de nombres impairs successifs sont appelées «nombres carrés» et celles des nombres pairs successifs «nombres oblongs». Il est aisé de voir comment cette manière de représenter les nombres devait suggérer des problèmes de nature géométrique, ainsi c'est la naissance proprement dite de la géométrie pythagoricienne comme «nombres figurés». Les points qui tenaient la place des dominos sont régulièrement nommés en grec «termes» (ῥοι), en latin «termini», et la surface qu'ils occupent, ou plutôt qu'ils limitent, est le «champ» en grec χώρα. À partir de cette figure, on peut représenter une construction, d'où peut se comprendre comment il y a une harmonie de l'illimité (ἄπειρον) et de la Limite (πέρας)! Ici, le nombre n'est pas encore conçu sous une forme rigoureusement abstraite, mais comme une figuration «spatiale», qui déjà donne une preuve intellectuelle démonstrative. Et c'est ici, que s'articule l'abîme, qui sépare la mathématique grecque de celle des Orientaux et des Egyptiens.

En effet, un mot retient ici notre attention, c'est le mot ἀπόδειξις qui signifie action de «faire voir», «exposition», «démonstration», même preuve. Il est appliqué à la preuve logique par excellence, à la preuve par syllogisme plus tard. Aristote l'emploie dans cette acception et l'oppose à l'ἐπαγωγή ce qui signifie action «d'amener dans», donc qui devient comme une preuve «par induction». Cette démonstration pythagorique suggère déjà l'idée d'un raisonnement qui se considère comme supérieur dans ses démonstrations. Car les Grecs n'ont pas cette arithmétique au point de vue de ses méthodes orientales, mais l'ont admirée pour son étendue et pour son efficacité. Ces «matériels figuratifs» ou formules magiques leur offraient sous forme de procédés techniques, des recettes, des problèmes tout résolus utilisés comme figures «sacrées» ou de nombres «merveilleux» ou «musicaux» pour comprendre ainsi le monde auquel ils étaient confrontés radicalement. Pensons à la mathématique égyptienne, qui nous met en présence d'un stade de la pensée méthodologique, celui de la preuve a posteriori, de la légitimation ultérieure et non antérieure, c'est pourquoi les écrits égyptiens, et orientaux ont en principe un caractère directif<sup>31</sup>!

<sup>31</sup> A. Rey: *La Science dans l'Antiquité*, Tome I. *La Science orientale avant les Grecs*, Paris, 1930: 275-279.

Regardons maintenant comment cette science s'est établie entre les notions de *nombre* et *d'espace*. Dans ce système, l'unité-point doit être espacée, c'est ainsi qu'autour de chacune d'elles s'étend un champ, les unités assemblées composent des champs plus vastes qui représentent les nombres. Dans tous les cas, à tout nombre correspond une figure visible, par un reflet de son essence. La figure traduit les propriétés du nombre, inversement les propriétés des nombres peuvent être envisagées à travers celles des figures. Mais n'oublions pas que c'est du nombre que nous partons, et pas de l'espace ! C'est de l'arithmétique que nous passons à la géométrie. Ce mode de pensée mathématique s'accorde mal avec nos habitudes actuelles et nous serions facilement portés à le croire aberrant. Mais si nous pensons coordonner des éléments numériques et des éléments spatiaux, on peut remarquer comment se manifeste des rapports constants entre tels groupes de nombres et telles formes déterminées pour arriver aux sommations des séries en effectuant une géométrie autonome. Il est tout à fait légitime donc d'attribuer à Pythagore la substance du livre I d'Euclide<sup>32</sup>, par contre l'arithmétique des livres VII à IX n'est certainement pas de lui. Elle opère avec des lignes ou des surfaces au lieu d'unités, par conséquent les rapports qu'elle établit, qu'ils soient, ou non, susceptibles d'expression numérique tiennent bon. C'est sans doute pourquoi l'arithmétique n'est traitée dans Euclide qu'après la géométrie plane, interversion complète de l'ordre originel. Pour la même raison, la théorie des proportions que nous trouvons dans Euclide ne peut être pythagoricienne, elle est en réalité l'œuvre d'Euxode<sup>33</sup>.

Cependant, il est clair que les premiers Pythagoriciens, et probablement Pythagore lui-même, étudiaient les proportions à leur manière, étant donné surtout que la plus compliquée d'entre elles, «l'harmonique» est en relation étroite avec sa découverte de l'octave. Partant du principe que les nombres sont «le modèle des choses», il était naturel donc aux Pythagoriciens d'assimiler les sons à des nombres et de faire de l'échelle des sons

<sup>32</sup> «Le terme *stoicheion* «élément», est en effet emprunté au langage de la philosophie cosmologique, où il désignait les résidus irréductibles dans tout processus de décomposition, artificielle ou naturelle, appliquée aux mélanges et aux corps composés. Appliqué à la géométrie, le nom *stoicheion*, élément, désigne donc à l'origine ce qui reste quand on soumet les êtres et les propositions complexes à un procédé de réduction analogue à l'analyse matérielle des cosmologistes et à la *dibairesis* logique de Platon, c'est-à-dire les premiers principes de la géométrie qui résistent à toute tentative de réduction ultérieure.» Ch. Mugler : *Euclide*, Paris : Gauthier-Villars, 1967 : 15.

<sup>33</sup> B. Vitrac : «Euclide et Héron : Deux approches de l'enseignement des mathématiques dans l'Antiquité ?», in : *Science et vie intellectuelle à Alexandrie*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1994 : 122.

une construction mathématique. Quant à la transition de cette vue générale à une théorie précise, il faut vraisemblablement la chercher dans la considération des longueurs des cordes. Si l'on prend plusieurs cordes parfaitement homogènes et également tendues, mais de longueurs différentes, on constate d'abord qu'elles donnent des sons différents, et ensuite que ces sons produisent un accord ou une séquence agréable à l'oreille quand les longueurs de cordes sont entre elles dans un rapport numérique simple<sup>34</sup>. Et rien ne donne mieux l'idée du caractère à la fois utilitaire et sacré de la science orientale que les fonctions de les harpédonaptes. Selon l'étymologie *αρπεδωνη* signifie «cordeau», c'est ainsi que ces harpédonaptes sont ceux qui attachent le cordeau, les arpenteurs. Ces arpenteurs, n'oublions pas, procèdent à des opérations telles que l'orientation du temple, étroitement lié aux mystères de la religion. Et si nous prenons la proportion harmonique 12 : 8 : 6, nous trouvons que 12 : 6 est l'octave, 12 : 8 la quinte et 8 : 6 la quarte, et l'on ne peut guère mettre en doute que ce fut Pythagore lui-même qui découvrit ces intervalles. Et si les sons musicaux peuvent être ramenés à des nombres, pourquoi n'en serait-il pas de même de toutes les autres choses ? De cette manière le «bon moment» était le sept, la justice quatre, et le mariage trois etc. Ces identifications, nous pouvons les rapporter en toute sécurité à Pythagore ou à ses successeurs immédiats, mais plus tard les écrivains néopythagoriciens s'abandonnent plutôt à leur imagination<sup>35</sup>.

Dire «origine», ou «principe» pour les Grecs c'est dire donc un acte qui ne saurait s'inscrire dans la série des événements qui tissent le cours du temps et des transformations, mais la première condition constitutive qui ne se réduit pas à la cosmologie scientifique des modernes. Dans cette vision de la nature, les considérations mathématiques se développaient en

<sup>34</sup> «De point de vue purement mathématiques, la construction de la gamme pythagoricienne est simple et claire, mais elle se prête mal à la pratique de l'art et à la fabrication des instruments de musique. Aussi d'âge en âge, à partir d'Aristoxène, les musiciens et les théoriciens de la musique lui ont-ils apporté des aménagements qui l'ont rendue à la fois mieux utilisable dans la pratique et mathématiquement plus compliquée. Ajoutons que la construction de la gamme a été appliquée à l'astronomie, les intervalles des notes ayant été assimilés aux distances respectives des planètes par rapport à la terre.» P.-H. Michel : «La science hellène», in : *La science antique et médiévale*, sous la dir. R. Taton, Paris : PUF, 1957 : 245.

<sup>35</sup> «Lorsque Aristote dit, à propos des nombres pythagoriciens, qu'ils étaient la base matérielle des choses, il commet sans doute l'erreur de transcrire en termes matérialistes l'identification théorique du nombre comme tel et de ce qui existe. Il doit toucher de plus près à leur sens exact quand il explique que les Pythagoriciens croyaient que les choses ressemblent aux nombres sous bien des aspects et qu'au vrai, elles sont plus proches que de feu, de l'eau ou de la terre, c'est-à-dire des principes d'où les philosophes antérieurs faisaient dériver la nature tout entière.» W. Jaeger : *Paideia*, Band I. Berlin : Walter de Gruyter, 1954 : 222.

faisant appel à des entités ayant une valeur globale ! Le langage était celui de l'analogie entre les formes et le jeu des éléments. Les éléments avaient une certaine autonomie et on leur attribuait une intention ou une volonté à l'instar des vivants et de l'homme. On peut parler ici d'un *espace anthropologique* par excellence, puisque l'espace n'est pas le cadre d'une existence possible, mais le lieu d'une existence réelle qui lui donne son sens ! Au-delà de l'horizon, l'homme, qui adhère étroitement au genre de vie, ne peut plus se déployer. De plus, l'espace anthropologique comme existentiel ne permet pas un simple repérage de l'homme dans l'étendue objective, mais un ancrage transcendant de l'être dans le monde. Cet espace est un lieu absolu, pas seulement rationnel, mais un espace de structure, qui porte en chaque endroit une qualification distinctive et concrète ! Dans cette espace, chaque place particulière porte en soi la signature de la totalité. C'est pourquoi, comme philosophie, cette vision de la nature utilise un langage plus général qui a une valeur métaphysique. Le contact avec l'univers, c'est d'abord l'expérience diffuse de l'englobant, le sens plastique d'une réalité revêtue de figures et d'intentions humaines, sympathiques ou hostiles, mais jamais vraiment neutres ! Cet espace anthropologique apparaît donc comme une évocation du monde selon les exigences fondamentales de cette première affirmation de la réalité humaine. «La nature n'est pas prise dans le sens actuel restreint d'objet des sciences naturelles, mais pas non plus au sens présicientifique large, et non plus au sens de Gœth. La nature (φύσις), ce règne de l'étant en entier est éprouvé par l'homme immédiatement à son propre contact, et dans le rapport d'intrication qui le lie aux choses, aussi bien qu'au contact de ses semblables, les hommes qui sont avec lui comme lui. Les événements dont l'homme fait en soi l'expérience—engendrement, naissance, enfance, maturité, vieillissement, mort—ne sont pas des événements au sens actuel et restreint de processus naturels relevant spécifiquement de la biologie. Ils font partie au contraire du règne général de l'étant, règne qui inclut en lui la destinée humaine et son histoire<sup>36</sup>.»

### L'image du monde symbolique

Regardons maintenant comment d'après la science de l'arithmo-géométrie s'articule le cosmos pythagoricien. D'après l'historien des mathématiques, les plus anciennes visions cosmiques de Pythagore se trouvent dans les *Ele-*

<sup>36</sup> M. Heidegger: *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, Paris: Gallimard, 1992: 51. (id.: *Die Grundbegriffe der Metaphysik*, Frankfurt A. M.: Klostermann, 1983: 39.)

ments d'Euclide (Livre III–VI) comme une image symbolique du cosmos comme harmonie<sup>37</sup>. Ce cosmos est quelque chose qui a commencé et dont la génération doit être analogue à celle de l'harmonie du nombre, c'est-à-dire une détermination d'un espace vide indéterminé. Le cosmos en effet s'est constitué par une sorte d'aspiration de l'air illimité (pneuma), qui est en dehors du ciel, de sorte que, le ciel ayant absorbé en lui ce vide, celui-ci y sépare désormais les choses. Quant à l'agent de cette aspiration et de la détermination qui en résulte, c'est un mystérieux feu central, que les Pythagoriciens appelaient symboliquement la mère des dieux Hestia (Ἑστία) qui est le «foyer» de l'univers, le poste de Zeus, ou son trône. Autrement dit, c'est le point d'attache et l'unité de mesure de la nature. Certains considèrent cet feu comme une influence d'Héraclite, mais rien ne prouve cette hypothèse. Ce feu central semblable à des miroirs, la lune et le soleil même reçoivent leur lumière, et ce dernier sa chaleur, qu'ils réfléchissent ensuite vers nous. C'est autour du feu central que tout s'ordonne harmonieusement et que se fait la révolution circulaire des dix corps célestes.

La partie la plus élevée de l'enveloppe de l'Univers, qui était appelée Olympe (Ὀλυμπος) qui comprend le ciel fixe, autour duquel le mouvement propre d'orient en occident aurait été pour la première fois reconnue par Pythagore. En outre, un autre feu était opposé au feu central dans lequel les éléments existent dans toute leur pureté. Au-dessous, se trouve le Cosmos où se meuvent les cinq planètes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter et Saturne dont le mouvement est inverse de celui du ciel fixe, le soleil et la lune, en même temps ce cosmos est cause de l'ordre qu'il y discerne d'où le nom *cosmos* (Κόσμος) comme monde dans lequel l'homme se trouve et avec lequel il s'affronte. Enfin l'Ouranos (Οὐρανός), le Ciel proprement dit est la région sublunaire et circumterrestre, celle du devenir désordonné et de l'imperfection<sup>38</sup>. Entre le feu central et la Terre, tournant avec celle-ci sur une moindre orbite et du côté de l'hémisphère que nous n'habitons pas, ce qui

<sup>37</sup> «Le premier livre des *Eléments* se termine par la démonstration du théorème dit de Pythagore, I. 47, et de sa réciproques, I. 48. Nous n'avons pas de raison pour dénier à Pythagore la découverte de cette célèbre proposition que la tradition ancienne est unanime à lui attribuer. Ce «théorème de Pythagore» apparaît déjà avant Pythagore, chez les nations du Proche-Orient, Assyriens, Babyloniens. Mais la «sciences à recettes» (P.-H. Michel) de ces civilisations n'a connu que l'application de la proposition à quelques cas particuliers. Il a appartenu au génie grec de voir à la fois la *possibilité* et la *nécessité* d'une démonstration générale.» Ch. Mugler : *Euclide, op.cit.* : 48.

<sup>38</sup> «Les corps sublunaires sont tous des mixtes ; en chacun d'eux, les éléments sont mélangés en proportion variable. Ces mélanges sont sujets aux changements et aux transformations de toutes sortes. Ils sont soumis à la génération et à la destruction.» P. Duhem : *Le système du monde*, Tome I. Paris : Hermann, 1954 : 15.

explique son invisibilité, les pythagoriciens plaçaient une «anti-terre», dont l'existence complétait ainsi la série décadique dite «harmonieuse» des corps célestes.

Il était naturel que l'esprit mathématique de l'école mît sa marque sur cette cosmologie. Chaque astre est en effet le lieu propre d'un nombre, et rien n'est plus célèbre que la doctrine de l'harmonie des sphères, dont les fonds subsistent, même si, contrairement à de nombreux témoignages, on devait croire que les premiers pythagoriciens étaient fidèles à la représentation que s'étaient faite des astres Anaximandre et Anaximène. Le cercle et la sphère deviennent les figures des références de cette cosmologie. La terre et l'univers sont sphériques, et les mouvements des astres sont circulaires, parce qu'ils expriment, en tant que figures homogènes la perfection. Du centre à la périphérie la distance est toujours la même, d'après l'harmonie pythagoricienne<sup>39</sup>. La primauté de ces figures par rapport à toute autre figure géométrique constituera, dans la suite, la base de toute étude astronomique jusqu'à Kepler, qui, dans son *Astronomia* démontrera que les orbites planétaires sont des ellipses dont le Soleil occupe un des foyers.

Une autre remarque aussi importante de la cosmologie pythagoricienne est l'introduction — elle-même également valable pour plusieurs siècles, notamment jusqu'à Galilée — comme conception cosmologique dualiste, qui distingue un «monde sublunaire», *monde du devenir* et de la désolation, et un monde «supralunaire», *monde parfait* dont les mouvements des astres, les dieux sont réguliers et parfaits, la Lune devenant même le lieu de ce qui avait été qualifié traditionnellement «l'île des bienheureux». Cette vision influençait Platon, Aristote et beaucoup d'autres philosophes, même le christianisme en gardera bien les traces. Donc, le mot «mathemata», aussi bien au singulier qu'au pluriel, se rapportait aux sciences en général, et plus anciennement, à tout ce que l'on a appris du fait de l'expérience. Pour exprimer l'idée de cette connaissance, de savoir, d'expérience acquise, la langue grecque dans ce stade archaïque disposait de plusieurs vocables : γνῶσις, μάθημα, ἐπιστήμη, τέχνη<sup>40</sup>. Le mot ἐπιστήμη n'existe pas dans les poèmes homériques, par contre la τέχνη s'y trouve à plusieurs reprises<sup>41</sup> : c'est une connaissance que l'homme doit recevoir des dieux. D'après Chantraine la τέχνη chez Homère évoque l'idée d'un présent du ciel<sup>42</sup>, mais aussi qu'elle

<sup>39</sup> M.-P. Lerner : *Le monde des sphères*, Tome I. Paris : Les Belles Lettres, 1996 : 17.

<sup>40</sup> Ch. Mugler : *Dictionnaire historique de la terminologie géométrique des Grecs*, Paris : Klincksieck, 1958.

<sup>41</sup> Homère : *Odyssée*, XIX. 159–161, V. 109–110, Paris : Gallimard, 1955.

<sup>42</sup> P. Chantraine : *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des Mots*, Paris : Klincksieck, 1999.

est une connaissance à condition de bien spécifier une connaissance utile : donc la τέχνη désigne aussi tout une activité pratique. Ainsi on peut dire, qu'avant le V<sup>e</sup> siècle la science n'est encore aucunement distinguée de la technique et que la technique comme chose divine se souvient elle-même de ses origines religieuses. Thucydide emploie d'abord le mot ἐπιστήμη lorsqu'il s'agit de la connaissance des Athéniens, de celle qu'ils possèdent. Mais ensuite passant à des considérations générales et impersonnelles, il abandonne ἐπιστήμη pour τέχνη. Ainsi, entre ces deux termes, encore presque synonymes, on percevait cette nuance que ἐπιστήμη signifie l'art militaire des Athéniens et la τέχνη, est l'art militaire en général<sup>43</sup>.

Ni les philosophes présocratiques ni Pythagore, ne présentent malheureusement aucun exemple des mots ἐπιστήμη ou τέχνη. Pourtant, il faut tenir compte de l'affirmation réitérée des doxographes suivant lesquels les Pythagoriciens auraient distingué les deux concepts. « Ils disaient que l'acquisition volontaire des sciences (ἐπιστήμη) et des arts (τέχνη) était la seule qui fût vraie et efficace<sup>44</sup>. » Chez eux, d'autre part, ἐπιστήμη ne s'oppose pas seulement à τέχνη, comme une connaissance théorique à la connaissance pratique, mais aussi les facultés de l'âme. Aetius disait, que « notre âme se compose de quatre parties : l'intelligence (νοῦς) la connaissance (ἐπιστήμη) l'opinion (δόξα) et la sensation (αἴσθησις) : c'est pour cela que l'art τέχνη, et la science ἐπιστήμη existent et que nous sommes capables de raisonner<sup>45</sup>. »

Nous pouvons admettre donc, que les Pythagoriciens de l'ancienne école employaient le mot ἐπιστήμη dans deux acceptions différentes, d'abord pour désigner une des parties, ou facultés de l'âme, ou bien comme une application des facultés ensemble. De cette manière nous pouvons constater, que l'art, la technique n'est donc plus ni un présent des dieux, ni même un héritage des hommes, mais un ensemble de recettes traditionnelles. L'art exige l'effort de l'intelligence, et comme toute chose, il a pour principe ce que l'esprit doit atteindre. Seulement, quand il s'agit d'une ἐπιστήμη cet effort de pénétration est plus essentiel et plus difficile, mais c'est ici aussi que la science commence à se distinguer des autres formes du savoir. Pour Platon, il y a deux manières de connaître telle ou telle réalité. L'ἐπιστήμη pour lui est à la fois la perception d'une chose mais aussi l'adhésion à cette chose. C'est pourquoi, il y a une différence profonde entre ce que nous appelons « la science » et ce que les Grecs désignaient par le mot ἐπιστήμη. Pour les Grecs, cette science permet de penser à une connaissance non seulement

<sup>43</sup> J. de Romilly : *La construction de la vérité chez Thucydide*, Paris : Julliard, 1979 : 105.

<sup>44</sup> H. Diels : *Doxographie graeci*, Berlin, 1879 : 295.

<sup>45</sup> *Ibid.* : 284.

d'une relation stable, mais d'un principe ! Cette science donc, est une intuition de l'essence des choses, alors que notre science prétend n'étudier que leur rapport, et se déclare satisfaite quand elle a pu saisir et exprimer un rapport constant entre deux ordres de phénomènes ! Mais l'idée de science chez les Grecs est fortement liée à celle de clarté, de pénétration, même d'explication. Quand l'art utilise la connaissance d'un objet, d'un événement, d'une loi de la nature, la science remonte au principe, et cherche la cause ! Ainsi, la science grecque est désintéressée, et c'est pourquoi ses fins théoriques et même la rapidité surprenante de ses progrès font éclater sa supériorité sur la science orientale ! Chez Pythagore, la science se sépare donc de la technique, et il est parmi les premiers savants qui cherchent alors à « rendre raison » d'un monde que l'homme doit affronter. Et quand l'homme commence à expliquer, à démontrer, surtout s'il remonte de cause en cause, il arrive à se heurter au problème de l'être. Mais aussi, de plus en plus il s'efforce de généraliser son expérience, et c'est ainsi que son objet véritable devient « un cosmos »<sup>46</sup>.

L'arithmo-géométrie de Pythagore est donc l'usage des nombres figurés, des segments linéaires, et symboles des nombres. En même temps, elle prépare déjà la géométrie euclidienne à venir. Néanmoins, si la filiation est manifeste, la transformation plus profonde reste à voir, car, un abîme sépare l'arithmo-géométrie des unités-points et la géométrie des lignes et des surfaces continues, seule capable de représenter les quantités irrationnelles et de les englober dans ses démonstrations générales. La question se pose tout à coup, comment était donc cette ancienne géométrie ?

Cette arithmétique « figurée » contenait en elle les germes d'une géométrie, mais aussi d'une algèbre. Dans cette géométrie pythagoricienne, le nombre occupe un espace et ses correspondances sont établies entre le nombre et les mesures des espaces correspondants. Mais elle contient aussi une algèbre, puisque les propriétés arithmétiques y sont présentées sous une forme concrète il est vrai, mais immédiatement généralisables sans recours au calcul. En même temps il faut voir, que cette algèbre sous-entendue dans la géométrie pythagoricienne, n'a rien à voir ni avec l'algèbre des Babylo-

<sup>46</sup> « Lorsque de nos jours nous employons le mot de science, ce mot signifie quelques chose d'essentiellement différent aussi bien de la doctrina et de la scientia du Moyen Age que de l'ἐπιστήμη grecque. La science grecque n'a jamais été une science exacte, et cela pour la raison qu'en son essence elle ne pouvait être exacte et n'avait pas besoin de l'être. C'est pourquoi il est insensé de dire que la science moderne est plus exacte que celle de l'Antiquité. » M. Heidegger : « L'époque des « conceptions du monde » », in : id. : *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris : Gallimard, 1980 : 101. (Id. : « Die Zeit des Weltbildes », in : id. : *Holzwege*, Frankfurt A. M. : Klostermann 1994 : 76.)

niens (parlée) ou des Arabes, même pas avec la nôtre (lettrée). Cette *arithmétique figurée parle aux yeux*, et elle préserve l'esprit du mathématicien de toute tentation de s'abandonner au jeu des symboles. «Un des principaux avantages de la figuration des nombres par des ensembles de points était de mettre en relief leurs propriétés essentielles et celles-ci seulement. Un nombre peut en effet posséder deux sortes de propriétés : les unes tenant à son essence, les autres accidentelles, liées à un système de numération. Or, il est évident que l'arithmo-géométrie du nombre-point est étrangère à tout système conventionnel de numération et à tout symbolisme<sup>47</sup>.» Donc, les nombres, représentés par des ensembles de points supposés indivisibles, composent des figures dont les imperfections, comme celle des figures linéaires, sont rectifiées par la pensée.

En plus, cette arithmo-géométrie, comme une forme archaïque de la mathématique grecque, n'admet pas l'irrationnel<sup>48</sup> ! Ses raisonnements portent sur des nombres entiers ou fractionnaires, et ses démonstrations font apparaître des grandeurs traduisibles en nombres. À la notion d'irrationnel correspondent en grec plusieurs expressions. Le mot ἄρρητον signifie «ineffable», «indicible», il insiste sur l'impossibilité d'exprimer par un mot ou par une nombre énonçable, une quantité donnée. «Asymétrie», ἀσύμμετρον signifie «incommensurable», suggérant l'idée d'espace et imposant celle d'une comparaison entre deux grandeurs, il traduit à la fois l'aspect géométrique et le caractère relatif de l'irrationalité. Le mot «illogisme» ἀλόγον semble d'abord plus difficile à définir<sup>49</sup>. Ses significations sont multiples, comme celles du λόγος, mais dès que la langue mathématique se précise ce mot s'y incorpore avec un sens restreint et parfaitement clair, celui que nous donnons encore au mot «raison».

Dans l'arithmo-géométrie l'idée du nombre se confond donc avec celle de nombre fractionnaire, c'est ainsi que tout nombre est rationnel, commensurable à l'unité. Et si une grandeur s'avère incommensurable à une autre grandeur choisie pour unité de mesure, elle semble se refuser à toute expression numérique, elle apparaît «irrationnelle». Mais les Pythagoriciens n'avaient pas osé accepter dans sa généralité la notion des incommensurables, ils s'étaient borné à noter le cas de la diagonale, l'exception unique, ou plutôt «scandaleuse exception». Plus tard Aristote parle d'étonnement, et non de scandale, et il le cite en exemple pour montrer que toute

<sup>47</sup> P.-H. Michel : *De Pythagore à Euclide*, Paris : Les Belles Lettres, 1950 : 652.

<sup>48</sup> G.-G. Granger : *L'irrationnel*, Paris : Odile Jacob, 1998.

<sup>49</sup> La première fois Platon l'emploie comme terme mathématique dans la *République* (VII. 534 d 5).

découverte est d'abord sujet d'étonnement<sup>50</sup> ! Mais ce «sujet d'étonnement» demeure inacceptable d'abord au point de vue logique, car, les Pythagoriciens sont partis de l'idée, naturelle à tout homme, que toute longueur est nécessairement commensurable à l'unité. Ensuite, cette découverte de l'incommensurabilité de certaines longueurs entre elles—mais avant tout de la diagonale du carré à son côté—devient un véritable scandale intellectuel et même une révolte ! Ce qui aux yeux d'Aristote est le principe de la science par excellence, est pour Pythagore une obligation de constater l'évidence que ces irrationnelles renversent une construction de l'esprit laborieusement édifiée ! Puisque, toute la doctrine vers laquelle tendaient les premiers Pythagoriciens, supposant une harmonie préétablie entre les propriétés des nombres entiers et les propriétés des figures géométriques qui était devenue caduque ! Deux sciences, dès lors, se distinguent et se développent côte à côte. L'une, proprement arithmétique a pour l'objet *le nombre*, l'autre, née de la méditation de l'irrationnel et qui fait dans l'ombre de l'École ses premiers pas, aura pour objet *l'espace*, non plus découpé en champs égaux et dénombré, mais *continu et purifié du nombre* !

Science du discontinu, science du continu. Non seulement elles se distinguent mais elles s'opposent, chacune se réservant jalousement son domaine propre. L'une, la science du nombre, ne veut connaître l'espace que comme une collection de points excluant ainsi toute grandeur irrationnelle, l'autre, mettant sur le même pied le rationnel et l'irrationnel, dénie d'abord au nombre discret la prééminence qu'on lui accordait, puis en arrive à exclure le nombre, à l'éliminer d'une géométrie qui, indépendamment de toute mesure, ne considère plus que les propriétés spécifiques des formes. Plus tard, cette manière de divorce entre l'arithmétique et la géométrie devra prendre fin, mais encore Platon s'y serait intéressé d'après la théorie des irrationnelles<sup>51</sup> comme à une nouveauté scientifique. Platon accorde aux incommensurables une énorme importance, elles sont à ces yeux un des chapitres fondamentaux de la géométrie. Tandis qu'Abel Rey considère ce géométrisme comme le caractère distinctif le plus original de la mathématique grecque ; elle devient géométrique quand elle devient elle-même ; elle le demeure au cours de ses grands siècles ; et elle redeviendra calculante à son déclin, sous d'influences orientales<sup>52</sup>.

<sup>50</sup> «Ce fut, en effet, l'étonnement θαυμάζειν qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques.» Aristote : *Métaphysique*, 982 b, Tome I. Paris : Vrin, 1991.

<sup>51</sup> Platon : «Les lois,» VII. 817–820, in : id. : *Œuvre complètes*, Tome II. Paris : Gallimard, 1950.

<sup>52</sup> A. Rey : *La Science dans l'Antiquité*, Tome II. *La Science orientale avant les Grecs*, Paris, 1930 : 301–312.

Fermé à tout problème impliquant la notion du continu, il s'avère particulièrement efficace dans l'étude des sommations des séries et tend à ramener à de simples additions toutes opérations de même nature mais plus complexes. Le principal défaut de la théorie de cette géométrie est donc son inaptitude à se prolonger en une géométrie valable. Mais limitée à son propre domaine, elle constituait un admirable instrument d'analyse — ce qui caractérise bien les néopythagoriciens tardifs. On peut donc obtenir des puissances par sommations, même on peut établir les relations entre progressions et puissances, même, il y a une approximation des irrationnelles — bien que cette ignorance absolue marque ce système. Cette crise du Pythagorisme, provoquée par la découverte des quantités irrationnelles, affecte les principes et non pas seulement la technique des mathématiques. C'est pourquoi cette science a inévitablement conduit à des réflexions sur la nature de l'espace et sur la structure du monde matériel. En langage mathématicien, nous appelons cette sorte de mathématique : «algorithmique», tandis qu'à la suite de la géométrie euclidienne la mathématique devint «dialectique»<sup>53</sup>.

Toutes les deux suggèrent différentes visions cosmiques. En même temps, derrière ces systèmes mathématiques se profilent aussi une psychologie toute différente. La mathématique «algorithmique» est bien orientée par l'action, par le résultat, l'aboutissement d'une action, tandis que la «dialectique» est toujours intuitive et théorique. La mathématique «algorithmique» n'est pas opposée à celle de la «dialectique», mais elle refuse une position de sujétion ou subordination par rapport à celle-ci. Aujourd'hui, les mathématiques «pures» ou «abstraites» étudient la quantité sous ses aspects discontinus comme «algèbre élémentaire» et «arithmétique», tandis que les aspects continus peuvent être «le calcul différentiel», «intégral», «infinitésimal». Avec le temps, ces mathématiques avaient bien perdu leur visage dualiste<sup>54</sup>, tandis que chez Pythagore, nous pouvons encore observer l'existence simultanée de deux sciences distinctes, ou de deux états distincts de la science mathématique, étant donné que ces deux principes mathématiques se figurent aussi comme un système philosophique que mathéma-

<sup>53</sup> P. J. Davis & R. Hersh : *The mathematical experience*, Boston : Birkhäuser, 1981 : 201.

<sup>54</sup> Russell ne voit plus de beauté platonicienne dans les mathématiques, elles ne sont plus désormais pour lui qu'un instrument simple et pratique de la science. Russel franchement un scientifique classique, il explique qu'il n'y a de connaissance que par le truchement de la méthode des sciences de la nature. Il croit au perfectionnement de l'homme par la technique et parle avec enthousiasme du progrès. Son réalisme est très proche de la doctrine de Hume. En plus un scepticisme total pèse sur toutes les démarches de sa pensée. B. Russell : *History of western philosophy*, London, 1946 : 48.

tique<sup>55</sup>. Or, dans deux passages célèbres, Aristote juxtapose ces deux théories distinctes qu'il attribue aux pythagoriciens.

D'abord il dit que les nombres sont le principe des choses : «pénétrés de cette discipline, ils pensèrent que les principes des mathématiques étaient les principes ἀρχή de tous les êtres<sup>56</sup>.» Ce principe des choses est donc la nature entière, comme l'était «l'eau» pour Thalès, ou «l'air» pour Anaximène. Plus loin dans ce passage, Aristote dit que les choses sont faites à la ressemblance des nombres, c'est-à-dire selon le nombre, comme une musique : «les Pythagoriciens disent que les choses existent par imitation μίμησις [...] τῶν ἀριθμῶν des nombres<sup>57</sup>.» Dans un cas les choses sont «nombres», dans l'autre les nombres sont les «modèles» des choses et Aristote semble hésiter entre les deux. Le mot μίμησις est une affirmation d'une conformité des choses aux nombres qui aboutit à la vision d'un monde «harmonieux», mais il suggère aussi, que la seule connaissance véritable est celle de la quantité. Ce «tout est nombre» des Pythagoriciens n'est autre que l'expression dans une formule concise et saisissante de la conception quantitative de l'univers, disons «matérialiste», comme l'idée de science positive qui règne encore aujourd'hui sur les sciences de la nature. Mais l'affirmation que le nombre est «principe», ἀρχή, l'élément premier de toute chose, entraîne les mêmes conséquences, en suggère d'autres aussi. Notamment, si le nombre est identifié aux choses, c'est un univers discontinu, arithmétique et rationnel qui préfigure celui des atomistes. Peut-être est-ce aller trop loin de dire, que c'est la première apparition de l'infinitésimal, pourtant il importe d'établir ici une distinction : la divisibilité à l'infini peut être une propriété de *l'espace pur* ou une *propriété de la matière*. Ainsi, la théorie mathématique des irrationnels, la notion mathématique de l'infinitésimal excluent toute conception arithmétique et atomistique de l'espace ! Tout système dans lequel l'espace pourrait être divisé en un certain nombre de champs qui seraient même les plus petits, ne s'étend qu'à l'espace pur, à la χώρα platonicienne. Et tout à coup il est clair que l'immanence fait place à la transcendance, à la concep-

<sup>55</sup> «La spécificité orientale réside en ce que les manuels dits du maître ne présentent que des énoncés sans solution, dans le corpus héronien [ou pythagorique] la distinction se ferait entre celui qui connaît les «causes» (c'est-à-dire les démonstrations) et celui qui ne les connaît pas, distinction éminemment grecque, on pourrait même dire aristotélicienne. On sait bien que pour Aristote la capacité d'enseigner est l'un des traits distinctifs fondamentaux de celui qui connaît les causes.» B. Vitrac : *Science et vie intellectuelle à Alexandrie*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1994 : 142.

<sup>56</sup> Aristote : *Métaphysique*, 985 b, Tome I. Paris : Vrin, 1991.

<sup>57</sup> «Les Pythagoriciens, en effet, déclarent que les êtres existent par imitation [μίμησις] des nombres ; pour Platon, c'est une participation [μετεξίς], le nom seul est changé.» *Ibid.* : 987 b.

tion de ἀρχή, celle de la μίμησις ! Ainsi dès qu'une chose existe, l'irrationalité disparaît, l'arithmétique du nombre entier appliquée au monde des objets matériels, ne peut être mise en défaut. Les mathématiques grecques ne se sont jamais voulues conventionnelles, étrangères à la réalité, elles se sont toujours voulu une description et élucidation de la réalité ! Ainsi que l'issue d'une « physique », elles reviennent à leur point de départ. Ces mathématiques demeurent à tout moment une branche de la physique au sens étymologique du mot, leurs objets sont des aspects de la φύσις par excellence ! Chaque partie des mathématiques a le sien propre, que met en évidence la classification pythagoricienne : d'un côté l'arithmétique et la musique, auxquelles appartiennent les choses, c'est-à-dire le monde matériel et les rythmes, de l'autre la géométrie et l'astronomie dont le champ d'étude est l'espace et le mouvement continu<sup>58</sup>.

Lier le nombre à l'objet est un acte de la pensée, comme il en est en général de toute théorie scientifique et de tout système de philosophie. Le nombre existe en soi, en dehors de la pluralité des objets matériels aussi bien que de la grandeur, ce qui nous ramène à l'autre aspect de la théorie à la transcendance et à la notion du nombre modèle des choses. L'arithmétique se traduit donc dans l'être par une harmonie. L'idée de l'arithmétique (ἀριθμός) se rattache ainsi à celles de « mesure », de « proportion », de « rythme », et ne peut être confondue comme semble parfois le faire Aristote avec le « plétosz » (πλήθος) c'est-à-dire la « multiplicité » brute sans caractère<sup>59</sup>.

On peut maintenant comprendre, pourquoi la découverte des irrationnels, même ils ont ruiné la prétention de fonder les mathématiques sur la seule base d'une arithmétique, n'a pas ébranlé la croyance en la valeur éminente du nombre entier ! Ce dogme de l'arithmo-géométrie a survécu à la crise euclidienne, et cette école pythagoricienne l'a légué à ses lointains adeptes. Même au Moyen Age, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, l'arithmétique rationnelle trouve de fervents défenseurs, puisque l'arithmétique est dédiée aux nombres, lesquels sont gisants et situés en l'âme, comme disait Platon : « il y a une chance que ce soit là un des objets d'étude à la recherche desquels nous sommes et qui mènent à l'intellection, mais chance aussi que personne n'en

<sup>58</sup> «Τα μάθηματα signifie pour les Grecs ce que l'homme connaît déjà d'avance lorsqu'il considère l'étant et lorsqu'il entre en relation avec les choses : des corps, ce qui fait d'eux des corps ; des plantes, ce qui en fait des plantes ; des animaux, ce qui en fait des animaux ; des hommes — l'humanité. De ce connu d'avance — donc de cette mathématique — font encore partie les nombres.» M. Heidegger : «L'époque des «conceptions du monde»», in : id. : *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris : Gallimard, 1980 : 103. (Id. : «Die Zeit des Weltbildes», in : id. : *Holzwege*, Frankfurt A. M. : Klostermann, 1994 : 78.)

<sup>59</sup> Aristote : *De l'âme*, 409 a 30, Paris : Les Belles Lettres, 1989.

use correctement, alors qu'il est capable absolument d'attirer l'âme dans la direction de l'essence<sup>60</sup>.» Pour les pythagoriciens cette arithmo-géométrie repose sur l'harmonie, les mesures, les quantités et dimensions corporelles, lesquelles sont posées et située sur les corps, et en toutes choses solides et matérielles. Donc, dès que tout est nombre, le seul moyen de rendre compte des qualités, c'est de les transporter dans les nombres eux-mêmes.

Tout à coup, un premier mouvement de l'esprit conduit à quantifier le réel et tout de suite lui succède un second qui conduit à qualifier le nombre. C'est une double démarche intellectuelle qui est sous-jacente à la conception du nombre. C'est une sorte de fascination que les nombres pris individuellement exercent sur la pensée humaine. Ce phénomène trahit une attitude spirituelle qu'on retrouve en tout lieu et à toute époque, attitude déplorée par beaucoup de mathématiciens, qui voient en elle une contrariété à la pure spéculation scientifique<sup>61</sup>. Telle est la raison du «mysticisme» inacceptable de Pythagore, si souvent tenu comme une aberration inexplicable, or, cette arithmo-géométrie répond au désir de rendre compte des diversités qualitatives du réel, diversités dont on ne peut situer la source autre part que dans les nombres, puisqu'ils sont principe de tout ! Et après tout, est-ce que nous pouvons affirmer que les premiers pythagoriciens ont reconnu dans les nombres des essences réelles comparables aux idées platoniciennes à venir ?

Il est difficile de répondre à cette question, mais une chose reste sûre : cette arithmo-géométrie était «imagée», disons symbolique. En même temps transcendants et immanents, les modèles des choses ou principes des choses, ces nombres étaient, comme les objets qui tombent sous nos sens, qualitativement distincts, chacun d'eux ayant sa physionomie propre. Mais il ne faut pas oublier que l'ancienne école n'a jamais considéré l'étude des nombres «pris individuellement» comme nécessairement étrangère à ce que nous appelons la science positive. «Le nombre est donc à la fois un principe ontologique et un principe gnoséologique, le principe de l'essence et le principe de la connaissance ne faisant qu'un. Cette thèse mathématico-ontologique d'une harmonie unique de l'univers est le trait essentiel de toutes les formes de pythagorisme<sup>62</sup>.» Dans sa célèbre conférence d'Oxford de 1933, Einstein avait déjà indiqué la valeur qu'il faut accorder selon lui à la mathématique grecque :

<sup>60</sup> Platon : «La République,» VII. 522–523, in : id. : *Œuvre complètes*, Tome I. Paris : Gallimard, 1950.

<sup>61</sup> E. von Ivánka : «Von Platonismus zur Theorie der Mystik», *Scholastik* XI, 1936 : 163–195.

<sup>62</sup> É. Klein : *L'unité de la physique*, Paris : PUF, 2000, 46.

je suis persuadé que la construction purement mathématique nous permet de trouver ces concepts et les principes les reliant entre eux, qui nous livrent la clef de la compréhension des phénomènes naturels. Les concepts mathématiques utilisables peuvent être suggérés par l'expérience, mais ils ne peuvent, en aucun cas, en être déduits. L'expérience reste naturellement l'unique critérium de l'utilisation d'une construction mathématique pour la physique. Mais le principe véritablement créateur se trouve dans la mathématique. Dans un certain sens, par conséquent, je tiens pour vrai qu'il est possible à la pensée pure de saisir la réalité, comme les Anciens l'ont rêvé<sup>63</sup>.

Mais l'espace pour les modernes, n'est pas seulement *relatif*, mais aussi *amorphe*. Par contre, pour les Grecs il est *immuable* et *absolu*, ce qui explique pourquoi les géomètres anciens parlent très peu de l'espace alors que les modernes en parlent constamment. Euclide ignore, bien entendu l'espace euclidien, mais il semble ignorer aussi l'espace tout court ! De plus, ce mot « espace » ne figure pas dans *Elements* ! Pour les modernes, la géométrie grecque est une géométrie parmi les autres géométries (Lobatchevski, Riemann). Or, la géométrie pour les Grecs n'est pas vraie ou fausse. Pour les anciens, il n'y a qu'une seule géométrie ! Il n'est pas question pour eux de convention ni de commodité, mais de vérité ! La vérité absolue des premiers principes n'est pas mise en doute, et elle reste inébranlable jusqu'à la critique kantienne. En même temps, cette vérité ne signifie pas la totale résorption des mathématiques dans la logique<sup>64</sup>.

Nous constatons, au contraire, que Platon reconnaît dans les mathématiques des éléments derniers, des éléments simples propres à cette science. Même, dans ces notions initiales, il ne voit que des possibilités, mais pas une « convention » au sens moderne des mathématiques. La conviction dans la réalité reste entière. L'erreur qu'un esprit humain peut commettre n'empêche pas la vérité d'exister en soi ! Ces concepts mathématiques sont bien créés par l'activité de l'esprit, et ne le sont pas arbitrairement. Pour eux, les êtres mathématiques sont conceptuels mais non fictifs, dans la notion reste sous-jacente une réalité. Le mathématicien grec ne croit pas créer sa science, mais découvre un aspect du réel, un ordre réel et symbolique ! C'est pourquoi il accorde une grande importance au fait de saisir cette réalité. L'exigence démonstrative se renforce de Pythagore à Euclide, mais sans que s'affaiblisse la croyance à la vérité des premiers principes fondés sur l'évidence

<sup>63</sup> A. Einstein : *Comment je vois le monde*, Paris : Flammarion, 1958 : 152.

<sup>64</sup> « La pensée logique ne peut, à elle seule, nous fournir aucune connaissance sur le monde de l'expérience ; toute connaissance de la réalité vient de l'expérience et aboutit à elle. Des propositions obtenues par la voie purement logique sont, à l'égard de la réalité, complètement vides. » *Ibid.* : 148.

et dégagés par une saine activité de l'esprit. En dernière analyse, apparaît toujours une vérité non démontrée en même temps non douteuse. Dans les livres d'Euclide tels qu'ils nous sont parvenus, les faits axiomatiques sont de trois sortes : les termes ou définitions ὄροι, les postulats ou demandes αἰτήματα, et les axiomes proprement dits, dénommés notions communes κοινὰ ἔννοιαι parce qu'ils valent pour toutes les sciences et ne sont pas, comme les postulats, spécifiquement géométriques<sup>65</sup>. Et ces axiomes d'Aristote correspondent aux notions communes d'Euclide.

Pourtant, géométrie pythagoricienne ou euclidienne, cette géométrie admet des phénomènes naturels, un ensemble de représentations résultant à la fois de la constitution de notre esprit et de la nature des choses. Les axiomes des Grecs ne sont pas seulement intuitifs mais aussi pragmatistes. Ces axiomes sont des propositions dans lesquelles s'affirme le pouvoir pratique reconnu et sur lesquelles la science s'appuie pour étendre l'action sur le monde. Cette géométrie se distingue donc de la nôtre par un appel plus constant à l'intuition ! Pourtant, au cours de l'histoire, la mathématique grecque tend à l'abstraction, elle se dégage peu à peu du concret. Le point principe de ligne de Platon n'est plus le point géométrique des Pythagoriciens, mais l'appel à l'intuition subsiste. Ainsi le géomètre, s'il part de faits naturels, s'engage aussitôt dans un monde idéal. Mais cela ne signifie pas, que la mathématique n'a pas d'objectivité ! Les expériences idéalisées et généralisées de toute géométrie sont néanmoins des expériences. L'intransigeance des Grecs sur ce point, explicitée par Platon et perpétuée comme un dogme, disparaît à l'époque moderne avec la nouvelle vision cosmologique !

Aujourd'hui, le mathématicien n'étudie pas des choses mais des relations ! Placé devant une multitude de relations possibles, il se donne le droit de montrer des préférences. Or, les Grecs sont visiblement inspirés par un besoin de simplicité et de clarté bien fondée sur l'objectivité ! Par cette objectivité chez les Grecs, il faut comprendre la tendance du mathématicien à considérer les faits mathématiques comme des objets sur lesquels il est possible de porter un jugement de valeur. Autrement dit, il n'y a pas de contradiction entre abstraction et objectivité, la mathématique grecque possède à la fois ces deux caractères. De cette manière, le fait mathématique appartient à l'esprit qui n'est pas une construction arbitraire de l'esprit, car la religion elle-même ne permet pas une telle tendance ! En plus, le fait mathématique n'est même à aucun degré une création de notre esprit, auquel il préexiste, mais il est objet de découverte dans le champ de l'intelligible !

Cette disposition de l'esprit à l'interprétation rationnelle des phéno-

<sup>65</sup> Ch. Mugler : *Euclide*, Paris : Gauthier-Villars, 1967 : 16.

mènes du cosmos, se comprend donc comme un monde soustrait aux vicissitudes d'une histoire. La raison se complaît dans ce qui est stable, donc dans l'intemporel, par contre, le mythe exige le temps. «Ce qu'il y a d'essentiel dans le mythe, c'est qu'il est l'histoire de la destinée, qu'il raconte une série d'événements<sup>66</sup>.» C'est l'histoire des dieux, les événements divins qui sont le fondement même de la religion, tandis que la science, à partir de Pythagore commence à éliminer le temps, ou à dénier toute valeur absolue à la durée. Si le monde a une histoire, ce monde demeure irréductible à la raison, car il résiste à la rationalisation, la durée est elle-même traitée par les esprits logiques avec une méfiance. «L'homme de science» à l'époque de Pythagore, quand il cherche à comprendre le monde, lui impose les premières catégories, comme celle de la géométrie. C'est pourquoi les véritables sciences de la nature doivent être situées *hors du champ temporel*, hors du lieu exact du monde qui est précisément le monde du «supralunaire». De cette manière commence à se profiler trois sortes de visions cosmiques : premièrement, l'univers est immuable et ses changements ne sont qu'illusion, deuxièmement, il y a une évolution cyclique qui y ramène éternellement les mêmes séries de phénomènes, et enfin il évolue toujours dans le même sens, suivant une direction irréversible.

L'idée d'une «histoire» du cosmos pour les Grecs, avec un monde humain ayant un commencement et tendant à une fin, paraît donc incompatible avec celle d'un monde rationnel. Ainsi, ils s'engagent sur une voie au terme de laquelle une géométrie souveraine étend son espace. Le glissement par rapport à la pensée ionienne est subtil, le fond divin du réel ne se dérobe plus au savoir (Xénophane) — ce qui nécessitait sa prise en considération comme un Tout — il constitue un fond qui, tout en étant voilé, se signifie par l'observation et peut être dévoilé par la pensée (νοῦς). C'est ainsi «qu'une voie nouvelle s'ouvre à la pensée humaine, que nous ne cesserons d'emprunter. Mais dans le cas du pythagorisme, cette voie ne se limite pas à l'aspect pour ainsi dire moderne de la pensée ; elle s'accompagne d'une activité mythico-religieuse dont l'élément principal est une réflexion nouvelle sur la mort et la destinée des âmes, où s'affirme une proximité, voire une parenté avec les dieux<sup>67</sup>.» Systématiser, expliquer le cosmos, telle est donc la tendance, de même, que la science démonstrative avait ouvert une nouvelle voie pour discerner un ordre, les ressemblances entre les systèmes déjà «philosophiques» et «mythiques» restent bien présentes. À partir de ce moment nous pouvons distinguer deux sortes d'évidences : l'une souligne

<sup>66</sup> E. Bréhier : *Études de philosophie antiques*, Paris : PUF, 1955 : 365.

<sup>67</sup> L. Couloubaritsis : *Aux origines de la philosophie européenne*, Bruxelles : DeBoeck, 2000 : 77.

le caractère systématique des mythes, l'autre marque bien un caractère mythique des systèmes. Quant aux systèmes, il faut ici comprendre la divinisation « tout court, » ou simple. Car, le réel est divin et, pour l'âme, elle-même apparentée au divin, c'est un besoin essentiel que d'entrer en communication avec lui. Platon, dans son *Timée*, utilise ces deux perspectives en même temps, accomplissant une synthèse étonnante entre pratique généalogique du mythe et la pratique mathématique.

Plus tard, la cosmologie platonicienne s'est développée sous forme d'un mythe, le mythe du « Démiurge » ou « l'Artisan » qui utilise le schème de la technique et de l'éros hésiodique. Platon s'accorde ici avec la façon archaïque de dire la complexité du cosmos par une pratique du mythe, qui remonte aux Pythagoriciens, notamment, la capacité des mathématiques d'analyser une figure géométrique accomplie à partir de sa formation, de sa genèse. C'est le sens exact de la technique chez Platon, la figure du Démiurge qu'on dit raisonner et calculer pour produire le cosmos. Ces systèmes ont été fréquemment énoncés sous une forme poétique, mais chez Pythagore, nous avons déjà les premières ébauches raisonnées d'une explication de l'univers, c'est ainsi que nous pouvons dire, qu'à ce titre la religion devient la source de la science ! Sur ce point, tous les historiens de la philosophie paraissent plus au moins d'accord. Mais, tandis que les uns insistent sur les rapports de filiations, d'autres accusent la rupture, le brusque changement de front. Or, d'après Ricœur la seule voie accessible au commencement de toute la recherche, c'est la question de déterminer la structure commune à ces diverses modalités de l'expression symbolique. Il dit même :

je donne au mot symbole un sens plus étroit que les auteurs qui, comme Cassirer, appellent symbolique toute appréhension de la réalité par le moyen des signes, depuis la perception, le mythe, l'art, jusqu'à la science ; et un sens plus large que les auteurs qui, à partir de la rhétorique latine ou de la tradition néo-platonicienne, réduisent le symbole à l'analogie. J'appelle le symbole toute structure de signification où un sens direct, primaire, littéral, désigne par surcroît un autre sens indirect, secondaire, figuré, qui ne peut être appréhendé qu'à travers le premier. Cette circonscription des expressions à double sens constitue proprement le champ herméneutique<sup>68</sup>.

C'est ainsi que nous avons la possibilité rééduquer notre œil et réorienter notre regard, pour que nous subordonnions la connaissance historique à la compréhension ontologique, comme une forme dérivée d'une forme originale.

Après tout, il faut donc réitérer la question : quel contact peut être éta-

<sup>68</sup> P. Ricœur : *Le conflit des interprétations*, Paris : Seuil, 1969 : 16.

bli entre la philosophie et la religion? L'existence de cette juxtaposition est claire, mais aussi il faut voir la nouvelle réaction religieuse à l'époque même de Pythagore, pour comprendre que cette juxtaposition ne vient que de nous! Car, avec les pythagoriens, l'âme humaine devient un centre d'intérêt pour la philosophie, et la méditation philosophique elle-même apparaît comme un moyen de conférer un sens à la vie. Pour les uns, à la vie après la mort, pour d'autres, à la vie dans ce monde! L'éducation même devient centrale, au point qu'on peut considérer que le pythagorisme cherchait à remplacer l'éducation traditionnelle des Grecs, fondée sur la mythologie et plus particulièrement sur les épopées d'Homère, par un nouveau type d'éducation, fondé sur la musique et les mathématiques, qui influencera profondément Platon. Pour le pythagorisme, le sens qu'il convient d'accorder à la vie consiste principalement dans le salut de l'âme. Les références des religions du salut qui associent philosophie et religion se découvrent par une réflexion philosophique! C'est pourquoi, le rapport de l'homme au monde devient aussitôt plus complexe, dans la mesure où il suppose une dimension plus essentielle que celle offerte par le visible, et qui se dérobe à toute maîtrise. «Dans cette perspective cosmologique se vérifie donc bien l'adéquation entre l'espace vital et l'espace mental. L'universalité en tant que telle se réduit à la mesure de l'univers immédiat. Le reste est frappé d'inexistence, parce que vide de sens. Le premier établissement de l'homme dans le monde demeure à la mesure de ses possibilités physiques et mentales<sup>69</sup>.» Pythagore, confiant en l'intelligibilité au cosmos propose de réaliser une systématisation complète des phénomènes! Cette disposition d'esprit mise au contact des choses, en même temps les dépassant, pose des concepts mathématiques qui ensuite serviront de guides dans la recherche. À la fois rationnel et immédiat, Pythagore suppose donc un accord entre le cosmos et l'homme, supposition parfois expressément formulée, mais aussi parfois sous-entendue. Cette disposition intellectuelle prouve que l'être humain ne se considère pas comme un monstre dans la nature.

Dans la mesure où l'on réussit à ramener l'ensemble des phénomènes physiques à la structure de l'espace humain, on peut se rendre compte de tout ce qui apparaît en termes de multiplicité, et partant de la multiplicité absolument indifférenciée, on aboutit à une multiplicité suffisamment organisée pour contenir tout ce qui se manifeste dans le visible comme l'expérience religieuse par le cosmos comme tel. On engendre ainsi véritablement le cosmos visible entièrement a priori, basé sur cette conviction religieuse<sup>70</sup>.

<sup>69</sup> G. Gusdorf: *Mythe et métaphysique*, Paris: Flammarion, 1984: 113.

<sup>70</sup> E. Ortiques: *Le discours et le symbole*, Paris & Frankfurt: Aubier, 1962.

Ainsi, la philosophie grecque est une authentique théologie, parce qu'elle est fondée sur une connaissance rationnelle qui pénètre la nature, le cosmos, même les choses ! Cette théologie suppose une attitude d'esprit qui est très caractéristique des Grecs et qui ne saurait s'expliquer que par la grande importance que la pensée grecque attribuait au *cosmos* et au *logos*, même le mot *theologia* signifie avant tout recherche de la divinité par la voie du logos inséparable de celle du cosmos. Cette théologie n'a pas encore le sens exclusif de l'ensemble des affirmations philosophiques au sujet de l'essence divine, c'est pourquoi le retour aux racines de la Grèce n'est pas conçu historiquement comme une renaissance de la pensée présocratique, mais comme reprise du commencement de notre existence historique et spirituelle<sup>71</sup> !

Il fallait donc s'interroger sur la force et les ressorts de ces discours Présocratiques, qui ont commandé, à certains égards, l'avenir de la philosophie. Or,

la philosophie est quelque chose de général, ce n'est pas une spécialité scientifique. La philosophie doit donc être accessible à tous, intelligible pour tous. On n'y a besoin d'aucune espèce de méthode comme il y en a dans les diverses disciplines ; la manière de penser universellement répandue, celle du bon sens, suffit : n'importe quel esprit éveillé doit la comprendre, tout un chacun peut y avoir son mot à dire<sup>72</sup>.

C'est ainsi qu'il faut reconsidérer notre vision de la pensée pré-philosophique et commencer à s'habituer à l'idée qu'il n'y a pas un passage du *mythos* au logos, plutôt un passage d'un certain type de rationalité à un autre type de rationalité ! D'ici jaillit toute la difficulté pour l'homme moderne de discerner quel type de rationalité et quel type de logique sont assumés par la pensée archaïque grecque ; laquelle ne diffère pas de celle qu'on trouve encore aujourd'hui dans plusieurs cultures de notre planète. L'étude des Présocratiques nous permet d'accéder à un mode de pensée qui renferme sa propre rationalité qui devient aujourd'hui plus importante que jamais pour comprendre le rapport entre l'homme occidental et l'homme non-occidental, et pour rendre possible aussi un jour une meilleure entente entre les hommes par la théologie des religions.

<sup>71</sup> M. Heidegger : *Was ist Metaphysik ?*, Frankfurt A. M. : Klostermann, 1998 : 18.

<sup>72</sup> M. Heidegger : *Die Grundbegriffe der antiken Philosophie*, Frankfurt A. M. : Klostermann, 1993 : 2.

## LES PREMIERS COMPARATISTES ET L'INACHÈVEMENT LINGUISTIQUE DE LA FRANCE : LE PROBLÈME DE L'OCCITAN

FRANCIS CLAUDON

Université Paris 12 – Val-de-Marne  
UFR des Lettres et Sciences humaines  
61, avenue du Général de Gaulle  
F-94010 Créteil Cedex  
France  
claudon@univ-paris12.fr

**Abstract:** This paper deals with the question of the linguistic unity of France from a diachronic viewpoint. Until the end of the 18th century, intellectuals, educators (Rollin, La Harpe, Noël and La Place) always emphasized the fact that in France people spoke French, which is not entirely true, for the whole South had been speaking a different language from that spoken in Paris for a long time. Still, at the beginning of the 19th century, Thiers, Stendhal, considered Provence, Languedoc, the South-West of France, as a far-off, under-developed country. It was in this context that the first French comparatists appeared. Fauriel, J. J. Ampère, and a few others (Raynouard) contributed in this way to the birth of Provençal and Occitan studies. At the same time, they dispelled the myth of a France that would linguistically and culturally be heir to Rome and Latinity. Even the stance of Maurras, for instance, is complex: himself a southerner, the herald of romanic culture, he explains in his memoirs how much he hesitated between the two languages, at the time of the Félibrige movement. The end of this prolonged cultural autonomy coincided with the soar of Symbolism. Nonetheless, the French comparatists began their career by distinguishing reality from myths, in a purely French debate which still retains today some secret intricacies.

**Keywords:** French comparatists, linguistic unity, Provençal, Occitan studies, romanic culture

En novembre 1661 Jean Racine part chez un oncle, chanoine à Uzès ; il espère y gagner un bénéfice ecclésiastique ; à l'auberge de Valence il demande, pour sa chambre, un vase de nuit ; la servante lui met sous son lit une chaufferette ! Voilà le sujet d'une lettre comique à La Fontaine<sup>1</sup> ; est-ce aussi l'antagonisme entre langue d'oïl et langue d'oc ?

<sup>1</sup> Cité in anthologie par J.M. Goulemot: *Le Voyage en France*, Paris : Laffont Bouquins, 1995 : t. I, 415.

Le fossé date-t-il de l'Ordonnance de Villers-Cotterêts<sup>2</sup> ? Pour répondre à la problématique proposée par notre ami F. P. Kirsch je souhaite l'aborder en me concentrant sur le tournant du Siècle des Lumières et du Romantisme. Trois raisons m'y incitent.

La première est politique et géographique ; mon pays a atteint à ce moment là ses frontières à peu près définitives ; le Midi, c'est à dire la Provence, le Languedoc (ne devrais-je pas parler plutôt d'Occitanie ? voire de Septimanie ?) font partie du Royaume depuis Louis XI, pour la première (1481), depuis Blanche de Castille et Louis IX (Saint Louis), pour le second (1229) ; cependant la question de l'unité reste ouverte : d'abord certains territoires fraîchement rattachés (la Lorraine, la Corse) ne sont pas — ou pas unanimement — francophones, ensuite d'autres (la Savoie, les confins des Pays-Bas autrichiens) sont francophones mais pas français ! Les régimes — quels qu'ils soient — qui se succèdent à Paris sont donc perpétuellement partagés entre une politique jacobine et une tendance décentralisatrice<sup>3</sup>. On pourrait d'ailleurs inclure dans ce théâtre la zone des Caraïbes et la Nouvelle France.

<sup>2</sup> L'ordonnance de Villers-Cotterêts est un document signé en août 1539 par François Ier. Forte de 192 articles, elle porte réforme de la juridiction ecclésiastique, réduit certaines prérogatives des villes et rend obligatoire la tenue des registres de baptêmes. Elle est surtout connue pour être l'acte fondateur de la primauté et de l'exclusivité du français dans les documents relatifs à la vie publique ; en effet, pour faciliter la bonne compréhension des actes de l'administration et de la justice, elle leur impose d'être rédigés dans cette langue. Le français devient ainsi la langue officielle du droit et de l'administration, en lieu et place du latin et des autres langues du pays.

Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les notaires royaux écrivaient en français et c'est entre le XIV<sup>e</sup> siècle et le XVI<sup>e</sup> que le français s'est petit à petit imposé comme langue administrative dans les chartes royales, au détriment certes du latin mais aussi des autres langues vulgaires. Le français n'était pas la langue du peuple, qui pratiquait les très nombreuses langues d'oïl et d'oc que l'on nomme péjorativement « patois », mais celle de la Cour, des élites (noblesse et clergé), des commerçants. L'ordonnance s'inscrit dans une suite de décisions royales remplaçant progressivement le latin par les langues maternelles dans les actes du droit. Une ordonnance, celle de Montils-lès-Tours, promulguée en 1454 par Charles VII, avait obligé que l'on rédigeât les coutumes orales, qui tenaient lieu de droit ; ces rédactions se sont faites en langues vulgaires, que ce soient des langues d'oïl au nord, d'oc au sud. D'autres édits royaux préconisaient les langues vulgaires, sans rendre obligatoire le français :

- ordonnance de Moulins, par Charles VIII en 1490 : elle oblige à ce que les langues vulgaires et maternelles, et non le latin, soient utilisées lors des interrogatoires et dans les procès verbaux ;
- en 1510 par Louis XII : cette ordonnance impose que la langue juridique pour tous les actes de justice soit celle du peuple, et non le latin ; de sorte, le droit devait être dit dans la multitude des langues présentes en France à cette époque ;
- ordonnance d'Is-sur-Tille par François Ier en 1531 : l'ordonnance de Louis XII est étendue au Languedoc.

<sup>3</sup> Rappelons, ici, le cas de l'abbé Henri Grégoire. Ce Lorrain devenu évêque constitution-

La seconde raison est purement biographique ou biologique : le même siècle a fait, par exemple, de La Harpe (1739–1803), de Raynouard (1761–1836) et de Fauriel (1772–1844) des contemporains ; pourtant ces trois là sont loin d'être unanimes sur la définition de la culture française, de son origine, de ses soubassements linguistiques.

Enfin vient une dernière motivation, assez fondamentale ; elle me servira de préambule.

### Préambule : les premiers cours de littérature

Si l'on parcourt les premiers manuels, les recommandations des éducateurs, on constate un profond silence sur la question des origines du français autant que sur l'hétérogénéité de sa culture. Il existe un phénomène de censure qui veut nous faire sortir tout droit de la Grèce et de Rome.

Charles Rollin (1661–1741) fut professeur dès l'âge de vingt-deux ans. Directeur du Collège de Beauvais, puis recteur, par trois fois, de l'Université de Paris il a publié un *Traité des Etudes* (1726–1728) qui reste la base des programmes et des méthodes pendant plus d'un siècle. Dans cet ouvrage il n'est question que des modèles et des canons gréco-romains (éloquence, épopée, ode, théâtre, philosophie) ; il est fort peu question de littérature contemporaine, encore moins des racines du français. Partageant les préjugés répandus à son époque Rollin fustige tout ce qui n'est pas l'Antiquité ou le Grand Siècle ; ainsi dans la définition du goût :

Le goût, tel que nous le considérons ici, c'est à dire par rapport à la lecture des auteurs et la composition est un discernement délicat, vif, net et précis [...] ce goût, simple et unique dans son principe, se varie et se multiplie en une infinité de manières [...]. Ceux-mêmes qui, dans des siècles plus cultivés, sont sans études et sans belles-lettres, ne laissent pas de prendre une teinture du bon goût dominant [...] Il y a peu de nos guerriers aujourd'hui qui n'écrivissent plus correctement et plus élégamment que Villehardouin, et les autres officiers qui vivaient dans un siècle encore grossier et barbare [...] La dépravation du goût dans les arts a toujours été un indice et une suite de celle de la littérature. Les ornements chargés, confus, grossiers, des anciens édifices gothiques, et placés pour l'ordinaire sans choix, contre les bonnes règles et hors des belles proportions, étaient l'image des écrits des auteurs du même siècle<sup>4</sup>.

Ne parlons pas de l'occitan ! Rollin entend qu'on éduque le plus possible les

---

nel sous la Révolution est, en mai 1794, l'auteur d'un célèbre rapport, en suite de quoi la Convention condamne les patois et établit un instituteur par commune.

<sup>4</sup> Ch. Rollin : *Traité des Etudes*, Paris, (rééd. des O. C., 1818), t. XVI, vol. 1, xlviii–lij.

enfants en latin ; avec le grec, ce doit être la vraie langue maternelle d'une bonne éducation, comme avait coutume de le faire Estienne ; le français lui-même ne vient qu'en troisième et c'est, évidemment, celui de l'Académie<sup>5</sup> :

Il est honteux que ignorions notre propre langue [...]. La prudence du maître peut seule, dans l'âge dont il s'agit, en régler et le temps et la manière [...] car il est à souhaiter que l'on continue cet exercice pendant tout le cours des études<sup>6</sup>.

Il n'est pas jusqu'à la prononciation qui ne doive être normalisée, en français de Paris, mais dans l'esprit de Quintilien :

Il est à craindre que les maîtres ne la négligent trop, et pour eux-mêmes et pour leurs disciples [...] On doit prendre chaque semaine un jour pour y exercer les jeunes gens à la déclamation pendant l'espace d'au moins une demi-heure [...] M. Lenglet [...] excellait dans l'art de prononcer, encore plus que dans tout le reste<sup>7</sup>.

Avec La Harpe (1739–1803), la littérature française se taille la place de choix, mais uniquement celle du siècle de Louis XIV et des Encyclopédistes. Les conférences données rue de Valois constituent Le Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne (1786–1799). Ici aussi l'histoire commence avec les Anciens : la Poétique d'Aristote, le Traité du sublime de Longin introduisent à un chapitre qui se passe de commentaire : «de la langue française comparée aux langues anciennes» (Livre I, 1<sup>ère</sup> partie, ch. III). La Harpe y fait silence sur le Bas-Empire, tout le Moyen Age, la Renaissance :

Il y a donc un art d'écrire ? oui, sans doute. Cet art ne peut exister sans talent. Tels étaient sans contredit Brébeuf et Lemoine, l'un, traducteur de Lucain, l'autre, auteur du Poème de Saint Louis. Tous deux avaient beaucoup de ce qu'on appelle esprit poétique ; tous deux ont des passages d'une beauté remarquable, et tous deux ont éprouvé depuis cent ans la réprobation la plus complète : celle de n'avoir point de lecteurs. (p. VIII.)

— On a cité des écrivains qui ont réussi, dit-on, sans connaître ou sans observer les règles de l'art, tels que le Dante, Shakespeare, Milton et autres. C'est s'exprimer d'une manière très fautive. Le Dante et Milton connaissaient les Anciens, et s'ils se sont fait un nom avec des ouvrages monstrueux, c'est parce qu'il y

<sup>5</sup> A propos d'une autre Académie : «Le troisième (article du règlement de l'Académie protestante de Die-en date du 28. X. 1604) n'aurait pas été approuvé par Roumanille, Mistral, Aubanel et nos joyeux Félibres. Il abolit l'usage du patois et ordonne de s'exprimer en français, depuis la 7<sup>e</sup> jusqu'à la 4<sup>e</sup>, recommande l'assiduité aux élèves, la fermeté aux régents...» (A. Mailhet : *Histoire de Die*, Paris, (1<sup>e</sup> éd. 1897), reprint *Le Livre d'Histoire*, 2003 : 180).

<sup>6</sup> Ch. Rollin : *Traité des Etudes*, op.cit. : t. XVI, 20.

<sup>7</sup> Ch. Rollin : *Traité des Etudes*, op.cit. : t. XVII, 642/3.

a dans ces monstres quelques belles parties exécutées selon les principes. Ils ont manqué de la conception d'un ensemble mais leur génie leur a fourni ces détails où règne le sentiment du beau, et les règles ne sont autre chose que ce sentiment réduit en méthode. (p. IX/X.)

– J'ai dit que ces deux mots le génie et le goût, pris dans un sens absolu, étaient particuliers à notre langue, et cela me conduit à une dernière remarque... En grec et en latin le goût ne pourrait guère se traduire que par jugement, quant à celui de génie le mot grec ou latin (*ingenium*) qui pourrait mieux y répondre n'exprime que l'esprit, l'intelligence, dans tous les sens (*ingenium*)... il leur faudrait des épithètes et des périphrases. (p. XXVIII/XXIX)

– En vous invitant à ce Lycée, on a voulu y réunir tous les genres d'instruction et d'amusement. En est-il un plus noble et plus intéressant que celui qu'on vous y propose ? C'est de vivre et converser avec tous les grands hommes de tous les âges, depuis Homère jusque Voltaire, depuis Archimède jusqu'à Buffon...

– C'est auprès de vous que viendra se réfugier leur gloire outragée et que reposeront entiers, au milieu de vos hommages leurs monuments que l'on voudrait mutiler (p. XXXIV/V)<sup>8</sup>.

On aura bien remarqué que si les étrangers font maintenant l'objet d'un peu d'attention, il n'y a néanmoins pas de place pour le Moyen Age !

Le troisième exemple de cours nous est fourni par deux respectables inspecteurs généraux de l'Université impériale : MM. Noël et de La Place. Leur Cours de littérature comparée : Leçons françaises de littérature et de morale, a été précédé de Leçons de littérature antique, complété de Leçons de littérature espagnole, italienne ; mais point d'anglais, ni d'ancien français, encore moins de provençal. Nos pédagogues procèdent par genres et sous-catégories littéraires (poésie/prose-narration-portrait-fable-caractères-parallèles) ; chaque section est illustrée par des morceaux choisis tirés des auteurs français du 17<sup>e</sup> au début du 19<sup>e</sup> siècle ; Voltaire y côtoie l'abbé Maury, Racine voisine avec Marchangy, Fontanes et Chateaubriand ; en début de chapitre il y a toujours un recueil de préceptes, tirés des meilleurs maîtres ; c'est là que se cachent le goût et l'exclusive ! Voici celui qui concerne la poésie, emprunté à Marmontel, il s'ouvre à l'Italie pétrarquiste, mais ignore, évidemment, le lyrisme d'oc :

Le grand avantage des poètes lyriques de la Grèce fut l'importance de leur emploi et la vérité de leur enthousiasme.

Le rôle d'un poète lyrique dans l'ancienne Rome et dans toute l'Europe moderne n'a jamais été que celui d'un comédien ; chez les Grecs au contraire c'était une sorte de ministère public, religieux, politique ou moral.

Ce fut d'abord à la religion que la lyre fut consacrée [...] dans quel autre pays que la Grèce la poésie lyrique a-t-elle eu son caractère sérieux et sublime, si ce

<sup>8</sup> J. F. La Harpe : *Lycée*, rééd. 1822, t. 1.

n'est chez les Hébreux et peut-être aussi dans nos climats du nord, du temps des Druides et des Bardes ?

[...] Les hommes de génie que l'Italie moderne a pu produire dans ce genre sublime, comme Chiabrera et Crudeli n'ayant à s'exercer que sur des sujets vagues n'ont été comme Horace que de faibles imitateurs de ces hommes passionnés [...] En Espagne, nul encouragement et aussi nul succès pour le lyrique sérieux et sublime, quoique la langue y fût disposée [...] L'ode, en Angleterre, a eu plus d'émulation et plus de succès, mais ce n'est là encore qu'un enthousiasme factice. Si on veut trouver l'ode antique il faut chercher dans les poésies des anciens Bardes ; c'est Ossian qu'il faut entendre, gémissant sur le tombeau de son père [...] Ce n'est point un jeu de l'imagination que les cantiques de Moïse et ceux de David ; ils chantaient l'un et l'autre avec une verve que l'on appellerait génie [...] C'est cette inspiration et les élans rapides qu'elle donnait à leur âme que les poètes allemands ont imité de nos jours. Mais le vague de leurs peintures, l'allégorie continuelle de leur style, les détails recherchés de leurs descriptions font trop voir que leur enthousiasme est simulé. Le seul de ces poètes qui ait donné à l'ode son caractère antique c'est le célèbre Gleim, dans ses chants de guerre prussiens [...] on l'a comparé aux Bardes des Germains et aux Scaldes des anciens Danois.

L'ode française a de la pompe du coloris, de l'harmonie mais elle est peu rapide, et encore moins passionnée [...] (Pourtant) quels moments que la mort de Henri IV [...] ces odes sont froidement belles et on les lit comme ils les ont faites, c'est à dire sans être ému<sup>9</sup>.

En vérité on regrettera ici, beaucoup plus sans doute que chez Rollin, l'ignorance complète—ou le dédain—dans lesquels demeurent les Antiquités de la France. Assurément l'enseignement n'a pas fait sa place à la composante méridionale du pays. Et pourtant Noël et La Place étaient les contemporains de Raynouard et Fauriel ; dans les dernières éditions, parues sous le 2<sup>e</sup> Empire, on aurait pu intégrer les découvertes des comparatistes et la réhabilitation des romanistes. On l'aurait fait d'autant mieux qu'il existe dès la fin du 18<sup>e</sup> siècle, au début du Romantisme, un « style troubadour ». Ce dernier a existé en peinture (chez Delaroche, chez Déveria), en musique (avec la mode de la romance), à l'opéra (dans Richard Cœur de Lion, de Grétry, par exemple), on le retrouve en littérature, par exemple chez Chateaubriand, et chez les historiens<sup>10</sup>. Il est donc patent que perdurent une lacune, une censure. Mais à quel point le fait était-il répandu ?

<sup>9</sup> J.-Fr. Marmontel : *Eléments de littérature*, t. III. Noël et de La Place : *Cours*, 28<sup>e</sup> éd., 1851 : t. II, pp. 444–446.

<sup>10</sup> Le protestant Nîmois Guizot est un des premiers à relater avec émotion la Croisade contre les Albigeois dans *Histoire de la civilisation en Europe*.

### Le Midi de la France aurait-il une culture ? Les visiteurs du Midi

Laissons Racine demander vainement en français -de Versailles— ses commodités ; laissons les Anglais apprécier, depuis lady Montague<sup>11</sup>, les Pyrénées, le Béarn, son vin, son accent ; oublions même le bon abbé Papon qui dans son *Voyage en Provence* (1780) se plaît à rappeler la mémoire des troubadours, à citer quelques expressions provençales. Ces voyageurs ne manient que l'anecdote.

Regardons plutôt un Rastignac marseillais : Adolphe Thiers ; journaliste, avocat, plein d'ambition, il entreprend en 1822 une tournée pour le National afin de renseigner les libéraux de Paris sur l'agitation à la frontière espagnole (agitation qui va provoquer l'intervention armée de Louis XVIII et de son ministre Chateaubriand). Quoi qu'il soit issu du Sud Thiers n'aime pas du tout la région ; le pays le rebute, lui semble arriéré, sauvage :

Je voudrais bien, sans plus de retard, me porter tout de suite à Perpignan ou dans la Cerdagne et montrer au lecteur ces moines, ces guenilles, ce peuple enfin, si pittoresque et qui ressemble à une migration d'Asiatiques au milieu des Européens<sup>12</sup>.

Assurément aucune culture par ici, pas de civilisation ; les Espagnols émigrés, la mixité raciale corrompent le Languedoc et l'opposent à la Provence :

On peut dire que le Rhône en est la limite [...]. Dès qu'on l'a franchi on est frappé d'une prononciation nouvelle [...] Bientôt, parcourant les côtes de la mer, toujours à deux ou trois lieues du rivage on trouve Nîmes avec ses arènes, son pont du Gard, ses passions violentes, la savante Montpellier aux mœurs élégantes, au caractère fin et mesuré ; on arrive enfin dans le Roussillon, l'antique Narbonne se montre, et l'Espagne elle-même semble vous apparaître. La vieille langue romane qui, mêlée à l'italien dans le Piémont, au français dans la Provence, à l'espagnol dans le Languedoc, forme tour à tour le piémontais, le provençal, le languedocien est devenu ici le catalan presque pur [...]. Les hommes portent un long bonnet rouge qui pend derrière le dos et qui n'est, je pense qu'une dégénération des Catalans [...]. Les grands traits maures ne se remarquent pas encore sur leurs visages, leur attitude n'est pas encore fière et orgueilleusement indolente<sup>13</sup>.

Passons sur les erreurs linguistiques, Thiers n'est pas philologue ; en revanche il fait montre d'un esprit voltairien, au sens de *L'Essai sur les mœurs* ; il croit voyager chez des fauves ou des sauvages ! Tartarin à l'envers ? L'arriération des Occitans ne mérite ni dignité ni curiosité.

<sup>11</sup> Cf. *Lettres de milady Montague*, Paris 1830.

<sup>12</sup> A. Thiers : *Les Pyrénées et le Midi de la France*, Paris, 1823, 2.

<sup>13</sup> *Ibid.* : ch. V, 75/6/7.

Or notre Rastignac donne le ton, il met à jour une «question du midi», question politique, sociale, comme on parle d'une question d'Orient ou de la question coloniale. On trouve la même façon de penser chez Aubin Louis Millin, chez Mérimée; en tournées d'inspections archéologiques et patrimoniales, ils n'ont pas un regard pour les façons de vivre, de parler des Méridionaux; Stendhal, pour sa part, touriste dans le Midi, en 1838, quoiqu'il se veuille sociologue et ethnologue, ne relève que des particularismes ou des singularités. Alors qu'il connaissait Fauriel, alors qu'il parle, dans *De l'Amour*, de la «courtoisie» des troubadours, jamais il ne remonte à leurs origines; jamais il ne s'interroge sur l'ancienneté de la région, encore moins sur à la langue du pays :

Je comprends parfaitement le toulousain, qui ressemble infiniment plus à l'italien qu'au français; il me semble entendre un dialecte d'Italie. Une femme vient de dire à côté de moi *passegiat* pour promener; la phrase m'indique que *pl* veut dire beaucoup; il y a quelques mots français<sup>14</sup>.

L'opinion française moyenne, nous la découvrons, enfin, dans les annuaires, les répertoires statistiques de l'époque. Par exemple Delacroix, auteur du volume consacré à la Drôme, écrit :

L'usage de la langue française n'est inconnu sur aucun point du département : on la comprend et on la parle dans l'occasion, surtout avec les étrangers, mais dans les campagnes...le patois est le langage habituel. Les personnes les mieux élevées, hommes et femmes, conversent presque toujours en patois dans le sein du ménage, ce qui les met dans le cas de parler et surtout de prononcer moins bien le français... On voit que les choses se sont fort améliorées depuis l'année 1661 (Racine à Lafontaine, à Valence).

Le mouvement en quelque sorte universel imprimé par la révolution, le progrès des Lumières, l'instruction beaucoup plus répandue qu'autrefois ont rendu et rendent chaque jour encore l'usage de la langue française plus général...

Le patois est fort riche pour exprimer avec précision et vivacité les besoins, les actions, les sensations ordinaires, mais il est pauvre pour rendre les sentiments élevés et les idées abstraites.

Ce n'est pas du reste comme dans les départements du nord et dans les environs de Paris un jargon où l'on reconnaît toujours les mots français, horriblement défigurés par des solécismes et des barbarismes; le dialecte méridional tient à une véritable langue; il est assujéti à des règles générales et fixes. Ce

<sup>14</sup> Stendhal : *Mémoires d'un touriste, Voyage dans le Midi de la France*, Paris : la Découverte, 1981 : t. III, 58). Dans le même sens, la remarque à propos du café au lait, servi à Paris dans des tasses, qu'à Toulouse on nomme des bols : «Le garçon m'a servi une demi tasse. J'ai expliqué ce que je voulais. Alors, Monsieur, il faut dire un bol!» (*ibid.* : 53).

sont les traditions de l'ancienne langue romane, qui se forma, après l'établissement des Goths et des Bourguignons, du mélange assez régulier des langues du nord avec celles du midi de l'Europe. [...] Montélimar forme ainsi le milieu de cette ligne, dont les deux extrémités sont Saint Laurent du Var et Béziers. Quant à la ligne intermédiaire qui sépare le provençal du languedocien, elle est formée [...] par le cours du Rhône<sup>15</sup>.

On a bien dit : «patois», «mélange des langues nord avec celles du midi»; on remarque le caractère prêté à ces patoisants : ils sont frustrés, rustiques, mal armés pour s'élever jusqu'à la sphère des sentiments. De culture ou de contre-culture il ne saurait être question, encore moins de complémentarité ou d'antagonisme ; le poids n'y est pas !

### **Philologues et historiens : témoignages d'une renaissance**

A la vérité, se demander si le provençal constitue une culture, une culture occultée ou combattue, a semblé, à l'époque, moins important que le problème de la langue, de sa conservation, de sa compréhension. L'Occitanie n'a pas fait l'objet, à cet égard, d'un traitement différent du breton, ou du basque, mais elle a bénéficié d'un plus grand nombre de travaux.

Une foule de faits, de dates, de titres s'offrent à nous ; je n'en rappellerai que quelques uns<sup>16</sup>. De nombreux savants ou érudits se sont intéressés aux vieilles langues de la France, et cela indépendamment des lois de l'Etat, des principes d'éducation, du goût dominant, qu'on a dits, à Paris. Déjà le R. P. Bouhours (1628–1702), dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1674) consacrait un long passage de son ouvrage à exposer de quels éléments très variés et plus anciens se composait le français. Au 18<sup>e</sup> siècle. Bonamy fait le même raisonnement dans un *Mémoire sur la langue des Serments de Strasbourg* et dans *Les causes de la cessation de la langue tudesque en France*. Au début du 19<sup>e</sup>s. l'Académie celtique spécialisée à l'origine (1804) dans les origines gauloises du français devient en 1813 Société des Antiquaires de France pour l'étude et l'édition des antiquités nationales. Pas seulement les bâtiments, les ruines, les monnaies, les inscriptions, mais les textes et les langues qu'ils emploient intéressent alors le chercheur au premier chef. D'ailleurs dès l'année même de la création de l'Académie, Fabre d'Olivet y présente une *Dissertation sur la langue occitanique* qui fait du vieux pro-

<sup>15</sup> M. Delacroix : *Statistique du département de la Drôme*, Valence-Paris, 1835 : 293–296.

<sup>16</sup> A cette occasion je reconnais ma dette immense envers J.R. Saint Gérard ; voir sa longue et passionnante présentation de *La Langue du 19<sup>e</sup> siècle : Figures d'une renaissance philologique* sur le site [http://www.chass.utoronto.ca/epc/langueXIX/naisphil/np\\_2.htm](http://www.chass.utoronto.ca/epc/langueXIX/naisphil/np_2.htm).

vençal la souche commune du français, de l'espagnol, de l'italien. En 1808 J.-B. B. Roquefort livre un Glossaire de la langue romane en trois volumes pourvu d'un quatrième en supplément. Enfin, en 1816, François-Just-Marie Raynouard, en sus de ses recherches savantes, publie successivement, jusqu'en 1821, six volumes fameux : Choix de poésies originales des troubadours ; en préambule Raynouard explique qu'il convient de rassembler les traditions historiques, les preuves matérielles

qui attestent l'existence de la langue romane à des époques très reculées, remonter à son origine et à sa formation, offrir les éléments de sa grammaire avant l'an 1000 et donner enfin les règles complètes de cette langue perfectionnée et fixée dans les ouvrages des Troubadours. Tels sont les travaux préliminaires qui rempliront le premier volume de la collection<sup>17</sup>.

Le même Raynouard procurera en 1821 une Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des Troubadours. Elle répond, en quelque sorte, aux Observations sur la langue et la littérature provençale des Troubadours (1818) de A. W. Schlegel ainsi qu'à l'Essai d'un glossaire occitan d'Henri Pascal de Rochegude (Toulouse, 1819). Ensuite on soulignera l'importance des mesures prises par Louis-Philippe.

Sous la nouvelle Monarchie de Juillet, à l'instigation des ministres Broglie et Guizot, se créent véritablement une école philologique et une école historique françaises. La nomination de Claude Fauriel en 1830 à la Sorbonne, celle de Jean Jacques Ampère au Collège de France en 1833 n'en sont que l'aspect mondain. Les faits vraiment importants sont :

- en juin 1833 la création de la Société de l'histoire de France
- le 18 juillet 1834 celle des Comités Guizot ; destinés à fédérer toutes les recherches philologiques il leur est prescrit de se réunir «au moins une fois tous les quinze jours» ; en seront membres : Villemain, Daunou, Naudet, Guérard, Mignet, Champollion-Figeac, Fauriel, Vitet, Jules Desnoyers, Granet de Cassagnac, Fallot, V. Cousin, A. Leprévost, Mérimée, V. Hugo, Ch. Lenormant, Albert Lenoir, Didron
- la même année la publication d'une Grammaire nationale (ou Grammaire de Voltaire, Racine... renfermant plus de cent mille exemples) par Bescherelle aîné, Bescherelle jeune, Litalis de Gaux et Roze Céphas-Simon, en deux volumes chez Bourgeois-Maze, à Paris ; elle connaîtra quinze rééditions jusqu'en 1877.

Ces faits laissent paraître une sorte de contradiction : d'un côté, au nom de l'esprit «national» on bâtit une norme, une histoire nationales, mais d'un

<sup>17</sup> p. V.

autre côté on reconnaît l'importance des anciennes langues, des apports régionaux dans la formation de cette norme. Il est caractéristique que Guizot ait pu faire son premier rapport au Roi en ces termes, le 31 décembre 1833 :

Depuis quinze ans environ l'étude des sources historiques a repris une activité nouvelle [...] Partout il a été prouvé [...] que de grandes richesses restaient enfouies [...]. Au gouvernement seul, il appartient, selon moi, de pouvoir accomplir le grand travail d'une publication générale de tous les matériaux importants et encore inédits sur l'histoire de notre patrie [...] Chaque jour de retard rend la tâche plus difficile : non seulement les traditions s'effacent et nous enlèvent, en s'effaçant, bien des moyens de compléter et d'interpréter les témoignages écrits.

Tout compte fait, si la culture est un enjeu public, l'histoire et la langue occitanes n'en bénéficient pas ; mais, d'un autre point de vue, si l'on estime que la culture commence dans les bibliothèques et les universités, alors on peut parler d'une renaissance officielle des études provençales. Cela se constate dix ans plus tard, avec la 1<sup>o</sup> édition de l'Histoire de la formation de la langue française :

Ce fut alors un véritable événement littéraire. Depuis quelques années MM Raynouard, Fauriel, Paulin Paris [...] et quelques autres avaient attiré l'attention d'un public encore peu nombreux sur les textes français du Moyen Age ; les préjugés, formés au 17<sup>e</sup> et propagés au 18<sup>e</sup> siècle, contre cette vieille littérature nationale commençaient à s'effacer, mais pour la plupart des lecteurs le langage des anciens textes restait un langage barbare<sup>18</sup>.

Plutôt que de se renfermer dans l'alternative culture/contre-culture il paraît donc plus habile de considérer cet élan provençalisant comme une assimilation, certes pas désintéressée, mais résolue de l'apport occitan allogène à la koinè française qui s'élabore à Paris et pour Paris.

### Comparatisme et études provençales

Dans cette affaire on ne saurait sous-estimer l'apport déterminant des méthodes comparatistes et des premiers professeurs de cette nouvelle discipline. Il s'agit, en première ligne, de Raynouard, de Fauriel et Ampère, de quelques autres aussi<sup>19</sup>.

<sup>18</sup> Avant-propos de Ch. Daremberg à la réédition de cette *Histoire*, Paris, 1871.

<sup>19</sup> Il est peut-être inutile d'insister sur quelques grands noms et travaux étrangers (L. Dieffenbach : *Über die jetzigen romanischen Schriftsprachen*, Leipzig, 1831 ; F. Bopp : *Vergleichende Grammatik*, 1<sup>o</sup> fascicule en 1833 ; F. Diez : *Grammatik der romanischen Sprachen*, 1836–1844 ;

Le premier de cette promotion n'était pourtant pas professeur. Mais il était Méridional ! François-Juste-Marie Raynouard, est né à Brignoles en 1761, avocat, poète, dramaturge (Les Templiers, Les Etats de Blois) et philologue, élu à l'Académie française en 1807, député de l'Empire entre 1806 et 1814, il meurt finalement à Passy en 1836.

L'idée originelle de Raynouard est que le latin a donné naissance à une langue romane intermédiaire dont les Serments de Strasbourg, et un fragment épique provençal relatant l'histoire de Boèce, donnent un état écrit. Raynouard note qu' «après la division des États de Charlemagne [vers l'an 1000], cet idiome continua d'être la langue des provinces du midi de la France actuelle»<sup>20</sup>. La langue romane supposée serait donc tout à la fois la mère et la propre fille d'un idiome qui assure la transmission des valeurs latines, romaines, à travers les autres langues de l'Europe méridionale.

Le travail de Raynouard est sous-tendu par la conscience de l'existence d'une «identité de la langue romane et des autres langues de l'Europe latine». Sa présentation descriptive et historique du provençal s'inscrivait dans le cadre seulement intuitif d'une parenté génétique des langues dites aujourd'hui romanes. Mais Raynouard demeure celui qui a voulu, le premier, reconnaître et défendre avec force, le principe d'une prépotence du provençal<sup>21</sup>.

Les véritables fondements de l'entreprise relèvent du contexte idéologique qui accompagne, en France, à l'époque, la naissance de la grammaire comparée. Cette entreprise scientifique se donnait en effet comme objectif de remonter, à travers la comparaison indo-européenne, jusqu'aux origines du langage et de la religion, qui donnerait ainsi accès à un état primitif de la culture humaine. Dans cette perspective, on conçoit que les monuments de la langue provençale, ordonnés et classés par Raynouard, aient pu exercer sur lui — du fait de leur caractère archaïque, ancestral — une forte impression patriotique. Raynouard, encore une fois, était Académicien et député ! Le passé linguistique, remis à disposition d'un ensemble de lecteurs, de sa-

---

G. Cornwell-Lewis : *Essai sur l'origine et la formation des langues romanes*, Oxford, 1835 ; en revanche on rappellera l'intérêt manifesté par Nodier (*Notions élémentaires de linguistique ou histoire abrégée de la parole et de l'écriture*, Bruxelles, 1834) ainsi que les contributions de De Gabrielli (*Manuel du provençal*, Aix en Provence, 1836), de nouveau Raynouard (*Lexique roman ou dictionnaire de la langue des Troubadours*, Paris, 1838) et, bien sûr, le premier cours de grammaire comparée dispensé par Emile Egger (1813–1855) de 1839 à 1861 à l'E. N. S.

<sup>20</sup> F. Raynouard : *Grammaire comparée : Éléments de la grammaire de la langue romane*, Paris, 1816 : 33.

<sup>21</sup> Ce que Diez a contesté pour que le provençal fût replacé à un rang égalitaire parmi les langues-sœurs du latin.

vants, d'érudits, prenait corps sous la forme de textes littéraires aptes à devenir partie intégrante d'un patrimoine culturel, d'une tradition communautaire, qui établissait ou rétablissait la prééminence française, la légitimité ancestrale de sa culture contestées, à la même époque, de multiples manières.

Certes les parlers d'oc apparaissaient comme minoritaires et gravement endommagés, puisqu'on ne cessait de produire des cacologies — provençales, gasconnes, etc. — qui en dénonçaient les défauts aux yeux de Paris, on leur proposait donc des correctifs normatifs. Mais, en faisant de la langue provençale le prolongement durable d'un idiome ancestral dont il donnait à lire les réalisations littéraires les plus remarquables, Raynouard faisait bien œuvre politique salvatrice. Les pouvoirs officiels l'ont bien compris !

Ce que Raynouard a commencé à propos de la littérature des troubadours, Fauriel (1772–1844) l'a magnifiquement amplifié pour tout l'ancien provençal.

Fauriel non plus n'est pas, à l'origine, un professeur. Il a connu une existence contrastée, voire mouvementée ; élevé chez les Oratoriens de Tournon, maire de Saint Etienne sous la Révolution, secrétaire de Fouché sous l'Empire puis retiré, simple érudit, homme de lettres, vivant de ses rentes et avec ses amis (les Idéologues de la « Société d'Auteuil », Manzoni, Mlle. Clarke, Guizot, F. Schlegel) jusqu'à ce que le régime de Juillet, en la personne du duc de Broglie, l'appelle, en octobre 1830, à une chaire de langue et littérature de l'Europe méridionale à la Sorbonne ; nul n'y était mieux indiqué, car Fauriel est un linguiste hors pair, connaissant quantité de langues indo-européennes, dont, tout le premier, le sanscrit. Fauriel est l'introducteur de Dante en France, le traducteur et le conseiller esthétique de Manzoni, de Baggesen, de Mérimée, le collecteur des chants populaires grecs modernes, serbes et... provençaux<sup>22</sup>. Le détail est très important : à la différence de Raynouard, Fauriel n'est pas un nationaliste, ni un homme public ; peut-être d'ailleurs cette discrétion empêche-t-elle qu'il ait joué un rôle patent dans la définition des sources et des modèles culturels français, lui préférant une lente, longue, perpétuelle quête des origines. Cette tendance à remonter aux temps archaïques, aux sources, conduit Fauriel à préférer la poésie populaire et son probable premier truchement : l'épopée. Sainte-Beuve nous a laissé de Fauriel un portrait très juste, très nuancé, informé de première main :

Fauriel fut amené, par l'étude des littératures, des philosophies, des langues, par l'étude de l'arabe, comme par la lecture du Dante, par tous les points à la fois, à sentir la différence qu'il y a entre la société moderne et l'ancienne. Savant original et sagace, érudit philosophe, comme il n'y en avait pas eu encore

<sup>22</sup> Cf. M. Ibrovac : *Claude Fauriel*, Paris : Didier, 1966.

de semblable en France [...] ce qu'on a ainsi retrouvé de lui en fait de travaux considérables et silencieux, de matériaux d'études et de masses d'écritures, de glossaires en toute langue (langue basque, dialectes celtiques) est prodigieux [...] tout aboutit manifestement ou du moins converge dans son esprit aux origines de la civilisation moderne. Il attachait à ce mouvement de renaissance première la plus grande importance [...] à savoir, par exemple, l'amour moderne, la chevalerie. Il recherche donc curieusement les origines de ces créations si chères à son âme délicate ; il les recherche en germe chez les Arabes, chez les Vascons, chez les Aquitains et Gallo-Romains [...] il ne met tant de prix à ses chers Provençaux que parce qu'il découvre véritablement en eux la première fleur de l'arbre moderne [...].

Il entreprend l'histoire des troubadours non en philologue, ni par esprit de patriotisme local, mais dans une vie intimement philosophique [...]. Il pensait que c'est de là qu'il faut dater l'histoire des littératures et des sociétés modernes [...].

Tel est le vrai Fauriel : c'est l'histoire qui a l'immense prédominance en lui, même lorsqu'il se présente à titre de critique<sup>23</sup>.

L'Histoire de la poésie provençale, publiée en 1846/7 à titre posthume par J. Mohl, mais conçue dès 1806, n'est autre que le premier cours professé en Sorbonne en 1831 et 1832. Fauriel y parle de quasiment tous les aspects du sujet : philologie, histoire, sociologie, littérature, cette dernière détaillée dans tous ses genres (lyrique, épique, moral), tous ses auteurs, ses chefs d'œuvre (Fierabras, Perceval). Il ne servirait pas à grand'chose d'en faire un résumé forcément fastidieux et hâtif. En revanche nous en soulignerons l'esprit :

Cette littérature est bien réellement aujourd'hui, pour nous, une littérature étrangère. La contrée qui en fut le berceau ne faisait point alors partie de la monarchie française et la langue qui lui est propre diffère à peu près autant du français que l'italien ou l'espagnol. Mais ce n'est point à raison de ces convenances secondaires que je suis déterminé [...].

L'ancienne littérature provençale n'est pas seulement la première en date des littératures de l'Europe moderne. C'est elle qui a agi le plus tôt et le plus longtemps sur la plupart des autres, qui leur a donné le plus de son esprit et de ses formes et dont l'histoire tient le plus à la leur<sup>24</sup>.

On ne saurait entrer plus justement dans la problématique d'aujourd'hui ! Et on notera au passage la marque de fabrique des comparatistes français : recherche des influences, positivisme littéraire, définition d'une culture moderne par opposition à celle d'Ancien Régime, trop antiquisante.

<sup>23</sup> Ch. A. Sainte-Beuve : *Portraits contemporains*, Paris : Didier, 1846 : t. II, 535–536.

<sup>24</sup> C. Fauriel : *Histoire de la littérature provençale*, Genève, (1846), Slatkine reprints, 1969 : t. I., p. VII.

Le côté polémique manque totalement chez Fauriel. Ce dernier est à la fois parfaitement détaché de tout esprit partisan et rempli d'un zèle abso- lument scientifique. Ainsi lorsqu'il esquisse une géographie linguistique de la Gaule du Haut Moyen Age. A la fin du 5<sup>e</sup> siècle il y eut jusqu'à huit ou neuf langues parlées dans l'étendue de notre pays ; deux siècle plus tard s'y ajoute l'arabe des conquérants musulmans établis dans la Septimanie ; mais avant la fin du 10<sup>e</sup> siècle la plupart avait disparu, en premier le gaulois (dès la fin du 5<sup>e</sup> siècle), le grec des Massaliotes (passée la fin du 6<sup>e</sup> siècle), avant la fin du 8<sup>e</sup> siècle, l'arabe car les Maures sont refoulés au delà des Pyrénées, en même temps «il y a toute apparence que les Visigoths et les Burgondes avaient renoncé à leurs idiomes teutoniques»<sup>25</sup>. Au 10<sup>e</sup> siècle l'histoire ne trouve plus que quatre différentes langues dans les limites de la Gaule : le francique, dans l'ancienne Belgique, le celtique en Armorique, le basque (ou ancien aquitain) dans les vallées des Pyrénées occidentales.

Dans tout le reste du pays les Gallo-Romains parlaient une autre langue, en grande partie dérivée du latin, à laquelle les historiens donnent le nom de langue romaine rustique [...] et qui fut un peu plus tard nommé langue ro- mane ou roman. Divisé en nombreux dialectes dont les deux plus tranchés, aux deux extrémités du pays formèrent, l'un le français, ou roman du Nord ; l'autre le provençal ou roman du Midi<sup>26</sup>.

Brillant exposé ! Habile aussi parce qu'il se joue dialectiquement de l'op- position exogène vs. ancestral ; surtout il tord le cou à toute connotation méprisante en n'employant jamais le mot «patois».

Avec une discrète mais implacable précision Fauriel délivre, me semble- t-il, un jugement définitif et bien balancé ; le provençal a pu être l'expression d'une grande culture, mais son temps, la civilisation occitane qui le portait sont révolus :

Le provençal, pris au degré de raffinement et de développement où le montrent les poésies des troubadours [...], le provençal littéral put être et fut probable- ment parlé dans les petites cours du Midi et par les classes féodales et chevale- resques. Mais il ne le fut certainement jamais par le gros du peuple [...]. Il y eut donc ainsi un provençal rustique et un provençal grammatical, comme il y avait eu plus anciennement le latin rustique et le latin grammatical. La ressemblance ne se borna pas là. A la suite des désastres qui anéantirent la civilisation pro- vençale, l'idiome poli des troubadours cessa d'être parlé et il n'y eut plus dans les contrées où il avait fleuri que les dialectes populaires aujourd'hui persistant, bien que très modifié par le français. Ce fut la même petite révolution que celle qui avait mis le roman méridional à la place du latin<sup>27</sup>.

<sup>25</sup> *Ibid.* : 194.

<sup>26</sup> *Ibid.* : 194/5.

<sup>27</sup> *Ibid.* : 232.

### Synthèses, consommation, dépassement

L'autre grand comparatiste Jean Jacques Ampère (1800–1864) n'a pas joué vis à vis de l'occitanisme le même rôle que son ami et aîné Fauriel. Pourtant sa position est peut-être plus caractéristique parce que, tout en étant distancée, elle revêt néanmoins un caractère politique.

Ampère commence sa carrière enseignante à l'Athénée de Marseille, en 1827, par des cours sur la mythologie comparée et la poésie du Nord ; le succès est tel qu'il est appelé à suppléer Fauriel et Villemain à la Sorbonne avant d'être élu au Collège de France, comme successeur d'Andrieux, en 1833, à la chaire de littérature française. Il deviendra également Académicien en 1847. Ainsi Ampère est un personnage officiel. Ces derniers détails ne sont pas sans importance ; en effet, au milieu d'une très vaste et très diverse activité de publications (y compris des vers), Ampère a rédigé deux volumes qui sont un peu la parole des institutions d'Etat ; il s'agit de l'Histoire littéraire de la France avant le 12<sup>e</sup> siècle et de l'Histoire de la formation de la langue française. On sent la force des adjectifs...

Il est peu question du provençal dans l'Histoire littéraire ; l'accent est mis, dans ces trois épais volumes, fort érudits, sur Charlemagne, sur le catholicisme, sur l'héritage latin. En ce sens on pourrait avoir l'impression d'un antagonisme entre l'oïl et l'oc. :

Ce n'est pas ma faute, après tout, si César a conquis les Gaules, si le christianisme les a trouvées latines, si les Barbares ont été forcés de dépouiller leur propre idiome [...] si l'unique culture du pays que nous habitons, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, a été latine, si le moyen âge, même après l'introduction de la littérature vulgaire, a continué l'usage du latin, si, à la Renaissance, l'Europe a été latine encore une fois ; si, pour ce qui nous concerne particulièrement, en France, le 17<sup>e</sup> siècle, averti par son instinct profond du génie de notre langue et de notre littérature, s'est refait presque complètement latin<sup>28</sup>.

Les Troubadours, les Félibriges ne seraient-ils plus Français ? En fait, il y a confusion ; et au dernier tome, livre III, chapitre 1, Ampère met nettement les choses au point :

On ne doit point confondre, comme on l'a fait trop souvent, sous une même dénomination et envisager comme un tout véritable les pays dont l'ensemble s'est appelé depuis la France, et qui étaient alors très distincts. Cette confusion est encore moins permise depuis qu'a paru l'Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains par M. Fauriel. Une portion de la Gaule méridionale, la Septimanie, passa immédiatement des Goths aux Arabes. Elle

<sup>28</sup> J.J. Ampère : *Histoire littéraire de la France avant le 12<sup>e</sup> siècle*, (1839), Genève, Slatkine reprints, t. I, p. X.

ne tomba aux mains des Francs que sous le dernier prédécesseur de Charlemagne. La Provence est restée très longtemps un pays gréco-romain, s'isolant de la monarchie franque ; jamais elle n'en fut plus indépendante qu'au 7<sup>e</sup> et dans la première partie du 8<sup>e</sup> siècle. Enfin un grand royaume d'Aquitaine, qui s'étendait entre la Loire, le Rhône et les Pyrénées [conserva longtemps] une existence propre<sup>29</sup>.

Ampère est un historien, alors que Fauriel brillait comme linguiste ; mais de l'un à l'autre existe un relais amical :

Eginhard nous apprend que Charlemagne connaissait plusieurs langues : d'abord la langue latine, qu'Eginhard appelle avec raison une langue étrangère, car la langue franque était la langue maternelle de Charlemagne, puis le grec [...] Charlemagne paraît même n'avoir pas été tout à fait étranger aux langues orientales [...].

La civilisation moderne, c'est, je l'ai dit, l'ancienne culture romaine à laquelle l'énergie germanique fournit un nouveau corps et le christianisme un nouvel esprit<sup>30</sup>.

A de nombreuses reprises Ampère souligne l'originalité des anciens idiomes, leur importance ultérieure vis à vis du français :

Bien que l'objet de cet ouvrage soit la littérature latine antérieure au 12<sup>e</sup> siècle [...], je ne puis m'abstenir de constater, dès à présent, dans la période que nous avons traversée, l'existence d'une langue autre que le latin et qui, sous les noms de rustique, romane, vulgaire a été la mère du français et du provençal<sup>31</sup>.

On voit qu'Ampère commence l'histoire là où Fauriel l'arrêtait, mais sans le moindre antagonisme.

Sainte-Beuve l'a l'expliqué avec nuances, en un autre fameux « portrait contemporain » :

Une étude sur J.J. Ampère, ce littérateur polygraphe et complexe, cet esprit trois fois distingué [...] exige un premier coup d'œil et un aperçu qui embrasse rapidement le progrès antérieur et l'état de la littérature comparée en France au moment où il y intervint, car Ampère, à son moment, a peut-être été le critique et l'historien le plus curieux, le plus à l'affût et le mieux informé des littératures étrangères, le plus attentif à les interroger et à nous les présenter dans leurs vivants rapports avec la nôtre. Il s'est intitulé, en quelques uns de ses livres, le critique en voyage, littéralement ou au moral, il l'a été de tout temps<sup>32</sup>.

Le sentiment d'une complémentarité se fait de plus en plus net au fil du temps. Ainsi Eugène Baret, nommé sous le Second Empire, à une chaire

<sup>29</sup> *Ibid.* : t. III, 3.

<sup>30</sup> *Ibid.* : 39.

<sup>31</sup> *Ibid.* : 473.

<sup>32</sup> Sainte-Beuve : *Nouveaux Lundis*, Paris, 1858, t. XIII, p. I.

de littérature comparée auprès de la nouvelle Faculté de Clermont-Ferrand, s'inscrit dans la lignée de Raynouard, de Fauriel ; il déplore la consommation de l'occitanisme, depuis «la révolution désastreuse opérée par la croisade contre les Albigeois» ; il explique le phénomène par un constat socio-économique que n'auraient pas renié les Mémoires d'un touriste :

Je pleure sur l'infériorité sociale des peuples de ces contrées, je gémis, dans l'intérêt de la puissance de mon pays, de voir tant de qualités d'esprit, tant de ressources territoriales étouffées faute d'essor ou annihilées par l'éloignement et ma secrète ambition [...] serait, en rappelant au Midi qu'il eut jadis le pas sur le Nord, de l'exciter à demeurer aujourd'hui moins en arrière<sup>33</sup>.

Avec une sorte d'irénisme, qui n'existait pas chez Fauriel, ce jeune professeur insiste sur la perfection atteinte par les troubadours, au 11<sup>e</sup> siècle, «sous le sceptre paternel des Guillaume de Poitiers, des Raymond de Toulouse, des Béranger de Provence»<sup>34</sup> ; il leur prête légitimement une influence sur Pétrarque, sur les Minnesänger, sur Chaucer<sup>35</sup>. Mais surtout il souligne, d'une façon personnelle et singulière, une douceur, un ton, un tempérament qu'il retrouve chez plusieurs auteurs classiques français :

Il serait puéril, pour ne pas dire insensé, de songer un moment à regretter, à contester la glorieuse prééminence de la littérature française ; mais il est permis de rappeler, qu'en prose du moins, cette belle littérature doit la plus grande partie de sa gloire à des hommes de la race des troubadours : j'en atteste Montaigne, Balzac, Pascal, Fléchier, Fénelon, Massillon, Montesquieu, Rousseau<sup>36</sup>.

A la dernière phrase près, qu'on peut trouver terrible, on ajoutera que souvent les provençalisans ont souvent alimenté eux-mêmes cette vision des choses. Ils ont implicitement minoré leur être propre. Une des causes de l'échec du Félibrige tient au caractère délibérément folklorique du mouvement. Car Mireille est passée à la postérité moins à cause de Mistral que grâce à Bizet, donc abstraction faite de sa langue. Mais il est un cas très drôle et très caractéristique : celui de Charles Maurras.

On est frappé de voir comment, au tournant du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècle, Maurras s'est voulu d'abord poète, poète provençal<sup>37</sup> et nullement homme

<sup>33</sup> E. Baret (1816–1887) : *Espagne et Provence : Etudes sur la littérature du Midi de l'Europe* (pour faire suite aux travaux de Raynouard et Fauriel), Paris, 1857 : VIII.

<sup>34</sup> *Ibid.* : 13.

<sup>35</sup> Cf. 73 et 77.

<sup>36</sup> *Ibid.* : 26.

<sup>37</sup> Cf. Ch. Maurras : *Brèn de memòri*, slnd, Ville ; on consultera aussi l'intéressant article de D. Lindenberg : «Le mirage provençal de Maurras» in *La pensée de midi* n° 55.

politique ! Or pour son œuvre littéraire l'emploi du français s'enracine dans les frugalités incomparables du provençal. Les explications autobiographiques données dans *La Musique intérieure*<sup>38</sup> sont sans équivoque. A l'époque nous sommes en plein débat sur la poésie pure ; Moréas, Mallarmé, Valéry, l'abbé Bremond sont peut-être les maîtres à penser des artistes ; ils ne sont pas les maîtres à sentir du jeune Maurras. Car c'est le Midi qui avive les sentiments, suscite les sensations rares et charmantes ; il est le terreau où s'éveillent les natures poétiques<sup>39</sup>. Maurras raconte :

S'il m'était offert de revivre l'une de mes heures passées, je n'hésiterais pas à choisir ma petite enfance. Aussi loin que je peux y descendre, seul désormais, sans le secours des mémoires qui se sont éteintes, je vois de long jours filés d'or que l'hiver même éclaire d'un soleil luisant, cler et beau que nul printemps ne me ramène [...] tels ont été mes premiers pas dans les jardins et les vergers de Martigues<sup>40</sup>.

Il évoque sa famille : la mère, Provençale authentique, la nourrice («ma bonne Sophie»), venue des montagnes du Diois, attirée par la mer, le couple des fermiers, le vieux Marius qui garde «la vibration des roulades de la romance qu'il a rapportée de Toulouse»<sup>41</sup> ; il y a surtout la noble figure d'un père intimement séduit par le Midi et converti à ses mérites :

Il n'était pas né dans notre petite ville. Bien avant qu'il s'y mariât le pays lui avait plu par l'accent généreux de vitalité souriante que, jadis, les Provençaux de la Renaissance ont beaucoup remarqué dans ce modeste centre de jeux et de travaux, de musique et de poésie, enfoncé et perdu dans la solitude palustre. Un murmure de fête heureuse qui ne s'en est jamais évanoui tout à fait<sup>42</sup>.

Il y a peut-être quelque chose de Darwin ou de Taine dans cet éloge d'un terroir, d'un milieu, d'un moment qui déterminent le talent, l'informent et le conditionnent ; ce père, à jamais marqué par le *genius loci*, transmet ce trait comme un gène :

Sa chanson ne s'arrêtait pas. Le sacré, le profane, tout ce qui se module à l'église ou à l'opéra, français, latin, provençal, ou méli-mélo des trois langues, il sait tout, n'oublie rien [...] il confie ce mouvement d'une âme sonore à l'oreille de

<sup>38</sup> Ch. Maurras : *La Musique intérieure*, Paris : Grasset, 1925, elles sont complétées par *Au signe de Flore*, Paris : Grasset, 1933.

<sup>39</sup> Il est curieux de noter le même raisonnement chez Zola ; dans *l'Œuvre* il explique que ce sont les taillis, les garrigues de la campagne aixoise qui ont façonné la sensibilité de Lantier (alias Cézanne) et de son ami, Sandoz, mais ensuite il est nécessaire de «travailler», de s'élever, en venant à Paris pour s'y imposer ou mourir.

<sup>40</sup> Maurras : *La Musique intérieure, op.cit.* : 1 et 3.

<sup>41</sup> *Ibid.* : 7.

<sup>42</sup> *Ibid.* : 4.

son enfant émerveillé. De vieux sang provençal, noueux comme nos chênes, sensible et ondoyant comme nos tamaris, l'antiquité l'eût reconnu pour un véritable Ligure, peuple si musicien [...] je conserve l'enchantement et le charme de son rythme incarné m'appelant, m'attirant vers les hauteurs mystérieuses qu'il me faudrait atteindre au et à mesure que je saurais grandir. Cette impression ne faisait qu'un avec l'ample douceur de la tendre lumière dont je me sentis enveloppé<sup>43</sup>.

Il y aurait encore une longue série de figures adjacentes, fort pittoresques : les chantres de la paroisse, les professeurs du Petit Séminaire, Mademoiselle Elise, belle institutrice malade, la marraine et ses chants populaires ; toute cette enfance, cet éveil du cœur, du goût, de l'oreille, de la vue se confondent en un bruissement de langue, de ritournelles, de rythmes, de syllabes entêtantes et simples :

Croyez moi [...] mairaines, nourrices, mamans ne diront jamais trop de vers dorés aux enfants quand ils sont encore tout petits [...]. Telle fut tout d'abord l'insensibilité mallarméenne de mon cœur à tout ce qui n'était point la poésie pure. Henri Ghéon en sera triste, Albert Thibaudet réjouit [...] tel est le délicieux engourdissement que la langue des dieux insuffle à de jeunes cervelles dont on a cru remarquer la précocité<sup>44</sup>.

Mais de quelle poésie s'agit-il ? De quels vers ? De quels auteurs ? Bien sûr il y a ceux de Mistral<sup>45</sup>, dont la nièce, Marie Gasquet, est une amie<sup>46</sup> ; il y a le « cantique des Pénitents blancs qui vont devant et des pénitents bleus qui vont derrière » ; il y a Anaïs Segalas, Jean Reboul<sup>47</sup>, Roumanille<sup>48</sup> ; mais comme ils pâlisent vite, au séminaire, à côté de Musset, de Leconte de Lisle, de Lamartine<sup>49</sup>. Il est tout à fait remarquable que même la belle institutrice Arlésienne préfère à tout autre le vers sonore, si français, de Casimir Delavigne :

Si Casimir Delavigne eut le plus grand profit de cette journée, le mien n'était pas méprisable quand [...] je sautai à bas de ce lit, le cœur victorieux, ployant sous la dépouille et gonflé du trésor. La moins bien partagée fut la pauvre Mademoiselle Elise<sup>50</sup>.

<sup>43</sup> *Ibid.* : 4-5.

<sup>44</sup> *Ibid.* : 16.

<sup>45</sup> Cf. *ibid.* : 10.

<sup>46</sup> Cf. 114.

<sup>47</sup> Cf. *ibid.* : 40.

<sup>48</sup> Cf. 12.

<sup>49</sup> Cf. *ibid.* : 20, 22, 25, 34.

<sup>50</sup> *Ibid.* : 19.

Le commentaire de Maurras, sur ce point, est d'une indulgence, au fond, assez cruelle :

Cette beauté couchée dans la grâce abattue de sa force dolente ouvrant les horizons d'un lyrisme nouveau au petit garçon fasciné méritait de partir pour l'une de ces maisons du ciel des étoiles d'où les noms des mortelles de redescendent plus<sup>51</sup>.

Maurras, donc, ne tiendra pas longtemps : ses vers balancent entre le Parnasse, Moréas, le premier Valéry<sup>52</sup>. La Provence, le Midi ne sont pas arriérés ; ils seraient plutôt inaccomplis :

Le sommet du lyrisme de Mistral n'est pas là (dans Calendal) ; il faut le chercher parmi les Iles d'or et les Olivades, mais en cette année 1882 je n'avais entendu de tels sons que dans Bossuet [...] comment n'ai-je pas fait mes premiers vers dans le vertige et l'émerveillement de cette lecture<sup>53</sup> ?

Le génie méridional spontané, le goût du charme, du son, du rêve aspirent à une résonance, un truchement exogènes ; ils ne se confortent qu'avec l'apport du Nord, l'appui du français, à Paris :

Nous avons lu Mireille. René me dit : Et Calendal ? [...] La grand'mère de René avait coutume de se tourner vers ses quatre petites filles et d'ajouter en provençal le conseil que lui avait donné son propre grand—père : Vès, pichouno, fès jamai acò : voyez petites, ne faites jamais cela<sup>54</sup>.

Maurras ne s'adresse pas à quelque Académie provinciale ; il parle à Daniel Halévy, Juif tellement assimilé, à Bernard Grasset, fameux éditeur ! Décidément l'histoire continue donc de se faire par rapport à Paris, même si certains de ses plus intéressants acteurs se trouvent au Sud, ce Sud pittoresque, attachant, mais renfermé, distrait, peu entreprenant. Un digne et charmant ecclésiastique : le chanoine Bayle, professeur à la Faculté d'Aix, le reconnaît, vers ces mêmes années, avec une pointe de regret, et toute la componction qui lui sied !

L'unité politique devait produire fatalement l'unité de langage et de littérature. La poésie aristocratique des troubadours fut condamnée au silence le jour où le français devint la langue de la noblesse à la cour des nouveaux comtes de Provence et de Languedoc. Le peuple sans doute resta fidèle à sa vieille langue, mais exilé des cours et des châteaux le provençal ne produisit plus de grandes littéraires. Il ne produisit plus que de souvenirs, abrité dans les mas des bords

<sup>51</sup> *Idem.*

<sup>52</sup> Cf. *ibid.* : 40 : «La lune ophélique au délire savant [...] cet alexandrin finit par m'apparaître un irrésistible progrès.»

<sup>53</sup> *Ibid.* : 30.

<sup>54</sup> *Ibid.* : 28, 29.

du Rhône et de la Garonne, dans les chaumières des pâtres, dans les boutiques des artisans. En ces derniers temps il s'est réveillé d'un long sommeil, il a essayé de ressusciter ses gloires passées, il a fait entendre des chants qui ont ému l'Europe et l'Amérique. Puisse cet éclat inattendu n'être pas semblable aux soudaines lueurs que jette avant de s'éteindre un flambeau mourant<sup>55</sup>.

Puissent ces souhaits nostalgiques servir de viatique au mouvement occitan, aux études provençales, à cette tentative de conjuguer deux temps, deux langues, deux histoires littéraires. Pour nous, ils ont formé notre conclusion.

<sup>55</sup> Abbé A. Bayle : *La Poésie provençale au Moyen Age*, Aix : Achille Macaire, 1876 : 410/A.

## BAUDELAIRE ET L'ÉNIGME DE « J. G. F. »

MICHEL BRIX

Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix  
Faculté de Philosophie et Lettres  
Rue de Bruxelles, 61  
B-5000 Namur  
Belgique  
michel.brix@fundp.ac.be

**Abstract:** The dedication “À J. G. F.” appears twice in Baudelaire’s work. As a heading to *Paradis artificiels* (1860) the first time; and a second time in the 1861 edition of *Les Fleurs du Mal*, where the poem entitled “L’Héautontimorouménos” is addressed to this mysterious person. Up until now, these initials have guarded their secret. To whom do they belong? To this day, no mention has ever been made by critics that those initials match the forenames of a famous contemporary of the author, a doctor twice mentioned by Baudelaire, the alienist (psychiatrist) Jules Gabriel François Baillarger.

**Keywords:** Baudelaire, J. G. F. Baillarger, medicine, poetry, French

La dédicace «À J. G. F.» apparaît à deux reprises dans l’œuvre de Baudelaire : la première fois en tête des *Paradis artificiels* (1860), où elle est suivie d’une lettre-préface qui commence par «Ma chère amie»; la deuxième fois dans l’édition de 1861 des *Fleurs du Mal*, où est adressée à cette mystérieuse personne le poème intitulé «L’Héautontimorouménos»<sup>1</sup>. À qui renvoient ces initiales, qui ont, jusqu’ici, conservé leur secret ?

Peu après la Seconde Guerre Mondiale, un certain Robert Jacquet avança le nom de Juliette Gex-Fagon, mais sans cependant apporter la moindre preuve des liens que le poète aurait noués avec cette Juliette, dont la trace, au demeurant, n’a jamais pu être retrouvée et dont l’existence même n’a ja-

<sup>1</sup> Voir Ch. Baudelaire : *Œuvres complètes*, éd. C. Pichois, Paris : Gallimard/«Bibliothèque de la Pléiade», t. I [abr. OC I], 1975 : 78 et 399.

mais été prouvée. En 1972, dans *Baudelaire, les poisons et l'inconnu*<sup>2</sup>, Christian Moncel suggéra que «J. G. F.» désignait une femme imaginaire : l'hypothèse pourrait retentir, mais elle ne s'accorde guère avec le ton de la lettre-préface des *Paradis artificiels*, qui évoque à l'évidence des événements qui ont eu lieu (les soins que l'auteur a prodigués à une femme malade)<sup>3</sup>.

Ces lignes de 1860, précisément, semblent faire allusion à Jeanne Duval, qui fut frappée d'hémiplégie en 1859 et que Baudelaire soigna pendant trois ans. Mais si la jeune femme est bien la «chère amie» évoquée en tête du recueil des *Paradis artificiels* — et il ne paraît guère possible d'en douter —, pourquoi alors Baudelaire a-t-il choisi de la désigner par des initiales qui ne correspondent à aucun des différents noms de Jeanne que l'on connaît<sup>4</sup> ? Plusieurs partisans de l'hypothèse «Jeanne» ont proposé, sans convaincre, de «pittoresques développements<sup>5</sup>» des trois lettres mystérieuses : Jeanne Gentille Femme, Jeanne Grande Femme, Jeanne Gracieuse Féline, etc. Mais on imagine mal Baudelaire se livrant à ces facéties puérides. Récemment, Yves Bonnefoy<sup>6</sup> a suggéré que le trinôme «J. G. F.» avait en fait pour fonction de cacher le nom de Jeanne plutôt que de le dévoiler : il se serait agi pour Baudelaire de mettre à l'abri une personne qui — on sait que Jeanne était sans doute une femme de couleur — s'était trouvée en butte aux préjugés européens, jusque dans la famille du poète, et n'avait pas non plus été épargnée par les ragots hostiles. Mais pourquoi alors, dans cette hypothèse, l'auteur des *Paradis artificiels* ne s'est-il pas contenté d'une formule comme «À une amie» ?

Un autre élément contribue à épaissir encore un peu plus le mystère. Dans un manuscrit de 1855 de «L'Héautontimorouménos», le poème portait une dédicace différente, «à M... J...»<sup>7</sup>, qui n'a pas été déchiffrée non plus : le «M...» pourrait renvoyer à Marie (Daubrun), mais celle-ci n'avait

<sup>2</sup> Riorges : Chez l'auteur, 1972.

<sup>3</sup> Voir l'échange, auquel cette hypothèse a donné lieu, entre Louis Levionnois et Christian Moncel, dans le *Bulletin baudelairien* (t. XII, n° 2, hiver 1977 : 3-18, et t. XIV, n° 2, hiver 1979 : 6-9). Et, sur le même sujet, on lira aussi, dans le même numéro du *Bulletin baudelairien* de l'hiver 1979 : 3-6, l'article de Nicolae Babuts, «Baudelaire et J. G. F.»

<sup>4</sup> Baudelaire la nomme parfois Duval, parfois Lemer (ou Lemaire) — ce nom semble avoir été celui de sa mère —, une fois même Prosper. De Jeanne, en outre, on ne connaît ni la date, ni le lieu de naissance. Voir notamment l'article «Jeanne» du *Dictionnaire Baudelaire* de Claude Pichois et Jean-Paul Avicé (Tusson : Du Lérot, 2002 : 240-244).

<sup>5</sup> La formule est de Claude Pichois (voir *OC I* : 986).

<sup>6</sup> «Que signifie J. G. F. ?», in *L'Année Baudelaire*, n° 9/10 (2005-2006), Paris : Champion, 2007 : 65-70.

<sup>7</sup> Voir *OC I* : 984 et 987.

pas de second prénom commençant par «J.». Et, en tout état de cause, on note que la dédicace «à M... J...» ne figure plus en tête du poème dans la préoriginale de *L'Artiste* (10 mai 1857) ni dans la première édition des *Fleurs du Mal*. C'est seulement dans la deuxième édition des *Fleurs*, en 1861, que réapparaît, on l'a vu, une dédicace — le binôme cédant alors sa place à un trinôme tout aussi énigmatique.

Mais revenons au recueil des *Paradis artificiels*, où «J. G. F.» apparaît pour la première fois sous la plume de Baudelaire, en 1860<sup>8</sup>. On conserve un canevas autographe de la dédicace des *Paradis* (*i. e.* de la lettre-préface à la «chère amie») — canevas dans lequel on lit notamment (la phrase a été souvent citée) : «Je désire que cette dédicace soit inintelligible<sup>9</sup>». À quoi l'auteur fait-il ici allusion ? Le texte de ladite lettre-préface, qui ne pose pas de problème immédiat de compréhension, ne semble point réaliser un tel projet d'*inintelligibilité*. Faut-il supposer alors que Baudelaire a placé ailleurs l'obscurité, dans les initiales mystérieuses ou, mieux encore, dans le rapport entre «À J. G. F.» et la «chère amie» de la lettre-préface ? La critique ne paraît pas avoir, jusqu'ici, envisagé l'hypothèse que les mentions «J. G. F.» et «Ma chère amie» pourraient ne pas renvoyer à la même personne. Voilà qui, pourtant, déterminerait à coup sûr l'*inintelligibilité* de la dédicace, puisque, dans les quelques lignes de l'en-tête, tout est fait par l'auteur pour que le lecteur pense qu'il s'agit de la même femme. Mais qu'est-ce qui nous assure de cette identité ? La lettre-préface évoque Jeanne, tandis que les trois initiales ne peuvent renvoyer à la jeune femme qu'au prix d'acrobaties lexicales qui feraient de Baudelaire une sorte de potache s'amusant à composer des rébus. L'hypothèse que les lettres «J. G. F.» ne désignent pas la «chère amie» — et donc que *Les Paradis artificiels* auraient deux dédicataires et non une seule — vaut, à tout le moins, d'être examinée, d'autant que les initiales problématiques correspondent aux prénoms d'un contemporain célèbre de l'auteur, un médecin que Baudelaire cite deux fois, l'aliéniste Jules Gabriel François Baillarger.

Le docteur Baillarger est mentionné, en compagnie du docteur Lélut, autre aliéniste, dans le poème en prose «Assomons les pauvres !» ainsi que dans une lettre à Sainte-Beuve. Le contexte de ces deux évocations est similaire. Dans «Assomons les pauvres !», le narrateur se demande : «[...] pourquoi n'aurais-je pas l'honneur, comme Socrate, d'obtenir mon brevet de folie, signé du subtil Lélut ou du bien avisé Baillarger<sup>10</sup> ?» Quant à

<sup>8</sup> Les publications préoriginales des *Paradis*, en 1859, ne portent aucune dédicace.

<sup>9</sup> OC I : 1373.

<sup>10</sup> OC I : 358.

la lettre à Sainte-Beuve, envoyée le 2 janvier 1866 de Bruxelles, elle évoque les articles du critique sur Proudhon (auxquels Baudelaire se réfère aussi dans «Assommons les pauvres<sup>11</sup>!») puis porte la remarque suivante : «Vous avez, plus que jamais, l'air d'un confesseur et d'un accoucheur d'âmes. On disait, je crois, la même chose de Socrate ; mais les sieurs Baillarger et Lélut ont déclaré, *sur leur conscience*, qu'il était fou<sup>12</sup>.»

Ces lignes, où se devine l'ironie de Baudelaire, renvoyaient à un ouvrage bien connu de Louis-Francois Lélut (1804-1877), *Du démon de Socrate*, paru en 1836 et réédité en 1856<sup>13</sup>. La démonstration de Lélut était simple : on sait, notamment par Plutarque, que Socrate avait un *Génie*, ou un *Démon familial*, qui réglait sa conduite : le philosophe grec était donc en proie à de fausses perceptions, à des visions, donc à des hallucinations. Or, tout individu «halluciné» remplit la condition même de l'aliénation. Donc Socrate était fou. Lélut appliquera également ce syllogisme à Pascal, dans un article des *Annales médico-psychologiques* paru en 1845<sup>14</sup>.

Mais pourquoi Baudelaire aurait-il pu vouloir faire de Baillarger, confrère de Lélut, le dédicataire des *Paradis artificiels* puis de «L'Héautontimorouménos»? Né le 26 mars 1809 à Montbazou (Indre-et-Loire), élève du célèbre Esquirol, Jules Gabriel François Baillarger était devenu docteur en médecine en 1837 et s'était spécialisé dans l'étude et le traitement des maladies mentales. Il devint en 1840 médecin de la Salpêtrière : c'est dans le service des aliénés, qu'il dirigeait avec le docteur Mitivié, que le tout jeune Émile Blanche fit ses premières armes d'interne, en 1845. Entre temps, Baillarger était aussi devenu directeur de l'asile d'Ivry, qu'avait créé Étienne Esquirol, et il avait fondé, avec quelques confrères, les *Annales médico-psychologiques*, re-

<sup>11</sup> Voir P. Labarthe : «Une métaphysique en action : «Assommons les pauvres»!», *L'Année Baudelaire*, n° 9/10, 2007 : 161-174.

<sup>12</sup> Ch. Baudelaire : *Correspondance*, éd. C. Pichois (avec la collaboration de J. Ziegler), Paris : Gallimard /«Bibliothèque de la Pléiade», t. II, 1973 : 563.

<sup>13</sup> *Du démon de Socrate, spécimen d'une application de la science psychologique à celle de l'histoire*, Paris : Trinquart, 1836 ; rééd. en 1856 (Paris : J.-B. Baillière) sous le titre : *Le Génie, la raison, la folie. Le démon de Socrate. Application de la science psychologique à l'histoire*.

<sup>14</sup> «De l'amulette de Pascal» (publication séparée en 1846 avec ce sous-titre : «*Pour servir à l'histoire des hallucinations*»). À noter que la communauté scientifique n'était pas tombée d'accord toute entière avec les argumentations de Lélut. Ainsi A. J. F. Brierre de Boismont avait répliqué en 1845 à Lélut dans son traité *Des hallucinations ou Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme et du somnambulisme* (Paris : Germe Baillière). Sur ces polémiques, on pourra se reporter aux ouvrages de Tony James (*Vies secondes*, trad. de l'anglais par Sylvie Doizelet, Paris : Gallimard, 1997) et de Juan Rigoli (*Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, préface de Jean Starobinski, Paris : Fayard, 2001), *passim*.

vue consacrée aux questions de santé mentale. La carrière de Baillarger — que l'Académie de Médecine accueillit dès 1847 — fut des plus brillantes, et ses publications — souvent insérées dans les *Annales* — faisaient autorité. Cet aliéniste était de surcroît une figure bien connue des Parisiens, qui appréciaient ses compétences et son dévouement à la cause des malades (ce dévouement lui valut notamment, après la seconde invasion du choléra, en 1849, la Légion d'honneur).

Le baudelairiste qui examinerait de plus près la bibliographie de Baillarger, depuis ses premières contributions aux *Annales* jusqu'aux deux tomes de *Recherches sur les maladies mentales*<sup>15</sup> qui recueillent en 1890 — l'année de sa mort, à Montbazou, où il s'était retiré — ses principaux écrits, ne manquerait pas d'observer qu'à côté d'études sur les hallucinations, sur la classification des maladies mentales, sur le fonctionnement du cerveau ou sur le système nerveux, l'aliéniste a par surcroît consacré de nombreux travaux à la paralysie. Baillarger pensait et cherchait à faire la démonstration que la paralysie était, dans beaucoup de cas, un symptôme de la folie<sup>16</sup>. Or, on l'a dit, Jeanne Duval — qu'évoque la dédicace des *Paradis artificiels* — avait été atteinte en 1859 de paralysie et son état avait même nécessité, le 5 avril de cette année, l'admission de la jeune femme à la Maison de santé Dubois, où elle resta jusqu'au 19 mai<sup>17</sup>. On ne possède malheureusement aucune autre information sur la maladie de Jeanne, mais serait-il complètement farfelu de suggérer que Jeanne a pu être examinée, autour de 1859, par le docteur Baillarger, dont l'intérêt pour les phénomènes de paralysie était notoire ? Peut-être Baudelaire lui-même fit-il en sorte que Baillarger vît Jeanne, et peut-être le poète et le médecin se sont-ils entretenus alors au sujet de la maladie de la jeune femme. On imagine, dans un tel cas de figure, que les positions de l'aliéniste sur la question des troubles mentaux n'ont pas dû trouver en Baudelaire un auditeur tout acquis d'avance et que l'auteur des *Fleurs du Mal* a bien pu, à

<sup>15</sup> Paris : G. Masson.

<sup>16</sup> Voir notamment « De la paralysie pellagreuse. Recherches faites dans les hôpitaux de Lombardie dans les mois de septembre et d'octobre 1847 » (communication à l'Académie de Médecine, 14 décembre 1847), « De la démence paralytique et de la manie avec délire ambitieux » (*Annales médico-psychologiques*, 1858 : 368–423), « De la découverte de la paralysie générale [...] » (*ibid.* : 1–14), et « De la paralysie générale dans ses rapports avec l'ataxie locomotrice et avec certaines paraplégies » (*ibid.* : 1–9) ; voir aussi « Des symptômes de la paralysie générale et des rapports de cette maladie avec la folie », texte de Baillarger joint en appendice au *Traité des maladies mentales. Pathologie et thérapeutique*, trad. de l'allemand par Paul-Arthur Doumic, Paris : A. Delahaye, 1865 : 589–736.

<sup>17</sup> Voir C. Pichois et J. Ziegler : *Charles Baudelaire*, 2<sup>e</sup> édition, Paris : Fayard, 1996 : 409. La Maison municipale de santé, dite « maison Dubois », était située au 110 de la rue du Faubourg-Saint-Denis. Gérard de Nerval y avait été soigné au début de l'année 1852.

l'une ou l'autre reprise, faire état de son scepticisme vis-à-vis des diagnostics posés par les médecins de son temps.

En tout cas, si cette présence de Baillarger dans la vie de Baudelaire, autour de l'année 1859, pouvait être confirmée, il ne serait pas absurde de penser que l'écrivain a vu, dans *Les Paradis artificiels* et dans «L'Héautontimorouménos», des «répliques» possibles au discours médical en général, et aux thèses du docteur Baillarger en particulier. Les deux textes évoquent en effet des comportements apparemment déraisonnables (ceux qui sont provoqués par la consommation de drogues, dans le recueil de 1860 ; le sadomasochisme, dans le poème des *Fleurs du Mal*), mais qui ne sont peut-être pas — aux yeux de Baudelaire au moins — entièrement dépourvus de raison, selon la formule nervalienne. Il y avait de quoi alors les opposer à un médecin qui avait tendance à crier rapidement au «fou», comme le montre son association, sous la plume du poète, avec Lélut, l'auteur du *Démon de Socrate*. Et — outre qu'elle prolonge les éventuelles conversations entre les deux hommes —, l'évocation de Baillarger en tête des *Paradis artificiels* serait d'autant plus naturelle que la «chère amie» à qui est adressée la lettre-préface est Jeanne Duval, sur le sort de laquelle le médecin, dans notre hypothèse, se serait penché.

Il est temps de conclure, provisoirement peut-être. A-t-on progressé dans la solution d'une des énigmes les plus tenaces de la documentation baudelairienne ? J'admets volontiers que la présente hypothèse, qui fait apparaître l'aliéniste Baillarger derrière les mystérieuses initiales «J. G. F.», souffre de plusieurs points faibles. Ainsi, les deux mentions explicites de Baillarger dans l'œuvre du poète sont postérieures à 1861. Il est quelque peu aventureux, en outre, de postuler la présence de deux personnes dans la dédicace des *Paradis artificiels* — ce qui rend celle-ci, effectivement, inintelligible ; rien ne permet d'affirmer que cette *inintelligibilité* était bien celle que voulait l'écrivain. Autres difficultés : pourquoi les initiales des trois prénoms du médecin, et point de trace de son nom ? Faut-il voir là une manifestation de l'ironie du poète ? Celui-ci désirait-il que ses proches ne deviennent pas l'identité du destinataire ? On suppose alors que Baillarger lui-même n'a jamais rien su de l'honneur qui lui fut fait, en deux occasions, par le poète des *Fleurs du Mal*.

Reste que — même si elle devait finalement se trouver rejetée par tous les baudelairistes —, cette hypothèse a toutefois le mérite, à mes yeux en tout cas, d'attirer l'attention de la critique sur l'existence possible d'échos entre l'œuvre de notre auteur et le discours médical de son temps. C'est là, si je ne m'abuse, une piste qui a jusqu'ici été peu exploitée.

## ORIGINES ET ASPECTS D'UN ENGAGEMENT CULTUREL: L'ITALIE DE VALÉRY LARBAUD

ANDRÁS DÉSFALVI-TÓTH

Université de Pannonie  
Département de français  
Egyetem u. 10.  
H-8200 Veszprém  
Hongrie  
desfalvi@yahoo.fr

**Abstract:** Valéry Larbaud had a spiritual inclination to love and admiration which thrilled him and made him find pleasure in the different forms of Beauty, including landscapes and literature, women and works of art. He enjoyed them all, but discovering his own limits made him suffer in spite of the spiritual and physical pleasure he felt. According to Valéry Larbaud, Italy appears as “the privileged centre of Romanity” and “the Garden of the Empire”, including the Catholic countries of the five continents, Rome being its historical capital. In this paper, we are going to analyse the thematic and technical specificities of the writings about Italy by Valéry Larbaud, a citizen of this Empire.

**Keywords:** Italy, voyage, confession, essay, Larbaud

La figure de Valéry Larbaud est aisément assimilée par ses contemporains, ainsi que par le public de l'époque ultérieure, à celle du cosmopolite par excellence, du riche voyageur qui se rend régulièrement dans différentes contrées du monde, soit pour accomplir telle ou telle mission culturelle, soit pour des raisons purement privées. L'auteur du présent article est prêt à voir dans la figure dite «cosmopolite» moins le «citoyen du monde» qui, par l'ouverture de son esprit assoiffé à accueillir les richesses de la civilisation humaine, se déplace d'un pays à l'autre et devient ainsi «ambassadeur ambulant» de sa culture nationale. Cette disposition spirituelle est sans nul doute indispensable à toute personne qui décide de séjourner loin de son pays natal, indépendamment de la longueur du temps qu'il souhaite y passer. Cependant — sans vouloir diminuer alors la valeur positive du phéno-

mène en question, mais plutôt dans l'intention de souligner la variété des motifs psychologiques sous-jacents —, nous dirions du cosmopolite qu'il est la personne qui ne se sent vraiment chez elle ni dans son pays d'origine, ni à l'étranger. Aussi par manque de confort, elle change sa résidence d'un endroit à l'autre dans l'espoir de trouver le climat socio-culturel satisfaisant. Cet élément que nous nommerons «facteur d'inconfort» n'est sûrement pas le premier qui détermine — parmi tant d'autres — les voyages effectués par Valéry Larbaud. Certes, l'ennui né du contrôle souvent étouffant de la part de Madame Larbaud et de sa sœur pressa Larbaud de partir en quête de l'autonomie personnelle souvent très loin de Valbois<sup>1</sup>. D'autres facteurs sont cependant plus déterminants dans les déplacements de ce «vagabond sédentaire» qu'il fut dans sa vie active. Le touriste quitte son chez-soi afin de rompre avec ses occupations quotidiennes : il est à la recherche de l'«extraordinaire» :

Triste mot : touristes. Les étrangers, séparés de la vie du pays par la couche atmosphérique qu'ils transportent avec eux : habitudes, intérêts, bavardages de leur ville, jargon de leur secte, l'importance qu'ils attachent ingénument aux personnages de leur ville. [...] Voltaire à un ami : Vous qui avez la tête de tout pays... Heureux homme, libre vagabond couchant partout, buvant à toutes les fontaines, citadin de toutes les belles cités, qui forment dans son habitude une seule grande ville, et la Capitale du Monde, dont il est le bourgeois paisible et le flâneur anonyme<sup>2</sup>.

Pour d'autres personnes, le transport d'un pays à un autre est une nécessité matérielle : c'est le cas des commerçants pour qui l'intérêt financier ne permet pas l'immobilité. La situation de Valéry Larbaud est différente des deux cas ci-dessus mentionnés car pour lui le voyage — ou plutôt le «déplacement» — est vocation et habitude en même temps. Non pas une obligation à remplir, mais une habitude : une activité absolument quotidienne lors de laquelle Larbaud apprend à se distinguer des touristes, des «voyageurs quotidiens». Du regard de Valéry Larbaud naissent le sentiment et la méditation qui connaissent une forme grâce à l'efficacité du langage de l'écrivain. Parmi les voyageurs il y a certainement des observateurs sensibles ; rarement parmi ceux-ci apparaissent des écrivains qui transmettent et partagent le résultat de leurs méditations à un public plus large.

Que l'on compte aujourd'hui trois «domaines» importants de Valéry Larbaud, ceci n'est pas un fait énigmatique, mais le résultat net de la passion

<sup>1</sup> Valéry Larbaud dix-huit ans a beau demander son émancipation légale qui le soustrairait à la tutelle de sa mère : chaque fois il se heurte à une ferme opposition maternelle.

<sup>2</sup> V. Larbaud : *Mon plus secret conseil*, in V. Larbaud : *Amants, heureux amants*, Paris : Gallimard, 2001 : 215.

de l'auteur pour les langues anglaise, espagnole et italienne. Larbaud n'attribuait pas la même importance aux trois langues, et il est aussi vrai que celle-ci apparurent dans sa vie à des périodes chronologiquement différentes. La liste des langues parlées par l'écrivain serait complète avec l'allemand, mais Larbaud ne le pratiquait qu'à un niveau rudimentaire, et son intérêt ne s'étendait guère aux écrivains germanophones contemporains. Par contre, il fut «angliciste» confirmé : l'apprentissage de l'anglais par l'écrivain remonte aux années de lycée et connaît une floraison durant ses études universitaires. Plus tard, la majeure partie de son *Journal 1912-1935* se compose en anglais : dans «un anglais pas trop incorrect, çà et là un peu maladroit, familier mais poli—pour tout dire cursif»—explique-t-il dans une note du *Journal*. Pour ce qui est de l'espagnol, les «premiers rudiments de castillan» sont assimilés par le jeune Valery dans le cadre exceptionnel de Collège Sainte-Barbe-des-Champs où l'élève est conduit par sa mère en 1891. Nous nous arrêtons pour un court moment à cet épisode car il est décisif pour l'«amour linguistique» de Valery Larbaud qui découvre une atmosphère exotique parmi les élèves dont une grande partie est sud-américaine parlant un espagnol doux et séduisant, plus que le castillan ne l'est. Le futur écrivain transposera l'ambiance particulière et charmante du Collège Sainte-Barbe dans son roman *Fermina Marquez* dont chaque page témoigne de l'affection de l'auteur portée à l'exotisme de la «micro-société» du vieux collège, «plus cosmopolite qu'une exposition universelle». L'italien, chronologiquement la troisième langue de Larbaud (si l'on ne considère pas l'allemand) est d'une pareille importance à ses yeux, surtout si l'on pense à sa femme génoise dont il fit la connaissance en 1922 : elle s'appelle Maria Angela Nebbia. Outre la vie privée de l'écrivain, son activité et intérêt professionnels semblent sinon effacer mais voiler son amour pour le castillan. Dans les pages des essais, des critiques et de fiction l'italien paraît absolument dominant sur l'espagnol vers la fin des années 1920. En revanche, la langue anglaise garde ses «privileges».

Par le moyen efficace de la connaissance de langues étrangères, Valery Larbaud se veut «serviteur» des lecteurs et des écrivains. Le voyageur est en même temps traducteur et critique studieux qui consacre—qu'il soit en France ou à l'étranger—des jours et des mois précieux à initier les auteurs étrangers en France par le travail hardi de la traduction, ainsi qu'en réalisant des préfaces aux éditions françaises. Ce travail savant connaît sa base «théorique-idéologique» que l'écrivain explique et illustre dans son texte peut-être le plus souvent cité : *Ce vice impuni, la lecture. Domaine anglais*, publié en 1925. C'est dans ces pages-là que Valery Larbaud se réfère aux «domaines linguistiques» déterminant la «carte intellectuelle» et par conséquent les

«domaines littéraires» du monde. La différence entre la carte politique et la carte intellectuelle du monde lui étant évidente, l'on voit renaître en Larbaud l'Humaniste niant l'inégalité des différentes nations sur le plan politique et socio-culturel, et revendiquant la communauté spirituelle des populations européennes. Les divisions politiques «arbitraires et incertaines» ne peuvent déterminer la carte politique que provisoirement — dit-il. Aux «centres prépondérants très mobiles» du monde politique s'oppose dans sa conception la «grande stabilité» des frontières langagières qui déterminent la carte intellectuelle :

Car ce sont — depuis l'abandon du latin comme langue littéraire commune — les mêmes qui figurent sur la carte que connaissent les philologues et où il n'est question ni de nations, ni de puissances, mais seulement des domaines linguistiques<sup>3</sup>.

Aussi distingue-t-il la carte intellectuelle de la carte linguistique à la base de la production littéraire «au sens le plus large du mot», ce qui permet à Larbaud de considérer des domaines «groupés d'après la constance de leurs échanges» :

Il existe donc un triple domaine central : français-allemand-italien, et une ceinture de domaines extérieurs, de marches : scandinave, slave, roumain, grec, espagnol, catalan, anglais et portugais, dont les plus importants, par leur antiquité et à cause de leurs immenses rallonges d'outre-Atlantique, sont les domaines espagnol, anglais et portugais ; car tôt ou tard, ces extensions de domaines, ces annexes, deviennent à leur tour des régions de production intellectuelle et d'échanges<sup>4</sup>.

Valery Larbaud portait un intérêt particulier à certains fragments de la réalité (thèmes, paysages et personnages) qu'il appelait lui-même ses «domaines d'élection». Parmi ceux-ci, l'Italie a une place centrale. Tout de même la question se pose, à savoir si l'image de l'Italie telle qu'elle apparaît dans l'œuvre larbaldienne — et surtout dans l'écriture essayistique de Valery Larbaud — s'accorde avec la réalité exacte, ou bien il s'agit d'une sorte de projection du paysage intérieur aux phénomènes vécus par l'auteur. Par le panorama des relations professionnelles que Larbaud eut avec les intellectuels italiens de son époque, ainsi que par une analyse de ses textes au sujet italien, nous souhaitons tracer et commenter le «domaine italien» de l'auteur originaire de Vichy. Est-ce qu'il est juste de parler d'un moment concret à partir duquel l'«âme italienne» de Valery Larbaud menait une existence indépendante et exerçait une influence décisive et exhaustive sur l'auteur,

<sup>3</sup> V. Larbaud : *Ce vice impuni, la lecture. Domaine anglais*, Paris : A. Messein, 1925 : 46.

<sup>4</sup> *Ibid.* : 46-47.

c'est-à-dire qu'elle exclut et dissout les attachements de l'écrivain à ses domaines étrangers, espagnol et anglais ? Nous ne le pensons pas. L'effacement de la « passion espagnole » de Larbaud est évident. Pourtant, ce qui le poussa en Italie, c'était par exemple la haute estime qu'il avait pour Samuel Butler dont il retrouvait les traces par exemple à Saint-Marin, auprès d'Henri Festing Jones, traducteur et biographe de Butler. Voici le « thème anglais » qui ne cesse de s'infiltrer dans la « symphonie italienne » de Larbaud.

En 1947, à l'occasion de la remise en marche de l'Orient Express, Léon-Paul Fargue compose un texte chaleureux sur son ancienne amitié avec Valéry Larbaud. Nous allons citer une phrase de Fargue, et nous allons nous en servir comme point de départ pour le parcours dans le « domaine italien » de Valéry Larbaud. La citation est la suivante :

Car il ne s'agit pas seulement d'écrire, mais il faut que le corps tout entier et ses profondeurs, il faut que toute la flore et la faune de la sensibilité participent à l'opération magique et aux grandes aventures du papier...<sup>5</sup>

Parmi les traits psychologiques de Valéry Larbaud, nous allons mentionner maintenant les trois principaux qui eurent un rôle décisif dans la naissance des essais larbaldiens publiés par exemple dans les volumes *Aux couleurs de Rome* et *Jaune Bleu Blanc*. La disposition cosmopolite de Larbaud se complète alors par deux autres qualités essentielles de l'auteur : par son inclination à la méditation-rêverie d'une part, et par la nécessité de communiquer ses observations à l'aide d'un langage particulier et personnel de l'autre. L'un des premiers séjours à l'étranger que Larbaud appelle des « installations provisoires » se réalisa en Italie en 1903, en compagnie d'une jeune femme dont l'identité nous reste cachée à jamais. Pourtant, la silhouette féminine se dessine avec une clarté nette puisque ce voyage fournit à Larbaud la base de sa nouvelle *Mon plus secret conseil*. En 1903, Larbaud et « Isabelle » — ce prénom de la femme inventé par George Jean-Aubry coïncide avec celui de l'amante du protagoniste dans la nouvelle — firent le long trajet en train de Gênes à Naples. En 1903, c'était à Potenza, en Basilicate que Valéry Larbaud dut créer son « espace vital », la première des « installations provisoires ». Il s'agissait en fait de la location d'une pièce chez des particuliers qui devint pour un certain temps son chez soi. Ceci voulait dire deux choses : d'une part il y travaillait, mais il est aussi vrai que par cet espace privé Larbaud se procurait la possibilité et la chance de s'identifier avec les individus qui l'entouraient, avec les habitants de la maison, du quartier, de la ville, c'est-à-dire qu'il se fondait dans le quotidien d'une communauté étrangère. C'est dans deux cas concrets — celui de l'Espagne et de l'Italie — que l'écrivain français finit par

<sup>5</sup> L.-P. Fargue : *Portraits de famille*, Paris : J. B. Janin, 1947 : 85.

déclarer son attachement indissoluble à son nouveau pays d'adoption. Voici une première différence entre Valery Larbaud et son alter-ego, Barnabooth qui ne connut que la vie «pauvre, futile, superficielle» des clients loués dans des hôtels. La question de louer une résidence chez des particuliers ou bien de se loger à l'hôtel se pose également dans l'essai de Larbaud intitulé *200 chambres, 200 salles de bains*. Certains passages du texte peuvent être considérés comme une sorte de préface du *Badecker* imaginaire du cosmopolite : une longue réflexion sur l'existence à l'hôtel, une révocation des jours et des semaines que Larbaud passa dans tel ou tel hôtel du continent. Outre les beaux souvenirs du «luxue banal» liés aux moments de repos, le début du texte est plutôt marqué par le caractère déplaisant d'être client à l'hôtel : on y vit dans l'isolement, triste et découragé. Tout en étant en plein centre-ville, à l'hôtel on se trouve à l'écart de la vie quotidienne de la communauté : «[...] on sent bien qu'on n'a pas, qu'on n'aura jamais le droit de dire qu'on l'habite, qu'on y a vécu. Au bout de six mois, d'un an, on y sera aussi étranger qu'au premier jour. C'est comme si on reste en gare, toujours à la veille d'un départ définitif<sup>6</sup>.» Au contraire, chez des particuliers, dans une espèce de famille, ayant la clef de la pièce louée dans la poche, on a le sentiment rassurant de la liberté ; ce qui ne pourrait jamais être le cas dans un hôtel malgré tout confort que l'on y trouve.

À Potenza, le couple prend le bateau pour Venise et Trieste, mais à part les quelques notes dans la correspondance de Larbaud, ce voyage ne connaît pas de «métamorphose littéraire». Pourtant, surtout Trieste touche profondément Valery Larbaud, et lorsqu'il parle dans ses lettres adressées à sa mère de l'«avenir prodigieux» de la ville, il ne peut pas encore savoir qu'il aura une part active dans la vie culturelle de la ville. Notamment, quand vers la fin des années 1920 son ami Joyce lui fait connaître deux romans d'Italo Svevo, Valery Larbaud s'engage dans la divulgation de l'art de son collègue italien en traduisant des extraits du roman *Senilità*, paru plus tard en France en 1926. Le romancier triestin fut ainsi connu dans son propre pays après sa mort en 1929, par l'intermédiaire de Valery Larbaud assurant la traduction et la publication en France des romans de Svevo.

Un voyage important de Valery Larbaud en Italie se réalise au printemps 1912 : il s'agit du projet de se rendre à Florence avec André Gide. L'estime que Madame Larbaud éprouve à l'égard du maître est rassurant, il existe cependant une convention tacite entre mère et fils, notamment que ce dernier rentre chaque année à Vichy pour le jour de l'anniversaire (le 18 avril) de

<sup>6</sup> V. Larbaud : «200 chambres, 200 salles de bains», in : *Jaune Blanc Bleu*, Paris : Gallimard, 1991 : 191.

sa mère et sa tante, des jumelles. Cette fois-ci, l'absence de Valery le jour illustre est approuvée par Madame Larbaud. Sans doute, ceci est aussi dû à la visite d'André Gide à la villa vichyssoise de la famille Larbaud trois mois plus tôt, lors de laquelle Madame Mère appréciait tant «le raffinement et la bonne tenue d'un invité tenant tous les gages possibles de respectabilité et de sérieux<sup>7</sup>». Le principal prétexte de Larbaud au sujet de son installation à Florence peut se définir dans sa volonté de faire toutes les recherches nécessaires pour sa thèse sur Walter Savage Landor qui passa une bonne partie de sa vie dans la capitale toscane. Afin d'illustrer notre conception relative sur la suprématie de l'âme italienne de Valery Larbaud face à tout autre domaine étranger dans son œuvre, il nous est utile de nous référer à Béatrice Mousli<sup>8</sup> qui découvre dans le choix du sujet de thèse de Larbaud le désir caché de vouloir se rendre en Italie, le «pays le plus aimable de la terre». Les traces de la vie italienne de Landor (il y vécut entre 1820 et 1835, ainsi que de 1858 jusqu'à sa mort) se retrouvent à Florence dans les Archives de l'État, à la Bibliothèque Marucellina et à la Bibliothèque Nationale : Larbaud y travaille avec enthousiasme tant qu'il ne peut percevoir la réalité florentine qu'à travers l'optique de l'écrivain anglais qui lui est une référence constante dans toutes ses notes personnelles de cette période-là. À propos de ces notes, nous devons nous rendre compte d'un phénomène qui peut se considérer comme une nouvelle «invention» larbaldienne. À Florence, une multitude de fiches de Larbaud sur Landor s'entassait et attendait que leur auteur leur donne une forme quelconque. Or, ces fiches donnèrent naissance à l'idée novatrice de Larbaud concernant le nouveau «genre de l'itinéraire» dont Valery Larbaud parle en détail dans *Sous l'invocation de Saint-Jérôme*. Il s'agit en effet de son idée d'établir une chronologie précise et de la vie et de l'œuvre d'un écrivain, et de donner une «liste brève, commode, claire et frappante» s'opposant à la «biographie-roman psychologique» qui repose sur un discours long et confus et souvent trompeur. La «liste-itinéraire» peut se compléter selon les intentions du critique : il peut y ajouter les données de la formation intellectuelle de l'écrivain, ses amitiés et rencontres, ses lectures, ses voyages et séjours. De même, il existerait l'itinéraire de l'œuvre-même (le processus de la composition, de la publication, des rééditions), voire celui de vocabulaire et de la syntaxe de l'écrivain. Deux petits détails concrets s'ajoutent à cette question. Le premier, c'est que dans la réalité le travail de Larbaud sur Landor ne dépasse jamais le stade des fiches, à part une traduction en langue française d'un texte de l'auteur anglais (*Hautes et basses*

<sup>7</sup> B. Mousli : *Valery Larbaud*, Paris : Flammarion, 1998 : 188.

<sup>8</sup> Cf. *ibid.* : 186–194.

*classes d'Italie*). Le deuxième est l'existence du propre «itinéraire» de Valery Larbaud intitulé *Mon itinéraire*, un plan rapide où il retrace sa vie de 1881 à 1920, et donne ainsi un «prototype» du genre.

Florence est la résidence privilégiée de Larbaud-Barnabooth : lorsque Valery Larbaud quitte la capitale toscane en janvier 1913, le *Journal de Barnabooth* connaît sa version définitive. Ce journal n'est que le «dernier acte» de l'histoire du riche voyageur, Archibald Olson Barnabooth, milliardaire et aventurier originaire du Pérou. À l'âge de quatorze ans, il est attiré par l'art de vivre et la culture européens, et par une «déclaration d'indépendance» envoyée à son tuteur depuis Hambourg il se lance à la réalisation de l'existence vagabonde européenne dont il rêvait toujours. Les *Œuvres complètes de A. O. Barnabooth* se composent d'un conte, des poèmes et d'un journal intime. Il est absolument vrai que par la composition et la publication de ces œuvres Valery Larbaud se qualifie incontestablement moderniste, aussi dans la mesure où il est le premier auteur européen moderne à composer une œuvre «hétéronyme», c'est-à-dire née «hors» de sa personne. C'est le cas — bien des années plus tard — des œuvres de Fernando Pessoa, signées par ses différents hétéronymes dont Bernardo Soares et Alberto Caeiro sont par exemple connus du large public européen.

En ce qui concerne Larbaud, son séjour florentin s'interrompt en juillet 1912 : l'essai qui en témoigne s'appelle *Une journée*, et il traite des vacances splendides de Larbaud au lac de Côme, petit détour en pleine documentation florentine.

[...] je ne pourrais pas tirer une image exacte d'une ancienne journée, ressusciter une journée d'il y a dix ans, une journée qui fut toute de calme, de beau temps, de flânerie et de travail alternés et de ce bonheur qui consiste non pas tant dans le sentiment d'un avantage remporté, d'un profit encaissé, que dans la conscience d'une entière liberté et l'absence de toute gêne<sup>9</sup>.

*Une journée* est un texte rédigé par Larbaud en août 1922, à Paris lorsqu'il était de retour d'un séjour de six mois en Ligurie, sa région italienne peut-être la plus chère ; le texte est la réécriture en français du début de son ancien journal composé en anglais qu'il compléta plus tard des moments de sa vie florentine, sur les traces de W. S. Landor (c'est ce qu'il suivit d'ailleurs aussi à Côme). Larbaud apparaît dans *Une journée* «extraîment content» de soi-même, et laisse libre cours à sa bonne humeur en disant que «[...] les landoriens d'Angleterre n'avaient qu'à bien se tenir ! (Il est probable que

<sup>9</sup> V. Larbaud : «Une journée», in : *Jaune Bleu Blanc*, Paris : Gallimard, 1991 : 108.

si j'avais eu un ami avec moi, je me serais rendu, avec Landor et ma vanité satisfaite, complètement insupportable<sup>10</sup>».

L'année 1922 est d'une grande importance dans la vie de Valery Larbaud car elle se lie aux deux noms peut-être les plus chers à l'auteur. À Gênes, source d'inspiration de l'un des essais larbaldiens les plus poétiques : *Ex-voto : San Zorzo* ; ainsi qu'à Maria-Angela Nebbia, compagne fidèle jusqu'à la mort de l'écrivain. La ville de Gênes et la Ligurie en général occupent une place centrale parmi les lieux préférés de Valery Larbaud, cependant il n'en parle que rarement dans ses textes au sujet italien. L'exception brillante est *Ex-voto : San Zorzo*. Gênes, c'est la ville haute, sonore et vaste, aux beaux noms topographiques, «couronnée» par les Français d'un accent circonflexe, capitale fictive de Valery Larbaud. Le propre texte est bien ultérieur à la date que nous donnons dans notre phrase précédente : il fut composé en août 1934, et connut une première publication la même année dans la revue *Italie-Voyages*, sous un titre différent de l'actuel, *Gênes et la Ligurie*. Le nouveau titre est dû à une église bien aimée de Larbaud, l'église San Giorgi di Banchi dont les murs sont couverts, de l'intérieur, d'ex-votos que les marins sauvés des tempêtes offrirent à leurs patrons célestes. *Ex-voto : San Zorzo* édité par Gallimard en 1938 dans le recueil *Aux couleurs de Rome* de Larbaud illustre bien l'effacement des frontières entre la prose et la poésie dans l'œuvre larbaldienne. Cet essai-méditation opère par la force et la lumière émanant des images qui composent le texte relativement court. Il est la remise en forme d'une expérience visuelle et de la joie exubérante qui en résulte, sous forme de longues phrases coordonnées qui, à la manière des mosaïques, font le portrait de la région ligurienne. Car le titre renvoie à une image double : comme les bâtiments du vieux port de Gênes (y compris l'église San Giorgi di Banchi) dominant la Mer Ligurienne, de même la «cité-reine» de ces côtes-là détermine la perspective et l'espace où les notions du sol et du relief perdent de leur sens étant donné que l'imagination architecturale génoise ne connaît pas de limite. Le rêve y surpasse la réalité ce qui est suggéré aussi par le choix du vocabulaire fait par l'auteur : le visiteur est «extasié» par la «Capitale des merveilles», Gênes «épopée, rêve de pierre, [...] exaltante» qui donne le sentiment de s'ennoblir lorsqu'on marche dans les rues de la ville «décorateur de la terre, souverain des mers, héritier des Amériques». Gênes était la ville peut-être la plus admirée de Valery Larbaud : elle est la ville qui se fait aimer par le simple fait de respirer son air. Gênes était capitale de Larbaud, émouvant et stimulant l'écrivain par sa clarté et son agitation, par le caractère majestueux des quartiers superposés les uns aux autres, et

<sup>10</sup> *Ibid.* : 109.

par la sonorité qui règne dans ce «palais unique de trois cents étages en terrasse sur la mer». Selon Larbaud-Barnabooth, Gênes est incomparable aux villes maritimes en Europe : aucun port ne peut lui être rival, ni les ports fluviaux en Allemagne, ni les ports maritimes de la Méditerranée. À part *Ex-voto : San Zorzo*, la dernière partie de l'essai *Le vain travail de voir divers pays* traduit l'admiration de Valery Larbaud pour Gênes ; néanmoins, l'intérêt de ce deuxième texte réside — selon nous — dans d'autres domaines, nous allons en parler alors un peu plus loin, indépendamment de la ville de Gênes.

En 1923, on revoit Valery Larbaud en Espagne, à Barcelone et à Madrid, pour des conférences sur la littérature française et pour des banquets destinés à remercier Larbaud pour ce qu'il fit pour les auteurs espagnols. Pourtant, ses biographes sont tous d'accord sur le fait qu'à ce temps-là Valery Larbaud ne brûlait plus pour sa chère Alicante, «contrée d'élection» depuis son refuge espagnol, mais bien pour les différentes régions italiennes : définitivement ces dernières prirent la place d'Alicante. «J'ai la superstition du Toscan» — dit-il par exemple dans un de ses textes les plus particuliers, dans une lettre par sa forme et le titre (la *Lettre d'Italie*) mais qui se considère quand même autre chose qu'exercice épistolier. Les phrases comme «L'Italien, en général, et quel que soit son dialecte, est pour moi comme un frère aîné.» reflètent le ton personnel du genre épistolaire ; ceci est renforcé aussi par la présence des indices de personne propres au ton confidentiel. Cependant, la *Lettre d'Italie* de Valery Larbaud quitte les dimensions des lettres personnelles. Ainsi, le fait qu'elle est divisée en «chapitres» dont chacun est introduit par un titre suggère au lecteur que la destination du texte est différente du simple récit des circonstances d'un voyage à travers l'Italie. De la simplicité du prétexte d'écrire (six semaines passées sur la côte tyrrhénienne et six autres sur la côte adriatique) naissent dans ce texte de Larbaud une méditation colorée, une suite de réflexions personnelles, un tableau de ses convictions et de son goût relatifs à son métier, et un portrait d'auteur destiné à identifier et à analyser les rapports humains du propre Valery Larbaud qui se compare à son plus cher poète italien. Larbaud fait l'éloge, dans la *Lettre d'Italie*, du dialecte toscan, de la «kermesse toscane» des faubourgs de Pise le dimanche après-midi lorsque le «grand San Cérémoni lui-même est scandalisé, et quitte la place aux divinités païennes». Il y parle de ses «plaisirs» qu'il énumère et dont il donne une explication pittoresque et lyrique : les «promenades avec arrêts et lectures» à pieds et en barque, le silence des pavillons de pêche, maintes expériences qui permettent à Larbaud de faire une vraie peinture avec les couleurs qui règnent en Toscane. À un niveau global, l'un des plus grands mérites de l'essai-méditation larbal-

dien est la visualité captivante qui en émane et dont les plus beaux exemples sont les extraits suivants<sup>11</sup> :

[...] le regard concilié, sollicité, conquis par la nature la plus magnifique et douce et courtisane, allait chercher au loin les cassures bleues, puis mauves, puis violettes et orangées des monts pisans, tandis que coulaient fraîchement sur le front du rameur au repos le souffle et les odeurs de toutes les vallées toscanes : chaleur balsamique du Val d'Elsa, brise et frisson du soir, au parfum d'herbage et d'étables, du Mugello...

[...] on surprend le retour des grandes barques à voiles : un vol très lent de papillons géants, leurs ailes rayées de larges bandes jaunes, blanches et noires, et ocellées, dans l'angle formé par le mât et la vergue, d'un cercle jaune d'or ou noir, ou brun-rose, remonte, sans aucun bruit, le courant qui semble plus clair entre les rives assombries<sup>12</sup>.

Le ton change vite d'une « division » à l'autre dans la même *Lettre d'Italie*. Un bon exemple en est le chapitre introduit par le titre « Sous le drapeau blanc et bleu » qui parle de l'affection que Larbaud avait pour la République de Saint-Marin, « ce petit tas de maisons-jouets ». Par rapport aux notes élogieusement lyriques sur la Toscane, ces lignes sur la « république miniature » sanmarinoise sont moins intéressantes du point de vue stylistique : il se range plutôt dans le domaine particulier des cartes postales qui racontent et résumement au destinataire les informations historiques et touristiques du site visité. Valéry Larbaud se rend dans la « Sérénissime République » dans sa qualité de « pèlerin culturel », c'est-à-dire sur les traces de Samuel Butler qui fut hôte de la république en 1901 et dont Larbaud souhaite retrouver l'esprit en compagnie de son ami Henry Festing Jones, biographe de Butler.

Toujours dans la *Lettre d'Italie*, sous le titre « Présentations », on lit deux courts portraits d'auteurs que fait Larbaud : un portrait de son collègue et ami italien, Mario Puccini (« le seul des écrivains italiens contemporains qu'on puisse comparer aux grands romanciers russes »), et un autre sur Milan Begovic, absolument inconnu de Larbaud avant son séjour sanmarinois, mais pour qui il a la même « sympathie instinctive » que pour toutes ses nouvelles connaissances qui le font d'emblée s'enflammer d'enthousiasme. On aurait tort d'affirmer que ce sont les préjugés qui dirigent l'opinion personnelle de Valéry Larbaud qui dit lui-même :

Begovic est de culture slave, allemande et scandinave, et je suis de formation française, anglaise et espagnole : sur quoi tomberons-nous d'accord ? de quoi parlerons-nous ? Mais tout de suite l'Italie nous donne un terrain d'entente ;

<sup>11</sup> Il va être encore question des essais de Larbaud qui sont de vrais tableaux pittoresques et qui fonctionnent comme une sorte de pellicule en couleur dans la caméra de l'auteur.

<sup>12</sup> V. Larbaud : « Lettre d'Italie », in : *Jaune Bleu Blanc*, Paris : Gallimard, 1991 : 56-57.

elle nous est commune aussi bien dans son passé qu'aujourd'hui ; nous aimons les mêmes poètes latins, nous connaissons les mêmes villes et régions de l'Italie, enfin et surtout la langue italienne nous sert de Koïné.<sup>13</sup>

L'ouverture d'esprit et le respect sans condition de l'autre restent toujours admirable dans la personnalité de Valery Larbaud. Ainsi qu'une espèce de simplicité dans la majeure partie de ses observations, une simplicité directe propres aux enfants : Valery Larbaud ne s'annote pas, il ne construit pas autour de son œuvre de «pilliers scientifiques» qui ont la fonction d'assurer l'autenticité de ses propos. Dans ses essais-méditations, il communique ses impressions d'une manière directe, disposant de la liberté d'observer et de décrire, de visualiser et d'évouer à sa guise. «Jusqu'ici, je n'ai pas écrit un seul nom de peintre ou d'architecte dans cette lettre ; je veux persévérer.»— écrit-il. L'élément le plus significatif dans la *Lettre d'Italie* est peut-être la fascination de l'auteur français pour l'œuvre et la vie du personnage illustre du romantisme italien, Giacomo Leopardi. Les «divisions» «Recanati en songe» et «Recanati en réalité» se considèrent comme la partie centrale de la *Lettre d'Italie*. Au fond, ce qu'est la ville de Recanati dans la vie de Leopardi, c'est Vichy dans la vie de Valery Larbaud : un lieu de souffrance et de travail, un pays d'où les deux jeunes s'évadent sans cesse mais, dans un premier temps, sans succès. La valeur symbolique de Recanati aux yeux de Larbaud est incontestable : Recanati est un deuxième Vichy, terrain d'évasion impossible qui préoccupait profondément l'imagination de l'écrivain français songeant aux contraintes imposées par sa mère dans la villa vichyssoise. De même, Recanati en songe de Larbaud se trouve en pleine campagne sombre où les après-midi tournent vite en crépuscules. Le jeune Larbaud lecteur des *I Canti* complétait à chaque occasion l'image de Recanati fictif sous un ciel désespéré d'une «écrasante tristesse», terre «de résignation, de nostalgie et de misère» où Leopardi fut prisonnier, «séquestré par un père absurde et sans volonté et par une mère sauvage, la bêtise personnifiée, le catoblépas». Les deux Recanati—italienne et française—formaient dans sa tête une seule ville, une espèce d'archétype des petites villes sombres ayant des habitants «rudes, niais, ennuyés, fermés et sots». Recanati détestée garde son influence tragique sur la vie de Leopardi : lorsqu'il s'échappe de la ville et de sa famille à l'âge de vingt-quatre ans, bientôt il meurt et ne connaît dans le reste de sa vie que les maladies et la misère. Ce n'est pas le cas du jeune Valery Larbaud à qui le monde s'ouvre au moment où il quitte Vichy— et même avant, lorsqu'il fait des voyages fictifs dans son Thébàide. Pourtant, quand il écrit la *Lettre d'Italie*, il ne peut pas savoir que Vichy-Recanati

<sup>13</sup> *Ibid.* : 62.

le retiendra définitivement après 1940, à la suite de l'attaque cérébrale, et qu'après ce triste événement il ne quittera plus jamais Vichy (ou Valbois où le malade s'installe provisoirement pour quelques temps).

À ce qui est dit dans «Recanati en songe», la réalité s'oppose d'une manière frappante : quand Larbaud se rend dans la ville, il a la «glorieuse vision» de la commune émergeant de la brume, devant l'azur infini qui règne dans la région. Une espèce de voûte d'azur reliant le bleu de l'Adriatique au bleu de l'Apennin se distingue de l'horizon et fait changer à Larbaud son idée sur l'«écrasante tristesse» du ciel désespéré à Recanati. «Il n'était donc pas aussi malheureux que nous l'avions cru ? [...] Après tout, [...] Recanati n'est pas tellement inhabitable.»—écrit-il. Pourtant, il est d'accord que l'impossibilité de s'éloigner de sa ville natale provoque en chaque jeune homme le mépris et le dégoût vis-à-vis de sa famille et de la communauté qui l'entourent : Valéry Larbaud partage l'idée de Samuel Butler concernant l'horreur provoquée par les conditions de vie des «hommes d'une seule ville». Deux portraits, celui du père et de la mère, introduisent une longue réflexion de Larbaud sur «les vrais talismans grâce auxquels notre imagination ouvre les portes du monde invisible», c'est-à-dire sur les méandres que tout génie doit connaître dans sa carrière (très souvent posthume). Car le «héros littéraire» rejoint les «grands saints» dans la mesure où dans les deux cas il s'agit des individus qui arrivent de l'obscurité (ou au moins d'une demi-obscurité) et qui sont «supérieurs à toute la hiérarchie sociale». Un classique français demeure par exemple dans l'obscurité jusqu'à ce que survienne un «docteur», un grand écrivain qui introduise le jeune auteur méconnu à l'élite des lecteurs. Cette action du «docteur» ne vaut rien sans les «prédicateurs» («écrivains qui font autorité, ou qui jouissent d'une vogue plus ou moins durable») qui divulguent l'œuvre en question dans un public plus large. Le «héros littéraire» connaît ainsi absolument le même processus d'initiation et de «canonisation» qu'un saint de l'Église, et ce «processus de canonisation» ne peut terminer que par la dernière phase lorsque le classique / le saint a son nom dans les manuels / les hagiographies. La constance de leur «culte» est assurée par les lectures et conférences dans le cas des classiques ; tout comme par les pèlerinages pour les saints. Comme ce fut le cas de Leopardi et de Larbaud pèlerin qui fit la visite à Recanati :

Car à présent, Recanati est Città-Leopardi comme Stratford-sur-Avon est Shakespeare-Town, et pour un peu on dirait Recanati-Leopardi, comme Ferney-Voltaire. Quelle revanche, n'est-ce pas ? Voir le marbre honorer partout, dans cette ville, le gamin que les autres gamins du pays poursuivaient en criant au bossu !<sup>14</sup>

<sup>14</sup> *Ibid.* : 83.

Malgré les coïncidences et les parallélismes au niveau de leur sentiment de répression et leur désir de s'évader qui en résulte dans l'âme du jeune Leopardi et celle du jeune Larbaud, deux titres d'ouvrages nous sont suffisants afin d'illustrer l'écart insurmontable qui existe entre les deux conceptions des auteurs envisageant leur relation vis-à-vis de leurs pays d'origine. Giacomo Leopardi écrit son *Discours sur la haine du pays natal*, tandis que Valery Larbaud compose l'éloge de son pays natal, le Bourbonnais, sous le titre d'*Allen*, avec le sous-titre «À ma mère je dédie cet ouvrage filialement consacré à notre pays natal»; ce qui traduit le désir de Larbaud de se reconcilier avec sa province et sa famille issue de cette région-là.

Le recueil *Jaune Bleu Blanc* se compose d'une série d'images qui sont nées pour rendre éternel le moment fugace. Le moyen par lequel Valery Larbaud entreprend de lutter contre l'expérience éphémère du moment vécu, c'est la réalisation de ce qu'il appelle une «liaison d'écrits» formant de «petits volumes très portatifs»: les recueils intitulés *Jaune Bleu Blanc* et *Aux couleurs de Rome*. Larbaud-même affirme qu'à la plupart des textes qui y sont réunis «peuvent indifféremment s'appliquer les noms d'Essai, Traité, Divagation, Esquisse; tandis qu'à certains conviendrait quelque dénomination comme Épître, Propos, Discours (familier), Notes... » La variété des formes s'accompagne d'une richesse des sujets, il existe quand même un élément au niveau global des recueils qui ordonne l'ensemble des textes.

S'il existait un long carnet de voyage de Valery Larbaud, les deux titres les plus significatifs y seraient ceux de deux textes qui furent repris par l'auteur dans une même édition en 1927: *Douze villes ou paysages* et *Le vain travail de voir divers pays*, deux «albums de photos» (pour compléter la liste que Larbaud donne sur le genre de ses textes arrangés dans *Jaune Bleu Blanc*). Au «domaine italien» proprement dit de Larbaud n'appartient que le deuxième texte, l'un des plus beaux essais-méditations de l'auteur. Le choix du titre est intéressant puisque le vers de Maurice Scève n'est pas en harmonie avec l'ensemble du texte. Le chapitre qui s'appelle «Le vain travail de voir divers pays» — au cœur du grand ensemble ayant le même titre — se lie au spleen larbaldien, à une sorte de malaise et hésitation de se remettre en route, alors que le texte-même peut paraître au lecteur une louange et une confession que fait l'auteur face au «pays le plus aimable». Effectivement, le texte *Le vain travail de voir divers pays* a un double caractère: tout en étant laudatif et chargé d'admiration, il se veut une sorte de «fatras à l'état de nature». Ce visage ambigu est dû à une visite manquée par Larbaud à l'île d'Elbe: l'amertume qui en résulte au fond de son âme réapparaît d'une partie à l'autre du texte entier, et sert de prétexte à Larbaud de laisser libre cours

à sa déception envahissante. Au lieu de cette visite à Elbe, il participa à une excursion en automobile dans les environs des lacs d'Orta et Majeur, au nord d'Italie, ce qui forme le contexte du *Vain travail de voir divers pays*. De l'amertume due à la non-réalisation du tour à Elbe naquit une série de réflexions importantes, confidentielles et introspectives par lesquelles Valéry Larbaud cherche à identifier et à définir son «image et goût» italiens. Larbaud descendant les marches de l'escalier du Palais Carignan à Orta laisse libre cours aussi à ses idées théoriques, ce qui donne naissance à un véritable monologue intérieur dans lequel une strophe de Brébeuf l'entraîne à la réflexion. Il se trouve dans un état d'esprit particulier, quasi onirique où se mêlent : ses obligations vis-à-vis de ses amis-compagnons qui l'attendent à l'hôtel, les vibrations de la strophe de Brébeuf, les tableaux de Griffier et de Gaudenzio Ferrari exposés au Palais Carignan, le jeu de la lumière et des ombres, le mouvement des rues, et le souvenir de Samuel Butler. «Que ferais-je, grand Dieu, d'une vie ennuyeuse / Où de tant de périls je suis environné, / D'une vie en tout temps superbe et malheureuse / Si mon cœur à soi-même était abandonné?» C'est la strophe qui accompagne Larbaud et qui lui revient comme un refrain dans son état de chaos—comme il appelle cet état d'âme particulier—où il essaie de viser à une «cohérence rudimentaire» : «Chanter ou déclamer quelque chose de triste lorsqu'on est plein de contentement a la vertu de parfaire notre joie.»—dit-il dans la toute première phrase du *Vain travail de voir divers pays* qui s'ouvre par une analyse de ce qui est «superbe» et «malheureux» dans la vie de Larbaud. Assis dans une voiture de luxe avec de belles femmes élégantes, et avoir des sommes d'argent considérables à leurs comptes bancaires : ils devraient se considérer, Larbaud et son ami nommé Vezio, plutôt fils de la fortune. Il arrive cependant rarement à Valéry Larbaud de déclarer ses doutes existentiels—indépendants des circonstances favorables du moment concret—à un ton aussi amer qu'à la fin du deuxième chapitre de son texte en question :

Mais cela n'empêche pas les vers de Brébeuf d'être vrais : la vie ennuyeuse, les périls, l'orgueil et le malheur, en regardant sous le beau voile de cet instant, nous le retrouverions ; la superbe, c'est notre amour-propre toujours alerte et plein d'éloquence ; le malheur, c'est tout ce qui contredit cet amour-propre : en gros l'idée de la mort, et en détail les mortifications<sup>15</sup>.

La ville d'Orta, avec son ambiance calme et familière rendait l'écrivain paresseux : Larbaud s'installait sur la terrasse de l'hôtel et—contrairement à ce que nous venons de suggérer par la citation—se donnait au «dolce

<sup>15</sup> V. Larbaud : «Le vain travail de voir divers pays», in : *Jaune Bleu Blanc*, Paris : Gallimard, 1991 : 135.

far'niente», au repos, à la paresse, à la lecture et la correspondance. Ces moments «inactifs» furent vraiment rares dans sa vie. Aussi, la majeure partie du *Vain travail de voir divers pays* traduit son enthousiasme infini devant l'œuvre de Samuel Butler «italianiste», ainsi que pour la ville de Gênes. Butler est auteur de deux ouvrages au sujet purement italien, et Larbaud ne peut qu'admirer en lui le grand connaisseur authentique du pays. Lorsque Larbaud déclare qu'en dehors des écrivains italiens et de certains poètes (Lamartine et Browning par exemple) il ne retrouve l'Italie moderne que chez quatre auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle (notamment chez Madame de Staël, Stendhal, W. S. Landor et S. Butler), sans prononcer le terme il fait allusion à la problématique de l'authenticité qui émane de l'image juste, vraie et naturelle que donnent ces auteurs de tel ou tel élément de la réalité italienne. C'est le cas de Samuel Butler auteur d'*Alps and Sanctuaries* (1881) et d'*Ex-Voto* (1888), devenus classiques dans leur domaine. Butler est «attentif et bon observateur de la vie italienne. [...] Il a le sens de la vie italienne, sait la valeur des mots et des gestes ; connaît les proverbes et leur emploi ; [...]» Les observations aussi peu convaincantes sont fréquemment prononcées par Larbaud sur Samuel Butler, et ne nous semblent point objectives et justes. Ce qui lui fait dire ces mots relativement peu intéressants, c'est le résultat dérisoire de la comparaison qu'il fait entre Samuel Butler et «les autres». Larbaud est déçu du spectacle de l'abondance des ouvrages sans valeur, surchargés d'histoire politique et de l'art douteux et incertain sur l'Italie. «[...] nous n'avons l'impression ni d'être en Italie, ni même que l'auteur y est allé autrement que pour s'y documenter. Tout ce qu'il nous dit provient des vieux chroniqueurs italiens [...]» — réclame-t-il car il a une aversion vis-à-vis des livres *sur* l'Italie. «[...] faites-nous participer à la vie italienne que vous avez dû mener en Italie ; sinon votre livre sera *L'Italie sans les Italiens* ou *La Terre des ruines, des musées et des morts*, pays inhabitable.» Par rapport à ceux qui restent éternellement étrangers car ils arrivent en Italie «déjà formés et fixés, avec le pli des habitudes et de la routine et une autre vie nationale», Butler eut la chance de faire de longs séjours à Rome, à Florence et à Orta aussi, et ne connut pas ainsi les «barrières» que connurent les «amants de l'Italie» critiqués sévèrement Larbaud dans *Le vain travail de voir divers pays*. Dans son *Alps and Sanctuaries*, Butler ne parle pas de ses endroits favoris (Milan, Turin et Venise), mais au contraire d'une «région artistique méconnue» : de l'architecture religieuse dans le Haut-Tessin et des sanctuaires dans la région qui s'étend de Varèse à Varallo (à l'Est du Lac Majeur). Dans cette partie-là du texte, Larbaud parle absolument et nettement dans sa qualité de critique qui donne et explique son opinion concernant le nombre restreint des lecteurs

italiens de l'ouvrage en question. Aussi, il esquisse brièvement la situation actuelle des études anglaises en Italie, et donne une liste de onze noms d'anglicistes critiques, traducteurs, commentateurs «qui ont fait beaucoup pour répandre la connaissance et le goût de la littérature anglaise dans leur pays».

Des moments enthousiastes et spleenétiques se succèdent dans *Le vain travail de voir divers pays*. Le texte est imprégné d'une douceur nostalgique. Le «dégoût du mouvement, de la nouveauté surtout» s'adoucit dans l'âme de l'auteur en un sentiment de tristesse et de mélancolie. Lorsqu'il décide de se rendre à Portofino et à Rapallo (tout près de Gênes), il s'agit pour Larbaud d'une sorte de «cure thérapeutique» dans un endroit familier : «Aller là pour finir mes vacances, c'était en quelque sorte «rentre». [...] Je retrouverais «Santa Marghè» comme on retrouve son village. [...] J'y guérirais «Du vain travail de voir divers pays».» Ce paysage bien connu de Larbaud lui offre des moments de repos spirituel aussi, les moments de «petites extases» de la contemplation. Ses mots sur ce sujet sont extrêmement intéressants car rarement Valéry Larbaud arrive à ce niveau d'abstraction :

Ce dégoût de voir du nouveau, ce désintéressement de la curiosité, n'est-ce pas ce qu'on peut appeler la conversion après la procession ? Chaque retour à l'immuable ou à ce qui en donne l'idée serait un mouvement de conversion, comme tout aller vers un objet désiré est un mouvement de procession, un progrès dans la courte hiérarchie de l'homme, et un éloignement (inutile, ou dangereux) de l'Un. Le retour volontaire à l'image de l'immuable serait donc, ou provoquerait, une sorte d'extase. Mais j'emploie ces mots comme les enfants ceux des grandes personnes : je leur donne le sens qui me séduit le plus et il n'y a peut-être aucune idée de mouvement dans les termes de cette ancienne doctrine dont l'étude parfois me tente. Or, cette étude serait un nouveau mouvement de procession<sup>16</sup>.

Est-ce qu'il serait juste d'affirmer—pour conclure—l'existence d'une certaine «dette» de Valéry Larbaud envers l'Italie ? Même si ce n'est que théoriquement et avec d'humour, mais Valéry Larbaud «se fit naturaliser italien» sous l'influence de son amour pour sa femme génoise et en général pour les régions italiennes avec leurs habitants et les couleurs locales. La meilleure preuve de cette «naturalisation» est le témoignage patriotique dans son journal intime, lorsqu'il raconte comment ils obtinrent le passeport pour sa femme au Consulat d'Italie en 1931. D'une part, il laisse deviner combien les «affaires de passeport, de consulat» le laissent indifférent par leur caractère hypocrite : les documents officiels ne peuvent rien avoir avec l'identité nationale ; et de l'autre, il se sent quand même à l'aise dans le climat parti-

<sup>16</sup> *Ibid.* : 158–159.

culier du Consulat, terre d'Italie en France, où ils doivent assister — à leur plus grand plaisir — à la cérémonie du mariage entre Italiens habitant Paris, avec leurs témoins italiens nés à Paris, «tous bilingues et parfaitement «francophones»»: «Au milieu d'Italiens, parlant italien, ayant une femme italienne — ah, comme j'étais fier d'être Italien, pendant ces vingt minutes au Consulat de ma chère patrie italienne!<sup>17</sup>» Une telle «naturalisation» peut se justifier par le simple fait que l'attachement de Larbaud à l'Italie connut un long approfondissement et dans le temps (de sa jeunesse à sa maturité) et dans l'espace (à l'occasion des nombreux séjours dans son pays d'adoption). Pour Larbaud, la notion de l'«enquête» se traduit par la devise «Vis et apprends», mais les deux impératifs sont loin de l'égoïsme individuel. La devise de Larbaud se comprend à l'aide d'une confession prononcée par Barnabooth, protagoniste-alter ego de l'auteur: «Servir, être bon à quelque chose, bien faire à autrui, toute noblesse vient du don de soi-même.» L'héritage reçoit une nouvelle interprétation chez Larbaud dans le sens où il considère l'Italie — «jardin de l'Empire» — non pas comme une terre chargée de souvenirs historiques, berceau des beaux-arts, mais il tourne vers les formes plus modernes de cet héritage: vers un pays agissant et vivant sur les «couches archéologiques» de sa propre histoire humaine.

Lorsqu'en 1932 la revue romaine *Educazione fascista* interroge Valery Larbaud sur son éventuelle dette envers l'Italie, l'écrivain français énumère dans sa réponse «les notions, les idées, les impressions et les exemples» qui lui venaient de ce pays. Il nous semble suffisant de ne nous référer qu'aux trois idées principales traitées par Larbaud reconnaissant envers l'Italie moderne (une Italie toujours considérée par lui non pas comme entité politique mais comme «centre privilégié» de la civilisation européenne). Notamment, l'Italie lui fut source de consolation et de bonheur matrimonial, facteur décisif dans sa formation intellectuelle (son «apprentissage» comme il l'appelle), et — lié à cette deuxième idée — élément coordinateur dans ses relations professionnelles «avec plusieurs des meilleurs écrivains italiens». À un niveau global, et surtout dans sa jeunesse, la formation d'écrivain de Valery Larbaud ne fut pas profondément marquée par la culture italienne. Pourtant, les connaissances fragmentaires et parfois superficielles des lettres italiennes lui furent extrêmement précieuses au moins dans trois domaines. Premièrement sous l'aspect de l'œuvre larbaudienne d'inspiration nettement italienne et formant une sorte de «Cahier italien» de l'auteur. Deuxièmement, au niveau de la lecture des auteurs italiens classiques (Dante, Machiavelli, Leopardi, Foscolo), mais également des auteurs contemporains et

<sup>17</sup> V. Larbaud: *Journal 1912–1935*, Paris: Gallimard, 1955: 256.

des jeunes promesses (Ugo Betti, Gianna Manzini, Italo Svevo). Et troisièmement, en considération de la communauté plus large des intellectuels italiens (poètes, écrivains, éditeurs, universitaires et politiciens) avec qui Valery Larbaud était en contact direct. La correspondance qu'il maintenait avec ses collègues, amis et admirateurs en Italie dépasse les quatre cents lettres. Dans un chapitre à part de son ouvrage intitulé *Valery Larbaud et l'Italie*, Ortensia Ruggiero aborde la correspondance italienne inédite de Valery Larbaud, et groupe les auteurs italiens d'après leur tendance littéraire et les différentes revues dont ils étaient collaborateurs ou animateurs. Sans l'intention d'exhaustivité, nous citons ici les noms d'auteurs et les titres de publications les plus importants (dont certains ont déjà été mentionnés dans les pages précédentes) afin d'illustrer l'importante activité médiatrice de Valery Larbaud dans le domaine des relations culturelles franco-italiennes. Avant tout, il faut mentionner la revue italienne *Convegno* qui exista entre 1926 et 1936 et avec laquelle se liait étroitement l'activité littéraire de Sibilla Aleramo, d'Adolfo Franci et de Giovanni Comisso ; ensuite la revue d'art et d'idées sur l'art, *Solaria*, avec Italo Svevo, Gianna Manzini et Elio Vittorini ; la revue *Fronte* dont le rédacteur Erico Falqui demanda un texte à Larbaud dans le premier numéro de la revue, et ce fut ainsi que *Les couleurs de Rome* virent le jour dans *Fronte*, en octobre 1931 ; la revue *Occidente* avec l'écrivain-journaliste Ettore Settanni très souvent cité par Larbaud dans sa correspondance ; l'hebdomadaire *Italia letteraria* dans lequel publia le poète Leonardo Sinisgalli son article sur Larbaud auteur d'*Allen*. Citons également l'importante entreprise littéraire de Valery Larbaud, la revue *Commerce*, « revue européenne » publiée en France. Parmi les collaborateurs italiens de la revue on trouve le critique Emilio Cecchi et le poète-critique Giuseppe Ungaretti<sup>18</sup>.

L'Italie apparaît dans la conception de Valery Larbaud en tant que « centre privilégié de la Romanité » et comme « jardin de l'Empire » comprenant les pays catholiques des cinq continents : Rome en est la capitale historique. Valery Larbaud devint réellement « citoyen de l'Empire » lorsqu'en février 1934 le gouverneur italien lui accorda la décoration de « Commandeur de la couronne d'Italie ». À ce propos, il nous semble logique et nécessaire de faire une courte allusion à l'écrivain hongrois László Cs. Szabó qui — indépendamment du moment et du lieu — se flattait sans cesse de la décoration officielle qu'il eut après la publication de son *Római muzsika (Mélodie romaine)* et qui le revêtit du titre de « Cavaliere della Repubblica Italiana ».

L'image de Valery Larbaud italianisant, c'est-à-dire sa qualité de récepteur et émetteur d'inspiration italienne en France et en Italie, serait ce-

<sup>18</sup> Sur la correspondance italienne inédite de Valery Larbaud cf. O. Ruggiero : *Valery Larbaud et l'Italie*, Paris : Nizet, 1963 : 181–292.

pendant incomplète sans l'élargissement de sa conception italianisante — ce que Valery Larbaud trouvait absolument naturel et indispensable. Or, parmi l'Espagne, le Portugal, l'Italie et les îles grecques, évidemment les régions méridionales de la France occupent une place importante dans cette conception larbaldienne, étant donné que tous ces territoires font collectivement partie du même héritage culturel. Le récit intitulé *Septimanie*<sup>19</sup> illustre peut-être le mieux la conception de l'héritage de Valery Larbaud, dans l'«art poétique» de qui on trouve l'idée privilégiée d'un passé commun de toutes les populations européennes, à savoir l'image d'une Méditerranée «patrie primitive». Ainsi, dans la conception de Larbaud, les sept villes principales qui se trouvent dans la région de la Gaule méridionale (Nîmes et Montpellier par exemple) ne cessent de former l'ancienne union de la septimanie des temps anciens. Comme les visions étaient toujours chères à Larbaud, dans son récit *Septimanie* il voit naître les «États-Unis d'Europe», nouvel avatar de la Grèce antique, ayant son drapeau «flottant à l'arrière de navires qu'on rencontrerait en Méditerranée», ainsi que d'autres témoignages officiels de leur existence indépendante. Les villes de l'époque «post-française» seraient de vraies «civitates»: non pas des «civitates déditices», c'est-à-dire absorbées et anéanties comme les villes du Centre et du Nord le sont par Paris, mais des «civitates alliées» disposant d'une autonomie, d'une sécurité et des coutumes communes sous la direction d'un «Conseil Amphictyonique», à l'exemple des anciennes associations des cités grecques.

Réunir les morceaux dispersés de l'héritage humaniste qui attendait sa recomposition et reconstruction — telle était la mission d'un Valery Larbaud en France et d'un László Cs. Szabó en Hongrie, des «âmes sœurs» dans leur engagement profond et sincère. La disposition spirituelle de Valery Larbaud à l'amour et à l'admiration — ceci est un principal trait psychologique, à nos yeux, de l'âme larbaldienne — le destinait dans chaque situation banale ou particulière à se passionner et à trouver son plaisir dans les différentes formes d'apparition de la Beauté, y compris paysages et littérature, femmes et œuvres d'art. Il les goûtait tous sans exception, mais à ces jouissances spirituelles et physiques s'ajoutait toujours la vraie souffrance de connaître ses propres limites. «Rien de relâché dans cet hédonisme qui devient une morale, avec sa discipline et ses exigences. Chez Larbaud, le besoin de comprendre et le besoin de goûter s'assouvissent l'un l'autre, et c'est ainsi qu'il assure toute la part d'humanité que sa condition lui permet.» — explique Marcel Arland dans la préface des *Œuvres complètes* de Valery Larbaud<sup>20</sup>. Ajoutons à cette «morale» larbaldienne son exigence de discrétion

<sup>19</sup> V. Larbaud : *Jaune Bleu Blanc*, Paris : Gallimard, 1991 : 167–179.

<sup>20</sup> V. Larbaud : *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, 1958 : XIV.

dans chaque circonstance. Même dans les moments les plus profondément imprégnés d'admiration éclatante. Une des raisons de cette modération peut être perçue dans les propres «textes-miroirs» où Larbaud se regarde et se mesure soi-même malgré tout autre apparence, et pratique l'art d'aimer et d'être aimé.

«Il faut sans cesse des aliments à nos yeux, à nos sens, à notre curiosité. Il ne s'agit pas de soumission au monde, à l'objet, ni de «disponibilité». Il s'agit de cette conquête incessante que célèbre Saint-John Perse dans son «Anabase»<sup>21</sup>.» Si nous devons répondre à la question : «À l'assaut de quoi Valéry Larbaud allait dans sa vie ?», nous hésiterions entre les réponses possibles. Certes, la fortune familiale et l'éducation permirent au jeune adolescent un élargissement impressionnant de l'horizon du monde. Très tôt il s'habitua à un mode de vie ambulant, bien plus passionnant que la vie sédentaire dans le domaine familial à Valbois et à Vichy, de plus une vie sévèrement surveillée par la mère et la tante du jeune «captif».

Deux tendances s'observent selon nous dans la vie active de Larbaud, quant à ses «mouvements» vers le monde extérieur et les paysages intérieurs. D'une part, sa carrière privée et publique se caractérisaient d'une certaine «irradiation» spirituelle et intellectuelle, c'est-à-dire d'une constante disponibilité à découvrir et à connaître, à percevoir et à intérioriser, à observer et à admirer les différents fragments de la vie. De l'autre, une certaine «focalisation», c'est-à-dire un rassemblement et une reconversion de ce qui fut connu lors du «processus d'ouverture» sont propres et typiques à la création littéraire larbaldienne. Des périodes d'expansion et de régression se succèdent dans sa vie : des campagnes lancées pour satisfaire sa curiosité intellectuelle et esthétique, et des moments de mise au point où les «aliments aux yeux, aux sens et à la curiosité» sont réévalués par Larbaud et partagés avec ses amis intimes mais aussi avec un public plus large. En réalité, Valéry Larbaud préférait vivre aux confins des deux univers : «découverte» d'un côté et «recul» de l'autre, de même «soif de la curiosité» d'un côté et «apaisement, bilan» de l'autre. Il était à la fois le pèlerin passionné à la recherche de la Beauté, et l'amateur désabusé qui ne voulait renoncer ni à son confort privé ni à son statut public. Pour donner une forme à ses paysages intérieurs, il se servait du genre de l'essai, voire des différents types de l'essai : moins de l'essai analytique de nature scientifique que de l'essai-méditation et de celui qui est proche—par sa forme et son thème—du journal intime et du carnet de voyage de nature contemplative-méditative.

<sup>21</sup> V. Larbaud : *Lettre de Lisbonne*, *op.cit.* : 259.

« LE ROMANTIQUE DE LA CLARTÉ »  
L'INFLUENCE DE LA PENSÉE CAMUSIENNE  
SUR L'ŒUVRE DE MIKLÓS MÉSZÖLY

ANIKÓ RADVÁNSZKY

Université Catholique Péter Pázmány  
Institut d'Études littéraire  
Egyetem u. 1.  
H–2087 Piliscsaba  
Hongrie  
radvanszky@btk.ppke.hu

**Abstract:** French prose exerted various influences on the Hungarian writer, Miklós Mészöly. The present study focuses on the impact of Albert Camus. The paper interprets the parallels of their world-views apparent in their writings, along the lines of the 'light' motif analysis in *The Romanticism of Clarity*, an essay by Mészöly on Camus. The light motif guiding the descriptions, based on an accurate perception of the factual world of Mészöly and Camus, does not only shed a light on the possible interpretations of the time concepts the two authors have but also, through the connection of referential representation and ontological/absurd present time, it enables us to gain a deeper insight into the poetics of prose of Mészöly.

**Keywords:** present time, light, passé indéfini, absurd, existentialism

En écrivant sur Miklós Mészöly, on peut tout d'abord constater qu'il y a peu d'écrivains hongrois chez qui l'influence de la prose française est si constante et si déterminante. En tant que précurseur et participant actif du « tournant de la prose » dans les années 60 et 70, il a continué à dialoguer, dans son œuvre toute entière avec plusieurs vagues successives des prosateurs français. Selon les divisions chronologiques habituelles de l'histoire littéraire, dans les années 60, c'est-à-dire au début de la carrière de Miklós Mészöly, l'existentialisme français exerce un grand empire sur ses premiers romans. Ensuite, dans les années 70, avec la décomposition des principes intégratifs de la forme, Mészöly se rattache à la première période du Nouveau Roman où l'autoréflexion, la combinaison et le texte autoformateur jouent un rôle éminent. Le caractère fragmentaire et la technique métafictionnelle

de sa prose préparent le terrain à l'éclosion libre des significations en développant le procédé que les représentants de la nouvelle prose hongroise naissante ont réutilisé à partir de la fin des années 70. Étant donné que la critique littéraire actuelle apprécie plutôt la forme d'écriture dont la marque poétique la plus importante est l'alinéarité et la discontinuité, forme qui, au regard du mécanisme de la formation du sens, peut se rapprocher de la littérature postmoderne, on parle moins de la nouvelle période qui s'ouvre après la parution du roman intitulé *Alakulások (Formations)*, apprécié comme une œuvre qui transforme le paradigme de la prose.

Au début, l'art de Miklós Mészöly, caractérisé par une prose dans laquelle l'histoire constitue les diverses formes de la parabole située au centre de l'œuvre, a été considéré par la critique littéraire comme influencé par la prose d'Albert Camus et par l'existentialisme littéraire. Il est également notoire que dans les années 60, Mészöly a été stigmatisé comme écrivain existentialiste de la part de la critique littéraire officielle marxiste, et ce genre de critique qui comparait l'écrivain hongrois à Albert Camus, l'a exclu du domaine littéraire<sup>1</sup>.

Au-delà des constatations nombreuses, peu détaillées — qui soulignent surtout les parallélismes de pensée ainsi que les parallélismes de la forme qui en dérivent — l'analyse profonde de la relation poétique des deux écrivains se fait toujours attendre. Il reste à savoir, en quoi et dans quelle mesure Camus avec son tryptique de *L'Étranger*, *La Peste* et *La Chute* serait décisif dans l'œuvre de Mészöly, c'est-à-dire après son tryptique de *Az atléta halála (Mort d'un athlète)*, *Saulus (Saulus)* et *Film (Film)*, lien que la critique littéraire n'a toujours pas étudié en profondeur<sup>2</sup>.

Les premiers romans, autrement dit les paraboles de Mészöly, sont en contact d'une façon directe et indirecte avec l'univers intellectuel de Camus et avec son ordre symbolique qui cherche à présenter la condition humaine. Son essai *Le romantique de la clarté*<sup>3</sup> — que je voudrais traiter ci-dessous — chef-d'œuvre de l'essayisme hongrois, montre bien que la pensée camusienne a marqué dans une large mesure non seulement le mode de perception, de vision et d'expression contrastées et paradoxales qui caractérisent la structure profonde de toute œuvre de Mészöly, mais aussi sa conception du

<sup>1</sup> Voir l'article de synthèse sur ce thème : D. Szolláth : « Az egzisztencializmus mint vád és a Camus-hasonlat a Mészöly-kritikában », *Jelenkor* 2002/1 : 97–104.

<sup>2</sup> Seule exception la monographie de Beáta Thomka sur Mészöly dont le premier chapitre met déjà l'accent sur le parallélisme poétique des deux écrivains.

<sup>3</sup> M. Mészöly : « A világosság romantikája », in : M. Mészöly : *A tágasság iskolája*, Budapest : Szépirodalmi, 1977 : 111–122.

temps qui la détermine. Qu'est-ce qui pouvait être imporant pour Mészöly dans la vision et dans l'art de la prose du «romantique de la clarté»? Dans quelle mesure peut-on considérer l'écrivain hongrois comme l'un des héritiers, comme il disait à propos de Camus, de la «prose ontologisante»? Où peut-on ainsi découvrir le rayonnement de la prose de Camus et comment peut-on apprécier ce «rayonnement» dans l'œuvre de Mészöly?

Camus s'inscrit dans la lignée des penseurs considérés comme penseurs de l'existence, dans la mesure où son activité d'essayiste, de romancier et de dramaturge met en scène la confrontation de l'irrationalité, partout repérable dans le monde et dans l'histoire, et du «désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme<sup>4</sup>». Mészöly, en suivant le fil de son analyse sur le rôle de l'image de la lumière chez Camus, parle la manière de penser et d'écrire de ce dernier. La lumière — qui sur le modèle de *L'Étranger* est la métaphore constituante de *Saulus*<sup>5</sup> — met en œuvre une pensée qui en appelle à la clairvoyance et à la probité autant intellectuelles que morales, sans lesquelles aucune réflexion ne peut être commencée.

La lumière, — écrit Mészöly dans son essai — l'expérience de la nudité totale est le point culminant de sa pensée [celle de Camus] : c'est un sommet d'où on ne peut aller nulle part. Et d'où on ne peut revenir. Il nous met au courant de la perfection autodéterminante des possibilités éclairées et des innombrables variantes de la misère à l'intérieur de cette perfection sous le signe de l'indéterminisme. Il crée des héros qui, avec leur conscience exilée dans l'espace, ne peuvent pas se livrer à la décontraction dans le clair-obscur. S'ils le faisaient, ils trahiraient le concept du bonheur de Camus<sup>6</sup>.

Dans *L'Étranger*, dans *La Peste*, dans *L'Homme révolté*, l'homme n'apparaît que confronté à des situations-limites. Le divorce décelé dans le sentiment de l'absurde — divorce entre une action et le monde qui la dépasse, mais aussi entre l'élan et la situation, entre le désir d'unité et la dispersion — est perçu comme la révélation de l'individu à lui-même, comme l'ouverture par où s'échappent ses possibilités les plus secrètes. C'est par ce thème du possible, de l'abîme de la liberté, que Camus retrouvait un des thèmes de l'existentialisme. La clairvoyance, accompagnant l'expérience de la lassitude et de l'étonnement face au destin, rend possible la pensée, à condition que penser signifie «commencer à être miné», ou en d'autres termes, ne pas esquiver la

<sup>4</sup> A. Camus : *Le mythe de Sisyphe*, Paris : Gallimard, 1962 : 37.

<sup>5</sup> A tel point que l'épigraphe de *Saulus*, outre la citation d'une épître de Saint Paul, est la question posée à Mersault par le juge : «Pourquoi, pourquoi avez-vous tiré sur un corps à terre?» L'assassinat de Mersault est lié à la lumière solaire insupportable.

<sup>6</sup> M. Mészöly : «A világosság romantikája», *op.cit.* : 111. Toutes les citations prises des textes hongrois ont été traduites par l'auteur du présent article.

question essentielle : la vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Tourmenté mais clairvoyant, l'homme peut triompher s'il trouve dans cette conscience vive la force d'éprouver — avec lucidité et de surmonter par le mépris — l'expérience de l'absurde. Dans son essai où il parle du *Mythe de Sisyphé*, Mészöly souligne que l'écrivain français, en se réclamant d'un savoir profond et d'un risque, refuse la possibilité du suicide. « Au nom de la clarté, Camus choisit l'échec incessant<sup>7</sup>. » Cette lumière exprime pour Mészöly le regard direct par excellence, provenant de l'expérience objective du monde, et, ainsi, l'expérience factuelle du monde dont la conséquence est une représentation centrée sur les faits qui est également fondamentale pour l'écrivain hongrois. Ce que Mészöly appelle être *jeté à la lumière* comme l'état originel — et qui, comme le remarque Beáta Thomka dans sa monographie sur l'écrivain hongrois, évoque le terme heideggerien d'être *jeté au monde*<sup>8</sup> — c'est le caractère inévitable du spectacle et de l'union inséparable du discernement ontologique et de la perception, c'est la source primordiale du prosateur. Mészöly cite Camus : « On réfléchit à travers les images. Si tu veux devenir philosophe, écris des romans<sup>9</sup>. » On sait que dans le chapitre du *Mythe de Sisyphé* intitulé « Le suicide philosophique », Camus compare Kierkegaard et Husserl. L'un et l'autre auraient parfaitement vu en quoi la tâche de la pensée consiste : réapprendre à voir, à penser à partir de l'image ou de la perception, et non à partir du ciel des Idées. Mais l'un et l'autre devaient, par des voies différentes, buter sur le socle de l'absurde. Que l'un humilie la pensée, ou que l'autre continue de croire à son triomphe, que l'un croie en Dieu et l'autre en un Dieu abstrait, l'échec serait identique. Car tous les deux refusent d'accepter les faits et — selon l'expression de Kierkegaard — « font le saut ». L'absurde se dissipe en cette élévation qui escamote l'exigence de clarté. L'absurde deviendrait le critère d'un autre monde, alors qu'il est et doit rester un résidu de l'expérience de ce monde. Comme Mészöly l'a bien compris : on ne peut pas faire le procès du Néant, Camus de sa part, ne reconnaissait pas non plus le concept du « néant », il ne pouvait même pas s'en accommoder dans son sens abstrait heideggerien et sartrien. Puisque Camus juge avec véhémence et sans fard l'être soi-même quand il ne paraît nullement enclin à le suppléer avec des hypothèses, il impose passionnément l'acceptation du monde tel qu'il est, en flagrant délit, et non pas comme il peut se révéler vraisemblable au cours de l'interprétation. C'est le « désir

<sup>7</sup> *Ibid.* : 112.

<sup>8</sup> B. Thomka : *Mészöly Miklós*, Pozsony : Kalligram, 1995 : 150.

<sup>9</sup> M. Mészöly : « A világosság romantikája », *op.cit.* : 112.

romantique du flagrant délit<sup>10</sup>» qui inspire Mészöly dans la représentation camusienne.

En général on a une tendance à classer les écrits de Mészöly selon deux grands types de récit<sup>11</sup>. Après ses œuvres dites «paraboliques»—que la critique littéraire met en rapport avec la prose philosophique, symbolique et parabolique d'Albert Camus, au tournant des années 60–70—sa prose se déploie en même temps dans une forme narrative empirico-objective qui réduit les fonctions narratives<sup>12</sup>, et dans une construction fragmentaire du texte<sup>13</sup>. À côté de la disparition de la téléologie du récit, de la désorganisation de la relation chronologique et causale, de la réorganisation et de la désorganisation de la structure narrative et de la mise en action sans téléologie des clichés épiques, on découvre une recherche permanente de la narrativité de l'interprétation de l'être.

Cette prose, même après la période de ses œuvres «paraboliques», semble suivre les intentions artistiques de Camus non seulement grâce au rôle central de la fiction empirique, caractérisée par la domination des moyens élémentaires de sa prose, c'est-à-dire par l'objectivité, par les éléments descriptifs concrets et par l'expérience visuelle, mais aussi grâce à la caractéristique selon laquelle la fiction empirique délimite le sens parabolique, sans en supprimer la validité. Quant aux écrits qui maintiennent le statut de l'histoire comme fonction métaphorique, on y comprend surtout les œuvres des années 80–90, qui sont nées pendant la dernière période de sa carrière ; elles créent le système de la relation symbolique et mythique qui, en s'éloignant du mode de la création textuelle, ont tenté de refonder le crédit de la prose réaliste et sont aussi en rapport avec la poétique de Camus qui s'exprime en un langage métaphorique associé au mode d'expression explicitement objectif et réaliste. Bref, comme dans ses paraboles qui, dans un cas particulier, modélisent les relations générales—caractéristiques que l'on retrouve aussi dans sa poétique descriptive dépendant de l'empirisme—ainsi que dans la composition de la fable réinterprétée constituant un système de relation mythique et symbolique, Mészöly n'a cessé de s'interroger sur le rapport de l'art et du réel en accordant une attention particulière à la réalité artistique dont la question décisive pour lui est *le temps*.

<sup>10</sup> *Ibid.* : 113

<sup>11</sup> Cf. P. Szirák : «A prózafordulat «előtörténete»: a parabolától a szövegszerűségig (A Mészöly-hagyomány)», in : P. Szirák : *Folytonosság és változás*, Debrecen : Csokonai, 1998 : 19–33 ; S. Mészáros : «Tabló és töredék (Mészöly Miklós újabb prózájáról)», in : T. Keresztury & S. Mészáros (eds.) : *Szövegkijáratok*, Budapest : Széphalom könyvműhely, 1992 : 65–69.

<sup>12</sup> Par. ex. : *Pontos történetek útközben*.

<sup>13</sup> Par. ex. : *Térkép Aliscáról, Alakulások, Szenvtelen följegyzések, Nyomozás, Leírás*.

Toujours autour du thème de la lumière et afin d'approfondir la question du temps qui est traitée dans la deuxième partie de l'essai, suivons les héros de Camus qui ne peuvent rien imaginer au-delà du visible ; par conséquent, ils sont condamnés à être jetés à la lumière, et à finir aveugles leur vie. Le spectacle familier les transforme en exilés, puisque l'absurde ne se trouve pas dans l'obscurité mais dans le fait que la lumière résiste à l'analyse. Sous cette optique—au sens propre et figuré—ce n'est pas l'origine qui est importante, pas plus que le but ou les causes, mais le scandale de ce qui est présent. On peut lire chez Mészöly :

Le monde est d'autant plus visible que la lumière aveugle. Le désir romantique du flagrant délit se retrouve presque soi-même : le réflecteur se retourne, et s'éclaire. Dans une pure apothéose, les objets, les êtres, les pensées sont projetés sur la toile du temps présent. Comme Camus écrivait : «Seule celui qui fait la connaissance du temps présent sait ce qu'est l'enfer»<sup>14</sup>.

Alors, selon l'écrivain hongrois, le pathétique des faits exige le temps présent. A travers le fait—le mot clé qui apparaît le plus souvent dans l'essai—, la phrase, la structure, le champ d'action du genre épique deviennent le miroir du bouleversement ontologique. La manière dont Mészöly se penche sur les trois phrases de *l'Étranger* nous fait découvrir qu'il considère le temps présent en tant que catégorie centrale comme point commun de leur conception de la prose.

Le lecteur le moins attentif de l'œuvre de Camus ne peut ignorer à quel point elle est enracinée dans la réalité des temps où elle se situe. On pourrait multiplier les citations et les déclarations d'intention de l'auteur, ainsi que les extraits de l'œuvre qui montreraient que l'homme camusien est, par excellence, celui qui «poursuit son aventure dans le temps de sa vie»<sup>15</sup>. Cependant, la seule date mentionnée dans toute l'œuvre romanesque est celle qui figure aux premières lignes de *La Peste*, et qui n'est pas—on le sait—une année, mais une décennie. Il s'agit donc d'une chronique singulière refusant de se soumettre aux exigences les plus raisonnables de l'histoire, sans la date exacte des événements qu'elle se propose de relater. *L'Étranger* et *La Chute* ne sont pas plus précis : dès leur première phrase, ces textes s'énoncent ou se dénoncent, comment jouant à la fois sur le temps de la réalité historique et sur celui de la fiction symbolique. Aucun des romans de Camus ne date les événements réels auxquels ils font allusion. En revanche, les repères temporels imprécis internes abondent, ils dessinent un réseau temporel qui a sa cohérence propre. Parmi les multiples interprétations auxquelles

<sup>14</sup> M. Mészöly : «A világosság romantikája», *op.cit.* : 113.

<sup>15</sup> A. Camus : *Le mythe de Sisyphe*, *op.cit.* : 42.

la question du temps et donc de la forme de la narration dans les romans de Camus a donné lieu, on peut mentionner l'analyse profonde de Jacqueline Lévi-Valenski qui, à l'instar des autres experts, relève que les indications temporelles «sans référent réel inaugurent un temps dépourvu de racines concrètes, une atemporalité totale<sup>16</sup>», ainsi la narration camusienne a-t-elle l'air de se dérouler dans un perpétuel présent qui nous propose, d'abord et avant tout, une vision mythique du monde. Mészöly aboutit à la même conclusion en constatant que la conséquence stylistique principale de la révolte absurde est que «Camus écrit au présent même quand il n'utilise pas le temps présent<sup>17</sup>».

Sans entrer dans les détails d'une analyse qui serait trop longue, je voudrais attirer l'attention sur le fait qu'à partir des années 70, la marque commune des différentes formes prosaïques de Mészöly est de mettre en doute l'expérience du temps chronologique. L'insistance sur l'importance de l'épique du temps présent dans l'essai sur Camus ne s'avère pas temporaire à travers les textes de Mészöly puisque la catégorie centrale de sa manière de voir est la synchronisation. En accord avec Beáta Thomka, on peut constater que ce que la critique littéraire dénomme «passé indéfini» chez Camus a la même valeur et la même fonction que le «*praesens plusquamperfectum*» chez Mészöly<sup>18</sup>. Il vise à ce que le temps de la narration soit le *praesens plusquamperfectum* sans fin et, en s'y rattachant—à l'instar de la littérature métaphorique et en même temps factuelle de Camus—à libérer le genre épique de la marche close des événements et à composer des textes par la technique de la simultanéité. De tout cela résultent l'appréhension mythologique du temps et la considération de la *représentation* comme ce qui rend *présent* le monde imaginaire. Ce dessein peut intégrer la restructuration du langage réaliste que Mészöly appelle dans ses *Carnets* (écrits à la manière de Camus) un réalisme décentré.

«La lumière n'est qu'une dissimulation<sup>19</sup>». On peut lire cette phrase en dehors de cet essai, dans le roman *Saulus* au moment où le futur apôtre devient prêt à la transformation. Le doute que l'on entend dans cette phrase est celui qui, selon l'écrivain hongrois, donne l'élan de la révolte absurde. Dans la prose antithésiste de Camus, le véritable enjeu est la possibilité de

<sup>16</sup> J. Lévi-Valenski : «Le temps et l'espace dans l'œuvre romanesque de Camus : une mythologie du réel», in : G.-C. Raymond (ed.) : *Albert Camus 1980*, Gainesville : University Presses of Florida, 1980 : 57–68, p. 60.

<sup>17</sup> M. Mészöly : «A világosság romantikája», *op.cit.* : 118.

<sup>18</sup> B. Thomka : *Mészöly Miklós, op.cit.* : 16–20.

<sup>19</sup> M. Mészöly : «A világosság romantikája», *op.cit.* : 115.

changer l'impersonnel en personnel. Ce même enjeu, dans l'œuvre épique de Mészöly, concerne «la magie des faits<sup>20</sup>» grâce à laquelle l'être est capable de se dévoiler. Ainsi, c'est à cause de leur préférence pour la représentation référentielle que Camus et Mészöly pensaient que le système de la relation logique et causale ne pouvait pas aboutir à une compréhension totale, ce qui revient à choisir le temps présent ontologique qui peut être un temps présent absurde. En effet, nos deux écrivains, au lieu de l'illusion ou de la consolation du passé et de l'avenir, regardent d'en face, mais toujours à contre-jour, le monde tel qu'il est.

<sup>20</sup> Ce syntagme provenant du roman *Családáradás* (M. Mészöly: *Családáradás*, Pozsony: Kalligram, 1995 : 137.) devient le titre d'ouvrage de Lajos Grendel (L. Grendel: *A Tények mágija. Mészöly Miklós időskori prózája*, Pozsony: Kalligram, 2002.) qui analyse des œuvres tardives de Mészöly.

« DES MOTS ÉCORCHÉS VIFS »  
LANGUE ET IDENTITÉ DANS L'ÉCRITURE  
D'ANTONINE MAILLET

MÁRIA MAROSVÁRI

Université de Debrecen  
Département de Langue et Littérature Françaises  
Egyetem tér 1.  
H-4010 Debrecen  
Hongrie  
m\_marosvari@yahoo.com

**Abstract:** The fact that Antonine Maillet was born in Acadia deeply influences her life's work as a writer. In this paper, we will try to demonstrate the linguistic characteristics through which she expresses this identity, on one hand, at a lexical level (archaisms, Acadianisms), and on the other hand, at the level of proverbs. We will also analyse the textual organisation, the coexistence of the different levels of language, the idiolects of the characters in the framework of a given text as well as the epilinguistic dimension of Antonine Maillet's writing.

**Keywords:** Antonine Maillet, Acadia, France, identity, spoken language

La naissance acadienne d'Antonine Maillet fait d'elle une auteure dont l'acadiennité et l'accadiennitude, si nous pouvons oser ces deux néologismes, sont les marques significatives les plus fortes de l'œuvre romanesque. Chercher et retrouver les « acadismes » de toutes sortes apparaît ainsi aussi évident que facile, mais mettre en œuvre ce protocole de recherche s'avère aussi rapidement très intéressant et instructif pour mieux définir l'écriture et le style de la romancière.

Dans le cadre de cette communication nous avons l'intention de relever et souligner quelques particularités de cette écriture acadienne-française en concentrant notre attention sur les questions de langue, sur le rapport des personnages fictifs de ces textes à leur langue, et sur la problématique de la quête d'identité à travers la langue.

Nous nous servons pour cette présentation de trois textes d'Antonine Maillet, dont deux datent du début de la carrière littéraire de la romancière : *La Sagouine* (1971) et *Les Cordes-de-Bois* (1977), le troisième a été publié en 1996, il s'agit du *Chemin Saint-Jacques*.

### *La Sagouine*

Le texte de *La Sagouine* est fragmenté en chapitres ; chacun d'eux constitue un petit récit clairement délimité qui passe en revue les grands moments d'une vie humaine, de l'existence d'une femme illettrée et, à travers elle, les étapes de la vie et du périple d'un peuple, ainsi que les grandes questions existentielles qui hantent éternellement les humains.

*La Sagouine*, texte écrit, joué sous forme d'une pièce de théâtre avec un grand succès, est un spécimen éminent de la parole acadienne, de la langue vernaculaire dans le sens de sa version orale. Il s'agit d'un texte où le code oral constitue le corps même de l'écriture. Effectivement, Antonine Maillet transcrit sur une feuille blanche la façon de parler de ses compatriotes acadiens, comme une dialectologue enquêtant à la manière ancienne, et fixe dans l'écriture toutes les particularités de ce langage, parent proche des patois du «vieux pays».

Pour illustrer cette langue parlée et pour en démontrer les caractéristiques linguistiques, morpho-syntaxiques, phonétiques et autres nous pourrions choisir n'importe quel passage, n'importe quel chapitre, puisque le texte témoigne d'une grande unité linguistique, en fait la protagoniste parle toujours acadien jusqu'aux moindres inflexions de la voix.

Le récit intitulé «Le recensement» répond à sa façon à la question de savoir ce que signifie être acadien, être une minorité au sein d'une autre minorité. Le raisonnement de *La Sagouine*, qui passe par éliminations successives, suit une logique irréfutable et émouvante.

Ta nationalité, qu'ils te demandent. Citoyenneté pis nationalité. C'est malaisé à dire...

...Je vivons en Amérique, ben je sons pas des Américains... Nous autres, je vivons au Canada, ça fait que je devons putôt être des Canadjens, ça me r'semble...

...Ben ça se peut pas non plus, parce que les Dysart, pis les Caroll, pis les Jones, c'est pas des gens de notre race, ça, pis ça vit au Canada itou. Si i' sont des Canadjens, je pouvons pas en être, nous autres. Par rapport qu'ils sont des Anglais, pis nous autres, je sons des Français.

...Non, je sons pas tout à fait des Français, je pouvons pas dire ça : les Français, c'est les Français de France... Je sons putôt des Canadjens français... ça se

peut pas non plus, ça. Les canadjens français, c'est du monde qui vit à Québec. Ils les appelont des Canayens, ou ben des Québécois. Ben coument c'est que je pouvons être des québécois si je vivons point à Québec ? Pour l'amour de Djieu, où c'est que nous vivons, nous autres ?

... En Acadie, qu'ils nous avons dit, et je sons des Acadjens. ça fait que j'avons entrepris de répondre à la question de natiounalité comme ça : des Acadjens, que je leur avons dit. Ca, je sons sûrs d'une chouse, c'est que je sons seuls à porter ce nom-là. Ben, ils avont point voulu écrire ce mot-là dans leu liste, les encenseux. Parce qu'ils avont eu pour leu dire que l'Acadie, c'est point un pays, ça, pis un Acadjen c'est point une natiounalité, par rapport que c'est point écrit dans les livres de Jos Graphie.

Eh ! Ben, après ça, je savions pus quoi trouver, et je leur avons dit de nous bailler la natiounalité qi'i' voudriont. Ca fait que je crois qu'ils nous avont placés parmi les Sauvages. (p. 155)<sup>1</sup>

Cette belle démonstration, basée sur des constructions itératives et une sorte de rumination endophasique aboutit à une conclusion résignée :

Ah ! c'est malaisé de faire ta vie quand c'est que t'as pas même un pays à toi, pis que tu peux point noumer ta natiounalité. Parce que tu finis pas pus sauoere quoi c'est que t'es entoute. (p. 155)

On relève aisément dans ce passage de nombreux traits qui signalent la présence d'une parole spécifique, en l'occurrence acadienne :

(1) Construction verbale :

*je sons, j'avons, je devons, je vivons...*

On retrouve là des formes déviantes largement attestées dans la littérature française, dès l'époque classique (Molière) et jusqu'aux romans de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle (Martin du Gard), dites typiques du langage paysan.

(2) écriture «phonétique» :

*natiounalité, pis, putôt; Amaricains, coument, Djieu...*

La graphie rend approximativement ici les effets d'une phonétique privilégiant des effets de relâchement articulo-phonatoire propres aux classes inférieures des sociétés francophones, avec parfois une phonétique «plaisante» : *Jos Graphie*.

<sup>1</sup> A. Maillet : *La Sagouine*. Montréal : Leméac Éditeur, Bibliothèque Nationale de Québec, 1970.

## (3) syntaxe :

*constructions répétitives*, emploi de *déictiques*, et de certaines conjonctions fautives au regard de la norme : *par rapport que c'est, quoi c'est que tu es...* Voire une utilisation de *quoi* percontatif, introduisant une interrogation indirecte.

## (4) vocabulaire :

*bailler, entoute, encenceux...* Le domaine lexical fait apparaître des formes que ne reconnaissent pas les dictionnaires standards mais qui ont pu exister dans des cacographies du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, connotées populaires, ou vieilles. Dans l'annexe qui suit cette publication on notera que les vrais ou « authentiques » mots acadiens comme : *adjermé, amancher, accoutume* etc. sont présents dans le texte<sup>2</sup> en compagnie de déformations phonétiques et d'altérations phonétiques comme : *avri', âbre; borbis*.

Un second fragment du texte, sur lequel nous souhaitons attirer l'attention, évoque l'épisode du « grand dérangement » et établit un rapport entre passé et présent, le sort subi et les espérances de survie pour les Acadiens.

Ouais... j'appartchenons à la race des saint martyrs, Qu'ils nous avont dit, et en apparence que je sons ben chanceux d'aouère été déportés coume ça. Ah' pour être chanceux, ça c'est sûr que j'avons été chanceux. D'abord ils nous avont certifié que quasiment la motché de ceuses-là qu'aviont été embarqués sus les goélettes, s'en avont revenu...

... Ça fait passé deux cents ans et je sons encore en vie. Je continuons à labourer nos champs de ramenelle, pis à pécher nos palourdes, nos huîtres, pis nos épelans. Je nous efforçons encore d'attraper les deux boutes pis de ne pas mourir avant d'avoir trépassé...

Ben le petit brin que j'avons, j'arions ben aimé le garder, par exemple. J'arions aimé ça de rester encore queque temps dans nos cabanes pis sus nos terres...

Je comptions y rester encores queques générations sans faire de mal à par-soune. Je viverions point une grouse vie, j'avons jamais été du monde à l'aise, nous autres, ben je pourrions asseger de continuer coume avant... (p. 159)

Dans cette citation on peut retrouver, de nouveau, et en condensé, toutes les marques linguistiques de cette parole vive qu'affectionne Antonine Maillet, dont les formes soulignent l'écart existant entre le monde instruit par l'école

<sup>2</sup> Sur l'emploi et la représentation littéraire des patois dans la littérature française, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle, voir J.-Ph. Saint-Gérard : « La langue française dans l'histoire », *Patri-moine littéraire européen. T. II/a : Renaissances nationales et conscience universelle*. Paris & Bruxelles : De Boeck Université, J.-C. Polet, 1832–1885.

et celui des personnes dont l'instruction s'est faite en quelque sorte sur le tas. Les formes de la conjugaison verbale, le vocabulaire acadien évoquant la mer et les travaux des champs, l'emploi ironique, trois fois répété du qualificatif *chanceux*, tous ces signaux connotent une représentation de la langue acadienne et de ses locuteurs oscillant entre la tendre sollicitude et une souriante ironie.

*La Sagouine*, à qui aucune école n'a vraiment appris à bien parler, dispose, comme disait André Bellau, d'une langue non dénaturée, intacte, sans anglicisme, composée de mots «hâriotte», petite branche servant de fouet, dont les dictionnaires d'ancien français signalent la dernière trace dans un texte de 1180, comme «auripiaux» ou «borlicoco», tellement plus savoureux qu'oreillons ou pomme de pin, comme «je pensions» qu'on trouve chez Molière [ndla : *et nombre d'autres auteurs comiques de l'âge classique parodiant les usages paysans*], une langue qui, comme la pièce, échappe par ses racines et sa vigueur «au piège de la mutilation folklorique et du passéisme mystificateur», une langue «terriblement poignante et efficace». (p. 12)

### ***Les Cordes-de-Bois***

Le roman en question raconte la vie des habitants d'un petit village qui se trouve quelque part sur les côtes acadiennes au cours d'un intervalle de temps de quatre générations à peu près et en insistant surtout sur les années vingt et sur la période qui suit la grande crise économique de 1929. L'espace du roman est un espace clos, celui du village qui est d'ailleurs divisé en deux parties : la partie basse qui longe les côtes et s'appelle le Pont, et la partie haute, les *Cordes-de-Bois*. A cette bipolarisation géographique s'ajoute une autre opposition, de type social, selon laquelle les plus vieilles familles, celles dont les origines sont connues, habitent le Pont. Tandis que celles qui sont arrivées plus tard, occupent les *Cordes-de-Bois*.

Le récit des vicissitudes des habitants du petit village se trouve mis en parallèle avec celles du peuple acadien, dont «l'inconscient mémoriel collectif» est mis en parole par le narrateur et fait partie de ce qu'on appelle «la matière d'Acadie».

Cette matière d'Acadie bouillonne depuis l'arrivée des premiers colons, brassant le fictif et le vrai à la manière d'une soupe au devant-de porte qui mélange tous les légumes du potager.

Dans cette matière d'Acadie, il est aisé de prélever quelques fragments du texte présentant un véritable discours sur la langue elle-même, sur certaines particularités de l'usage dont les locuteurs ne sont pas toujours conscients.

Le premier exemple consiste dans la double interdiction que proclame le curé du village à l'encontre d'une simple négation et d'un juron. Cette proscription commence par un très bel acadisme lexical :

Dumeshui, mes bien chers frères, plus de *nenni* dans la bouche sacrée d'un chrétien, vous m'entendez ? plus de *nenni* ni de *tordieu*. (p. 25)<sup>3</sup>

La réaction des fidèles ne tarde pas à être exprimée de diverses manières :

Ce qui enragea les Cordes-de-Bois, ce n'est pas qu'on leur défendait l'usage de leur langue, les défenses du curé ne les avaient jamais touchées à ce point, d'ailleurs personne, sauf Pierre à Tom, n'avait retenu le sens de la pauvre phrase. Les Cordes-de-Bois, comme les gens du Pont, des buttes et des rivières n'avaient entendu ce jour-là que *tordieu*, *tordu* et *roulé* dans la bouche du curé. (p. 25)

Les gens s'accrochent à leurs mots, à leur façon de parler comme à des «bijoux de famille». Et l'on sent qu'il y a là une forme d'attachement affectif très particulier qui conditionne pour une part leur identité. La dimension épilinguistique<sup>4</sup> est ici largement présente et efficiente.

Il est resté aux Mercenaire deux mots, prononcés à l'original, transmis fidèlement depuis 1830 et gardés comme des bijoux de famille : «*nenni*» et «*tordieu*» qu'on jetait à tour de bras à la face des autres sans jamais laisser les autres s'en emparer. C'est pourquoi encore aujourd'hui, dans toutes les terres qui entourent les Cordes-de-Bois, on se garroche des nan-nan, cordjé et torrieu, flirtant le plus possible avec les exclusivités des Mercenaire sans jamais prononcer crûment *tordieu* et *nenni*. (p. 24)

Toutefois, le discours sur la langue apparaît en plusieurs endroits sous forme explicite, par exemple dans l'énumération sous forme de liste des vieux mots du vocabulaire, signe de fierté, et quasi cordon ombilical reliant les générations successives.

Et Ozite me les raconta tous, avec faste, entrain, glouglou dans la gorge, salivant sur chaque mot qu'elle s'en alla chercher loin, au tréfonds de ses entrailles et de ses reins. Des mots que je n'avais pas entendus depuis un siècle ou deux, mais que mon aïeule, puis ma grand-mère, puis ma mère avaient gardés au chaud de leur ventre pour moi : *hairage*, *usance*, *trétous*, *longi*, *amouneter*. . . (p. 47)

En d'autres lieux du texte on peut trouver des réflexions sur la valeur de tel ou tel mot, des estimations en rapport avec la psychologie sociale des

<sup>3</sup> A. Maillet : *Les-Cordes-de-Bois*. Montréal : Leméac Éditeur, Bibliothèque Nationale de Québec, 1994.

<sup>4</sup> Sur cette notion d'*épilinguistique*, voir, par exemple, J.-Ph. Saint-Gérard : «Émois grammaticaux, Frissons lexicaux : vibrations de l'épilinguistique et trémulations métalinguistiques au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle», *L'Information Grammaticale* 82, 1999 : 22.

locuteurs. Un bel exemple est celui qui se construit autour du mot *charivari*, *chavari* sous sa forme acadienne.

Il avait dit chavaris, Pierre à Tom, et j'en avais conclu que les charivaris pas autres choses que les charivaris-sérénades pour forcer la noce à payer la rançon. C'était sous-estimer Pierre à Tom, sous-estimer la langue des côtes qui gaspille et tortille les mots comme la mer le goémon. Le même peuple qui a cent mots pour dire qu'il est content n'en a qu'un pour englober tous les troubles qui se sont déroulés entre la pointe à Jacquot et le quai MacFarlane autour des meilleures années de la crise : des chavaris. C'est peut-être parce que ce mot-là donne aux troubles sortis du quai un goût de fête comme seuls ont les troubles du pays. (p. 172)

*Les Cordes-de-Bois* est aussi un ouvrage exemplaire pour illustrer la progressive disparition des frontières entre ce que l'on appelle le discours du narrateur et le discours rapporté, pour la transmission de la tradition orale avec toute la gamme des particularités de prononciation et de déformations diverses qui peuvent la caractériser.

### *Le Chemin Saint-Jacques*

Il s'agit là du texte le plus autobiographique parmi les trois que nous avons retenus, et nous retrouvons dans ses développements les topiques et motifs, les images et les parlures, les plus chers à l'auteure, dont la présence irradie quasiment tous les ouvrages d'Antonine Maillet.

*Le Chemin Saint-Jacques* est dans son œuvre le roman par excellence de la quête d'identité par la langue, par les ancêtres, et propose une description de diverses étapes nécessaires pour remonter l'histoire, pour retracer celle du peuple et celle de la langue, l'histoire vécue par le destin personnel de la protagoniste.

Le texte du roman se divise en deux vastes parties : les 20 premiers chapitres constituent un grand ensemble sous-titré *Radi*, et les 13 suivants forment un second ensemble qui porte le titre de *Radegonde*. La protagoniste est évidemment la même personne, enfant-petite fille dans la première partie, devenue femme-adulte dans la seconde. L'espace réel de l'enfance est positionné quelque part dans les provinces d'Acadie, celui de la deuxième partie devient un espace plus ouvert, d'une part, cette même Acadie, mais aussi, d'autre part, le vieux pays, la France, l'Europe.

Dans cette quête d'identité c'est, une nouvelle fois, la problématique de la langue qui nous retiendra plus particulièrement et dans ce qui suit nous tenterons d'en souligner quelques éléments significatifs.

Pendant la période d'acquisition et d'appropriation de sa langue maternelle, la petite fille se trouve dans la situation bien connue de diglossie, en butte à des conflits entre langues. Pour elle, «ce combat»—la métaphore est forte et évocatrice—s'incarne dans des personnages féminins illustres auxquels elle voudrait s'identifier :

Jeanne d'Arc revue et corrigée, Évangéline traduite en prose. Même dans leur version abrégée, les deux héroïnes, par-delà d'un demi-millénaire, partageaient un ennemi commun, l'Anglais et le partageaient dans la même langue, la langue de Radi. (p. 78)<sup>5</sup>

Un passage émouvant et plaisant est construit sur le jeu d'équivoque entre langue, organe de la bouche et langue, moyen de communication entre les personnes humaines. Tout est là, dans ces quelques lignes : l'importance de la langue, le respect des ancêtres et de leurs mots, celui de la grammaire et du lexique, tout un ensemble d'éléments qui, plus tard, fonctionneront comme éléments constitutifs du futur métier de la petite fille.

Les mots anciens, désuets, perdus, restés en plan sur les bords de la route, ou tranfigurés et méconnaissables.

– Qu'est-ce que t'as dans la gorge ?

Elle n'a rien, je vous jure, même pas des pépins de pomme, rien.

Derrière la gorge, y a le got, le gosier, le gorgoton, le cagouet, la gargamelle, la gargotière. T'as tout ça dans la gorge, tout ça sous la langue.

Radi, pour se montrer à la hauteur, veut rectifier : les mots sont sur la langue, pas dessous. Pauvre enfant ! Et la langue perdue alors ? La vieille langue qui se cache derrière l'autre ?

– Sors la langue.

Elle la sort.

Lève-la !

Elle la lève.

La vieille approche sa loupe de la lulette et donne son verdict : la bouche de Radi est une marmite de mots, ça bouillonne là-dedans, si elle ne met pas bientôt de l'ordre dans sa grammaire et son lexique, la langue va pourrir, lui infecter toute la cavité buccale, le gorgoton, la gargamelle, et jusqu'aux tripes. Rendue là, l'infection atteindra l'âme et ça sera le début de la fin. (p. 79)

Mais la petite fille, à l'âge de 8 ans découvre qu'elle comprend l'anglais. Et cette découverte lui fait voir sa propre langue aussi sous un autre jour.

Elle était entrée dans l'anglais comme l'on pénètre dans les méandres du langage comme dans un labyrinthe, démêlant, débroussaillant, démystifiant la syntaxe et la lexicologie !

<sup>5</sup> A. Maillet : *Le chemin Saint-Jacques*. Montréal : Leméac Éditeur, Bibliothèque Québécoise, 1996.

Puis elle se rend compte que pas seulement l'anglais, mais sa propre langue s'étale comme une cité mystérieuse, voire un univers, avec ses constellations et sa Voie lactée. Les mots de sa langue sont des étoiles, des planètes, des lunes, sa bouche s'apparente à la voûte du ciel, la terre, au centre, s'appelle Radi. Sans mesurer la portée de son geste, elle entoure de ses bras son nouveau cosmos, son coffre au trésor où elle pourra puiser chaque fois qu'elle voudra agrandir la création laissée en plan par un Créateur fainéant. (p. 105)

C'est son entourage, sa famille, ses parents éloignés qui lui font connaître la richesse de sa langue.

La langue des aïeux parsemée de mots rares et anciens... *chacunière, dumeschui, chalit, Écossois*, une langue que Radi entend pour la première fois mais qu'elle a toujours connue parce qu'elle est venue au monde avec. Puis Thaddée l'amène flagosser dans ses eaux en lui dénigeant les mots qu'elle utilise tous les jours sans savoir qu'elle était seule à les connaître.

– Seule avec ton monde.

Eux seuls, les gens de son monde, parlaient des éloèzes, de la poussinière et de la sorcière de vent. Les autres les appelaient des éclairs, les Pléaides...

– Et la sorcière de vent, c'est une tornade.

Radi a honte de parler si mal. Et cependant elle trouve dommage qu'il faille dire tornade au lieu de sorcière de vent. (p. 172)

L'épisode de la rédaction exigée en anglais par son institutrice du Nord révèle d'une part l'attachement très fort de la petite fille à sa langue, mais elle témoigne aussi d'une première prise de conscience de son futur métier.

Je vous fournis déjà le titre : *My Own Funeral*.

Radi s'engotte. Mourir en anglais ? Soudain sa mort l'étouffe. Elle veut raconter ses funérailles dans ses mots, ses propres mots, les premiers à s'être logés sous sa crâne. Et sans prendre le temps d'arrondir les coins de sa phrase :

– La composition, on l'écrit en quelle langue ? qu'elle huche en se dressant sur ses pieds.

– Quelle langue ? Mais la vôtre, la langue de l'école, du pays, la langue de chacune de vos rédactions de lundi matin.

– Mais ma langue est en français. ....

– Vous me remercerez plus tard de vous avoir sauvé d'une langue qui ne pouvait pas vous faire vivre et vous fermait toutes les portes du succès.

Le français, une langue qui ferme les portes ? Radi pense à son père, à Thaddée, à Charlemagne, à *La Dernière Classe* d'Alphonse Daudet.

– Le français est plus vieux que l'anglais. Et plus beau.

...Car si elle épouse la langue des autres, elle risque de perdre la sienne, la langue qui lui a bâti un cerveau avec des fétus de mots, depuis le temps qu'elle logeait dans les entrailles de sa mère, de sa grand-mère, d'une lignée d'aieules dont les racines se perdent au début de la mémoire, du temps qu'on édifiait

la tour de Babel. Elle peut renoncer à tout, elle sait maintenant qu'elle devra apprendre petit à petit à renoncer à presque tout, mais pas à ça. Les mots sont la manière même avec laquelle Radi s'est fabriquée une vie, une vie unique, non interchangeable. Elle n'a pas de vie de rechange et ne saurait donc renoncer à rien de ce qui la constitue essentiellement.

– Radegonde va vous dire comment elle fera sa vie en français.

– J'écrirai en français... J'écrirai des livres. (p. 227)

La petite Radi collecte ainsi, volontairement et avidement, les témoignages de sa langue, de son peuple, de ses ancêtres en langue acadienne de la part des conteuses de la grande famille comme Thaddée, mais surtout ceux de Prudence et de la vieille Lamant. Ces connaissances constituent pour elle un véritable trésor linguistique et sentimental, que l'on pourrait comparer — *mutatis mutandis* — aux trouvailles et préservations dont témoignent en France le *Barzaz Breiz* d'Hersart de la Villemarqué ou le *Trésor du Félibrige* de Mistral.

Je n'ai pas non plus changé de prénom, l'âge m'a tranquillement fait glisser dans mon prénom complet. (p. 258)

La deuxième partie du roman débute par cette phrase dans laquelle Radegonde, la femme adulte entame un véritable pèlerinage vers les sources.

Un pèlerinage commencé le jour où j'ai pris le transatlantique de Québec. (p. 262)

Un voyage vers...

un jardin aussi vaste que la Guyenne, la Gascogne, la Manche, le Poitou, le Limousin, le Périgord et la Saintonge. (p. 267)

Tout naturellement au cours de ce voyage initiatique elle se trouve au coeur de la ville de Paris :

Une bien étrange étoile que je trouvai sous mes pieds, comme si elle venait tout juste de sortir du sol, au plein coeur de Notre-Dame où était inscrit «Le point zéro des routes de France». Je me mis à tourner en rond sur huit branches de l'étoile qui pointaient vers les points cardinaux des Gaules, jouant des talons de manière à parcourir tout l'horizon sans sortir du cercle de pierre, balayant de mes yeux de trois siècles les toits de Paris que personne des miens n'avait revus depuis le grand départ. (p. 284)

A deux pas du Notre-Dame surgit du passé lointain la figure des ancêtres, bâtisseurs de cathédrales :

Trois frères chefs de la guilde des maçons qui en 1250 sculptaient la facade de Notre-Dame et qui ont reçu cette année-là le nom de leur outil, le maillet. (p. 285)

Anthroponymie simpliste, certes, mais parfaitement compréhensible et attestée d'ailleurs par bien d'autres faits du même ordre :

des Maillet, la France en regorge (p. 287)

— déclare le maître de logis à Paris qui s'attend à un accent québécois :

l'accent du Québec s'entend de trois lieues, elle n'est pas du Canada... L'Acadie n'est pas le Québec... c'est comme une autre province, plutôt des provinces, une région qui a sa propre culture, sa langue...

– A l'entendre, j'aurais dit la Bourgogne ou le Berry, conclut l'interlocutrice dans une moue dédaigneuse. (p. 289)

À proximité de ce passage nous pouvons lire une confidence personnelle et émouvante à propos de cette recherche des origines individuelles mais en même temps collectives :

Pouvait-on naître juste à temps ? Je me sentais, au contraire, tellement en retard sur la France, le Québec, sur ma propre Amérique. Peu importe où je posais mes yeux d'Acadienne-tout-juste-sortie-du-bois, j'éprouvais une démanaison aux pieds de chausser les bottes de sept lieues pour enjamber les siècles qui avaient fait l'histoire sans moi. Je craignais à ce rythme de mourir avant mon heure, essoufflée. Telle était la vraie raison de mon départ vers les pays d'origine, je soupçonnais que ma véritable histoire s'enracinait dans plus grand que moi. Que j'étais plus vieille que mon âge. (p. 286)

La liaison obvie qu'établit ici la narratrice entre l'espace et le temps comme paramètres de déploiement de la langue illustre la cruauté du débat intérieur dans lequel elle s'enferme à la recherche de son identité et de son individualité.

Et plus loin, on notera encore un autre fragment de texte dans lequel se lie le vieux pays et l'Acadie, tandis que s'exprime en ces lignes la fièreté d'écrire en français avec toutes les nuances que représente la version acadienne :

Je m'étais envolée de mon enfance et de mon pays vers cette France qui m'avait fourni les mots, les livres, la mémoire du passé, le goût et la curiosité d'un monde que la littérature seule m'avait révélé. Les livres, tous les livres venaient d'ailleurs. Je n'imaginai même pas voir de mon vivant, imprimé sur du vrai papier dans de vrais volumes reliés, mes noms quotidiens et familiers. Mon village qui faisait la gloire de nos côtes, mes collines, mes forêts, mes ciels étoilés, mes gens pourtant aussi pittoresques et guelards que tous les héros de Balzac ou de Zola, mes rites et saisons, mes travaux et mes jours, ma vie propre ne figurait dans aucun livre. L'école m'avait instruite à même la vie des autres. Je soupçonnais que, si jamais je devais lire mes noms familiers, je devrais les écrire moi-même, d'où le cri spontané arraché à ma gorge de douze ans : Je veux être écrivain, en français ! (p. 294)

Ainsi au fur et à mesure que nous avançons dans la lecture de l'ouvrage, nous retrouvons des témoignages selon lesquels l'écrivaine est consciente

et fière de la richesse de sa langue et de la filiation qui la lie au vieux pays, à la France.

De quel bois, de quels mots. Cent mille mots ! dont une bonne moitié transportée en Acadie sur les goélettes qui reliaient Port-Royal à La Rochelle et Saint-Malo. Des mots d'origine que les Acadiens avaient broutés, croqués, ingurgités tout au long du Moyen Age, conservés contre la putréfaction dans le sel de la mer et les froidures du Nord, emportés en exil, enroulés dans les mouchoirs, gardés enfouis au plus creux des gorges et des reins, comme le dernier trésor qui leur restait, avec la mémoire et la dignité. Au retour de ces voyages, l'Acadie pouvait déployer son mouchoir et y retrouver intacte sa part de cent mille mots qu'elle savait encore, après quatre siècles, rendre dans l'accent.

– Y avait fait si frette, c't hiver-là, que les mots nous geliont dans la goule.  
(p. 339)

Les acadismes donnent là tout son parfum et toute sa saveur à une langue qui demeure une langue importée, préservée artificiellement en Acadie de l'évolution que connaît en France sa branche principale.

Mais cette séduction de la langue originelle est redoublée par la découverte d'une filiation toute personnelle qui s'établit entre l'héroïne et la Pucelle d'Orléans et qui s'appuie entre autres sur une coïncidence de jour d'anniversaire :

Puis un jour, Orléans ! La pucelle d'Orléans figée sur son cheval doré pour l'éternité. Un demi-millénaire avant ma naissance, jour pour jour, en mai 1429, elle avait bouté les Anglais dehors. Jeanne d'Arc affrontait l'ost du roi d'Angleterre pour rendre au roi de France son royaume, et moi, la maitresse du Nord pour obtenir de rédiger en français mes propres funérailles. Je me penchai sur mon âme et... ma plume m'apparut bien dérisoire à côté de son épée ! Bien dérisoires, un crayon aiguisé avec mes dents, un cahier quadrillé, une peur au ventre de perdre les seuls mots rescapés de quatre siècles de naufrage. Des mots écorchés vifs pour ultime garantie sur l'hypothèque. Tu comprends ça, Jeanne d'Arc ? (p. 344)

Il se crée par là dans le personnage de Radi une sorte de légitimité intime et interne à rechercher l'origine de la parole, le cri primal en quelque sorte des premiers locuteurs venus s'établir sur les terres acadiennes, qui résonne encore lointainement à ses oreilles.

Ce sentiment épilinguistique d'amour de la langue, tel que Roland Barthes a pu jadis le décrire, fait tout le prix du *Chemin Saint-Jacques*. D'une auteure telle qu'Antonine Maillet on ne négligera pas le sens symbolique du titre même de ce roman. En effet, si le personnage acadien qui vient à Paris effectue un parcours d'Ouest en Est, et retrouve à l'ombre de Notre-Dame une partie du sens perdu de ses origines, l'intitulé du roman, rapporté à l'épisode parisien, laisse lire sous *chemin* le nom de la rue Saint-Jacques. Cette

rue, qui, précisément, traverse Paris du Nord au Sud, passant par la Porte Saint-Martin, Notre-Dame, les bords de Seine, le quartier Latin, la barrière d'Enfer, et qui permet aux pèlerins de s'engager sur la voie de Compostelle et de la découverte d'une origine rédemptrice. Les quatre points cardinaux de ces itinéraires croisés quadrillent ainsi symboliquement l'espace dans lequel se déploie le langage dont Antonine Maillet, en quête d'identité, a voulu faire au fond le protagoniste principal de ses romans et le moteur essentiel de son écriture.

J'espère avoir pu illustrer par ces quelques fragments de texte et mes propres réflexions ajoutées, la force, la beauté et la richesse de cette écriture mailletienne ainsi que l'attachement infrangible de l'auteure à l'héritage culturel, affectif et sentimental véhiculé par la langue française dans sa version acadienne.

## RAP FRANCOPHONE: CRÉATION D'IDENTITÉ CULTURELLE « IN ACTION »\*

ESZTER SZABÓ-GILINGER

Université de Szeged  
Tisza Lajos krt. 103.  
H-6725 Szeged  
Hongrie  
eszter@jgypk.u-szeged.hu

**Abstract:** The present paper studies the cultural and linguistic practices of Francophone (both mother tongue and foreign language speaker) rap groups using their lyrics as data to be analyzed. The methodology chosen is of a double nature: sociolinguistics and critical discourse analysis are used in order to arrive at a more complete picture. The analysis suggests that code-switching is a means through which rappers can create an identity for themselves which identifies them with the African American origins of rap music while allowing for a strong, alternative, national identity. It seems visible that the multilingual identity is one which is gladly embraced because it allows for a wider variety of linguistic practices.

**Keywords:** hip hop, code-switching, rap lyrics, Francophone, African American Vernacular English

La présente intervention porte sur le rap francophone dans un sens élargi. Nous allons étudier les pratiques multilingues liées à l'image et à l'identité de certains groupes francophones. Les textes des chansons rap serviront de point de départ dans une analyse double. Deux aspects seront présentés : d'une part une étude descriptive sociolinguistique, et d'autre part une étude plutôt interprétative, utilisant l'analyse critique du discours.

\* La présente communication est la version éditée de l'intervention présentée lors du colloque "Identités en question: le contexte canadien" de l'Association académique croate-canadienne, Section croate de l'Association d'études canadiennes en Europe centrale. Rab, Croatie, du 17 au 20 Mai 2007. Je dois mes remerciements à Szonja Hollósi concernant ses suggestions sur les versions précédentes de ce texte.

L'objectif n'est pas de familiariser le lecteur avec la culture hip-hop entière, mais plutôt de montrer que les catégories analytiques de sociolinguistique, les questions de choix de code et alternance de codes devront être centrales pour la compréhension des nouvelles générations de francophones.

### Alternance de codes

L'alternance de codes est le terme qui couvre toutes les pratiques discursives orales et écrites, bilingues ou multilingues. La littérature «classique» concernant l'alternance de codes des communautés minoritaires dans les années 70, avait comme but principal la dissolution des conceptions des locuteurs majoritaires et/ou monolingues selon lesquelles l'alternance de codes est le signe de l'incompétence en langue majoritaire, ou plutôt le signe des troubles cognitifs. Dans une deuxième vague de recherche, les chercheurs sont repartis à l'exploration des règles et les systèmes qui gouvernent ces pratiques<sup>1</sup>. Les articles les plus récents cherchent plutôt à expliquer les raisons politiques, économiques, idéologiques et sociales des locuteurs qui insèrent des éléments linguistiquement distincts dans leurs discours.

Le travail de Gardner-Chloros (1995) a servi de référence première pour la présente étude. L'auteure démontre dans cette œuvre que l'alternance de codes est un terme de couverture (*blanket term*) qui couvre ou englobe toute une gamme de phénomènes inter-lingues. Selon elle, l'alternance de codes est un *fuzzy-edged construct* c'est-à-dire que cette définition, en tant que construction théorique, n'a pas de frontières discrètes, mais elle est plutôt diffuse (*op.cit.* : 72–73). Elle finit par conclure que l'alternance de codes n'est pas un fait observable, mais davantage une construction d'analyse.

Bentahila & Davies (2003), cité par Sarkar & Winer (2006 : 178) ont étudié les éléments d'alternance de codes d'un autre point de vue. Après avoir appliqué les cadres et catégories d'alternance de codes sur les textes franco-arabes des chansons raï, les auteurs ont observé que dans les cas où il s'agit de l'alternance de codes dans la musique, les cadres et théories établis pour des conversations spontanées cessent de fonctionner. Ce phénomène s'explique d'une part par le caractère non spontané de la musique et, d'autre part, par le fait qu'elle n'est pas adressée à une personne ou à un petit groupe d'interlocuteurs connus par le locuteur.

Afin de pouvoir analyser des textes destinés à être «consommés» par

<sup>1</sup> Nous pensons aux ouvrages fondamentaux, p.ex. de Fishman, Gumperz, Poplack, Romaine et Grosjean.

un large public, nous avons besoin d'une méthodologie analytique fonctionnelle apte à une telle analyse. En effet, la culture populaire à cause de son caractère ludique, kaléidoscopique et ouvert pose un défi aux méthodologies traditionnelles de la sociolinguistique (Pennycook 2003 : 514). C'est pour cette raison que nous nous sommes proposé de nous aventurer sur ce terrain de recherche très peu exploré, en nous inscrivant notamment dans le courant esquissé par Pennycook. Ainsi, en partant d'une double base théorique de la sociolinguistique et de l'analyse critique du discours, nous mettons en place une interprétation nouvelle et parallèle.

Un autre courant académique sur l'alternance de codes est représenté par Heller dans ses analyses de choix de code et l'alternance de codes en Ontario (Heller 1994; 1999b). L'approche qu'elle propose dans ses ouvrages consiste à reconnaître qu'une des plus importantes influences sur le choix de codes dans un discours est la valeur perçue de ce code par le locuteur et par l'environnement immédiat contextuel. Elle propose une analyse d'une chanson de Pet Shop Boys et arrive à la conclusion que la musique populaire moderne a découvert le répertoire multilingue comme sujet, ce qui était un phénomène inconcevable il y a quelques décennies (Heller 1999b : 270). L'analyse de ce nouveau sujet devient ainsi l'objectif de Heller sur le terrain de la culture populaire qui semble difficilement intégrable dans les recherches scientifiques.

En effet, ce rapport entre objet de recherche «populaire» et méthode «scientifique» a sa propre histoire. Deux étapes marquantes s'y distinguent nettement. La première désignerait l'ère où les communautés multilingues étaient perçues et traitées de communautés marginales qui avaient opté pour des pratiques multilingues pour fragmenter l'unité du groupe dominant. La deuxième étape et celle que nous vivons aujourd'hui : une nouvelle ère, ou comme Heller l'explique par rapport à un nouvel ordre économique (de haute-modernité) (Heller 1999a; 2005), le multilinguisme a acquis une position d'élite et a cessé d'être une stratégie de résistance. Selon l'auteure, cela s'explique par le fait que la langue ou, plus précisément, la compétence linguistique devient un produit.

Évidemment, la position de Heller sur la valeur du multilinguisme offre plutôt une approche d'interprétation mais n'est sans doute pas exhaustive. Comme nous allons le démontrer dans les lignes qui suivent, la vision que transmettent les paroles et les musiques examinées divergent de manière significative des résultats de Heller. L'analyse des textes des chansons rap nous a permis de constater la coexistence des pratiques multilingues élitistes, vulgaires, ou se situant entre ces deux extrêmes.

### L'analyse critique du discours

Pour notre étude interprétative nous nous référerons aux niveaux analytiques de l'étude critique du discours établis par Fairclough (1992). L'analyse critique du discours se charge d'interpréter les fonctionnements de chaque pratique linguistique sur trois niveaux. Le premier niveau et celui d'une interprétation dans l'optique la plus large. Au deuxième niveau, c'est-à-dire au niveau intermédiaire de la pratique discursive (incluant la production, la distribution et la consommation des textes) s'effectue l'examen de la pratique sociale. Finalement, le troisième niveau d'analyse sera celui du texte lui-même. Ce dernier focalise particulièrement sur la grammaire et le vocabulaire spécifiques sélectionnés. Chaque mot et chaque choix grammatical peut donc devenir objet d'étude. En même temps, le niveau de la pratique discursive ou, autrement dit, le niveau de représentation signifie que «chaque discours peut être vu comme étant une pratique spécifique, produit dans un contexte clair de communication» (<http://209.85.129.104/search?q...>). Il est donc clair que la connaissance des éléments contextuels d'un discours par l'émetteur et par le récepteur de ce discours permet l'interprétation d'un discours spécifique dans un contexte. Il s'agit bien sûr d'une connaissance sociale ou idéologique auquel tout le monde n'a pas accès. Afin de trouver les repères nécessaires lors de la réception d'une œuvre nous avons profité des indications indirectes de cette connaissance. Ces indications sont notamment la façon dont le musicien forme son texte, et la façon dont le public l'interprète. Ces informations nous assurent l'accès au contenu et au pouvoir idéologique qui surgit à la fois des paroles et de la musique (voir l'exemple (3) et la discussion sur l'orthographe).

En tant que pratique sociale, un discours doit être considéré dans un contexte de pouvoir et d'idéologie. Ces deux instances, étant elles-mêmes des pratiques discursives, reflètent «une signification donnée de la réalité, incluse dans les pratiques discursives et peuvent contribuer à la production, à la reproduction et à la transformation des relations de pouvoir dans la société (hégémonies)» (<http://209.85.129.104/search?q...>). Il est évident que les trois niveaux ne fonctionneraient pas les uns sans les autres. En outre, ils ne peuvent pas prétendre servir non plus de catégories statiques ou fixes à appliquer dans chaque situation étudiées. Les niveaux d'interprétation proposés nous servent d'axes d'interprétation et nous fournissent de concepts dynamiques.

### Les pratiques langagières et la culture hip hop

La culture hip hop est née dans les années soixante-dix à New York, dans les banlieues habitées par des noirs et des hispaniques. Même si, de nos jours, elle n'est plus une culture exclusivement noire comme le public s'était hâté à la désigner comme telle dans les premiers textes critiques, elle reste considérée comme afro-diasporique (Potter 1995 cité par Sarkar & Winer 2006 : 174). Étant une forme d'art engagée, la culture hip hop englobe une philosophie de la vie urbaine, de la politique et des questions d'appartenance ethnique. Plusieurs formes artistiques y appartiennent : la danse, plus précisément le *breakdancing*, une culture de *street art* dont le graffiti est la forme d'expression artistique principale, et la musique : DJing, Rapping et MCing. Des coutumes vestimentaires (tenue sportive de basketball et de baseball ou tenue «gangsta» avec des bijoux) font également partie de l'œuvre.

Dans un contexte plus large, la musique et la culture populaire des jeunes intéressent de plus en plus la critique universitaire. Leur examen permet une étude simultanée des niveaux local et global. La production artistique musicale issue de la culture populaire dévoile à la fois des cultures importées, et, d'autre part, une nouvelle culture «réappropriée» et «recontextualisée» (Androutsopoulos & Scholz 2002 : 2). Les éléments stylistiques du rap *global* (cf. le titre de l'ouvrage sur la musique hip hop : *Global noise*, édité par Mitchell) sont recontextualisés dans des chansons. Les procédés de traduction et de transformation culturelle font surgir un nouveau style ; de nouveaux éléments voient le jour. Dans le rap européen ou français, les adjectifs dénotent beaucoup plus qu'une appartenance géographique.

Les études sur les pratiques langagières et la culture hip hop ont démontré le lien fondamental entre le jeu avec les mots et la position centrale de l'oralité dans la culture hip hop (Pennycook 2003; Alim 2003; Androutsopoulos & Scholz 2002; Sarkar & Winer 2006). Dans une perspective historico-culturelle, l'anglais américain parlé par les noirs (*African American Vernacular English*) est caractérisé entre autres par la présence des duels langagiers et l'importance accordée à la compétence verbale des locuteurs et à *signifying*, le jeu de reconnaissance du contenu indirect et implicite (Morgan 1998 : 266).

### Le procédé d'analyse

Le premier extrait (1) vient d'une chanson rap d'un duo hongrois, Ludditák. La langue matrice de la chanson est le hongrois mais le refrain contient des

paroles en français (lignes 1–3). Le nom du groupe est épilé en anglais en ligne 4 :

- (1) Attention ! Il ne faut pas chier.  
 Attention ! Tu dois pas te plier.  
 Attention ! C'est à vous d'crier.  
 L-U-double D-I-T-A

Nous voyons trois langues dans une seule chanson. Cela n'est évidemment pas le fruit d'une cohabitation en Hongrie d'une communauté francophone ou anglophone avec la population hongroise. Dans un cas pareil, il pourrait s'agir des raisons commerciales : cibler ces communautés et leur faire acheter le disque. Dans l'exemple cité, nous avons plutôt affaire à un élément créant une image : il s'agit des rappers cultivés visant un public cultivé. L'œuvre et ses récepteurs puisent dans une culture commune très large. En outre, la chanson étudiée se positionne en tête de la liste des numéros du disque intitulé *Porcogó*. Il semble fort probable que cette chanson a la fonction claire de « parler de soi » et remplit l'acte de parole « se nommer » pour créer l'identité publique du groupe (cf. Androutsopoulos & Scholz 2002 : 9, 14).

Dans notre interprétation externe, ne connaissant pas les circonstances de la création du texte, l'usage du français — familier, parlé ou vernaculaire — permet de lancer deux procédés parallèles. Le premier procédé inclut une partie du public, les francophones, avec un clin d'œil verbal dans un groupe des élus qui parlent français, en excluant en même temps, et nous l'appelons le deuxième procédé, ceux et celles qui ne le parlent pas. (Des statistiques récentes de 2005, deux informations sont à retenir : premièrement, la moitié de la population hongroise ne parle aucune langue étrangère, et deuxièmement les statistiques ne mentionnent pas le français séparément : il tombe dans la catégorie « autres » n'ayant que très peu de locuteurs.) Le fait francophone reste alors ambigu dans le contexte hongrois, mais devient plus nettement inclusif dans les extraits suivants.

Lors de l'examen d'une création de la culture hip hop québécoise, l'image créée d'un artiste (Sir Pathétik qui fait partie du groupe Mauvaize fréquentation) d'une part, par un site Internet québécois et d'autre part, par lui-même et ses textes se propose comme première démarche du travail d'analyse.

Dans le premier texte du [www.radiopatriotique.com](http://www.radiopatriotique.com) l'artiste du mois, Mauvaize fréquentation, est introduit de cette façon-ci :

## (2) Mauvaize Frékentation

Ensemble pour un album incroyable «Billy Nova» et «Sir Pathétik» s'unissent pour former le groupe «Mauvaize Frékentation». Deux milieux, deux cultures, l'un vient de Montréal, l'autre de Trois-Rivières, un rap en anglais l'autre en français. Deux gars simples qui nous parlent de l'amour, de la famille, de l'abus, des dépendances, bref, de toute la réalité des années 2007. [...] Billy Nova et Sir Pathétik rap pour tous les québécois, pour tous les artisans du mouvement, pour tous les jeunes et pour tous ceux qui aiment que ça bouge. «Mauvaize Frékentation» fera un effet énorme au Québec. Jamais on n'a entendu du matériel aussi «real».

Au niveau textuel, le nom du groupe est une expression négative mais au niveau contextuel elle est appropriée, recontextualisée et donc rendue positive embrassant un élément central de la culture hip hop. Ainsi arrivons-nous au niveau social, celui de la marginalité, faisant référence à l'engagement politique. L'orthographe non-standard, suivant la prononciation est en fait le *trademark* du hip hop, on le voit dans le nom du Sir Pathétik et aussi dans le nom du groupe. Quelques exemples venant de plusieurs cultures : Big Brovaz (Grande-Bretagne/Big Brothers), Akkezdet Phiai (Hongrie/A kezdet fai), GZA (E.U./Jesus), ou Rip Slyme (Japon/Lips ryhme).

Cette orthographe du nom du groupe, proche de la prononciation au niveau des lettres, est un élément très visible au cours du procédé de la construction d'identité. Au niveau de représentation, elle constitue un discours-contre, s'élevant contre les standards en les représentant d'une façon «fautive». Au niveau social, elle devient une activité sociale, constituant un genre, un artiste de rap, que le public reconnaît tout de suite.

La suite du texte présente les thèmes de leurs chansons sous forme d'énumération : «l'amour, la famille, l'abus, des dépendances, bref toute la réalité» — ce sont les thèmes typiques de la culture hip hop. Des questions politiques concernant les artistes ainsi que leurs publics sont constamment à l'ordre du jour dans les paroles des chansons. Avec cette liste, avant même d'écouter des chansons, l'image de «l'artiste engagé» est créée.

Nous voyons également une manifestation de l'alternance de codes : «matériel aussi «real»». Il est intéressant de remarquer que l'alternance de codes est marquée par des guillemets. Ainsi l'attention du lecteur y est dirigée. La raison pour laquelle «real» est marqué est qu'il s'agit, encore une fois, d'un clin d'œil. Les lecteurs de ce site sont invités à s'identifier avec le style hip hop, non seulement à travers les thèmes mentionnés mais aussi

par l'usage de l'anglais. Cette fois-ci ce n'est pas un anglicisme à éviter mais un anglicisme à copier, surtout si nous considérons une autre citation de l'exemple (2) : «ils rap pour tous les québécois».

Dans ce dernier exemple le verbe *rap* est utilisé sans conjugaison. En général les emprunts verbaux deviennent des verbes *-er* en français, mais dans ce texte le choix de ne pas transformer le mot anglais en français marque la présence d'un message : il ne s'agit pas de la culture anglaise, en général, mais de la culture hip hop.

L'exemple suivant (3) est une chanson de Sir Pathétik, *Pour mon pays*, dont le texte a été transcrit par «rapdave89» et est disponible sur [http://paroles.zouker.com/parole\\_ziq.php?id=92496](http://paroles.zouker.com/parole_ziq.php?id=92496).

(3) Sir Pathétik, *Pour mon pays*

**yo wurd'up** québec d'la gaspésie a gatineau dans l'nord dans l'sud dans l'est dans l'ouest faut qu'ont s'mettre ensemble **men** qu'ont s'réveille, s't'important, cé notre place,cé notre place **men you know!** cé notre place **yo!**

*refrain* : pas besoin d'vivre ailleurs moi j'reste ici, le québec c'est la place que j'ai choisit, j'chill ici j'meurt ici it's the place to be, j'fier d'mon coin que j'apelle mon pays

qu'se soit à trois-rivière, la ville où qu'chu née la grande ville de montréal la ville où j'aime me promené chu fier de mon coin qu'j'apelle mon pays fier de la langue qu'ont y parle par ici par chez nous nous autre ont parle le français, ont n'a l'hiver pis dans l'street ont parle le français, les gens d'mon pays sont toute sorte de couleur ski fait qu'part ici le monde est rempli d'saveur, ont ai cool din grandes villes comme a campagne l'eau est pure nous autre aussi ont a nos montagne en été ont peu s'baigné dans nos lacs,ont aime le hockey ont ai t'un peuple qui s'éclate, le québec t'en feu si l'canadiens score, ya des belles femmes rive sud rive nord chaque ville du pays a kekchose de chill ma place est rempli d'monde real

**hey yo** sul boulevard maloney downtown gatineau ya du beau monde partout **men** t'a chaud a rigo, visite dont la province va mangé dans l'vieux québec, va din bars su grande allée tant qu'le soir tu t'la pête prend ton char pis ton sac va a pêche a rouin ou va a chateau guay pour fumer un pitit join,la cé cool, le déplacement vers drummond sont sympathique mais surtout y sont l'fun, **yo** soit tranquille quand tu bouge a victo les filles sont belles mais les boys y sont gros, **yo** si t'aime boire d'la grosse va dans l'lac st-jean pis si t'aime les bleuets en même

temps ramène s'en si t'aime faire du ski va din laurentides cé cool par  
chez nous pas besoin d'allé en floride si tu veux bien mangé va voir la  
gaspésie ont est cool partout what's up a rimouski

*refrain*

va a sherbrook sul bord des états, tu va rencontré du beau monde  
là-bas **yo** mon pays est tanné d'se faire avoir comme le canadiens ont ai  
partit pour la gloire, ont a besoin d'un leader pour nous dirigé j'pense  
quié temp pis qu'ont ai prête pour la souveraineté, si tu pense comme  
moi bin lève ton poing dit toi qu'ont t'aime pareil même si tu viens  
d'loin, mon jvien T-R mais j'ai l'québec dans l'cœur même si chez nous  
les chinois ont les dépanneurs, au pays ya des (punk) qui quitte partout  
va sa st-catherine si tu veux être dans l'coup, **yo** dans notre coin cé  
remplit d'vie pis d'rivière, partout cé remplit d'gros buveur de bière **yo**  
mon pays cé l'québec pis chu fier pis a toute vous autres j'lève mon  
verre!

*refrain<sup>2</sup>*

Examinons d'abord les exemples d'alternance de codes. Il semble aisé de décider quelle langue est utilisée à part le français québécois parlé. L'anglais serait la réponse facile, ce qui n'est toutefois pas forcément vrai. Il s'agit plutôt de l'AAVE, *African American Vernacular English*. A quoi nous sert-il de séparer AAVE de l'anglais tout simplement? Cette séparation nous a paru positive puisque dans le texte étudié *yo, men* [man], *wurd'up* [word up] et *you kenon*, marqués en caractères gras dans l'exemple (3), agissent comme des agents d'intertextualité et de *crossing*. Ils ont une valeur de «marqueurs de discours» en AAVE, en fonction de leur rôle original (niveau textuel). Ils créent, au niveau contextuel ou discursif, encastrés dans un texte français, des exemples d'alternance de codes qui font une allusion à la culture hip hop pure et original. Il ne s'agit pas des anglicismes, ou des américanismes, mais des marqueurs de discours stéréotypes de l'AAVE. L'acte de création de l'identité de Sir Pathétik en tant que musicien est accompli : il est un MC, il fait de la *real* musique rap, style *old school*.

Cette chanson en fonction des autres exemples de l'alternance de codes montre une conformité peu créative à des exigences minimales du rap. Les alternances de codes marquées par les caractères en italiques (4) viennent d'un seul champ sémantique, celui du slang de la rue connu même par ceux qui ne sont pas membres des gangs :

<sup>2</sup> La transcription est copiée et son orthographe est légèrement corrigée du site [http://paroles.zouker.com/parole\\_ziq.php?id=92496](http://paroles.zouker.com/parole_ziq.php?id=92496).

- (4) a. dans l'*street* ont parle le franglais,  
 b. ma place est rempli d'monde *real*,  
 c. pour fumer un ptit *join*, la cé *cool*  
 d. cé *cool*  
 e. *what's up* a rimouski

Cette pratique de Sir Pathétik nous révèle, d'une part, la qualité de ses ressources langagières de l'AAVE et, d'autre part, sa volonté d'être reconnu malgré l'incapacité de parler l'AAVE en tant que rappeur authentique.

Les derniers éléments de notre analyse sont seulement deux lettres : T-R, prononcées à l'anglaise. Il s'agit d'une abréviation de Trois-Rivières. Les abréviations sont diagnostiques du style rap, le plus connu des abréviations étant G, c'est-à-dire, *gangster*<sup>3</sup>. Si nous prenons la liste des noms géographiques (5) ce qui est visible tout de suite c'est l'abondance des endroits au Québec, Floride étant la seule exception :

- (5) Noms géographiques dans «Pour mon pays»
- a. Québec (9 fois)
  - b. La Gaspésie (2 fois)
  - c. Gatineau (2 fois)
  - d. Trois-Rivières
  - e. Montréal
  - f. boulevard Maloney
  - g. Chateauguay
  - h. Drummond
  - i. Lac St-Jean
  - j. Laurentides
  - k. Floride
  - l. Rimouski
  - m. Sherbrook
  - n. T-R
  - o. St-Catherine

<sup>3</sup> Un exemple général français, le nom du group Ministère A.M.E.R. = Action, Musique Et Rap, et un exemple hongrois de Ludditák pour G : *Ha real-G akarsz lenni pörköltözöl.* («Si tu veux devenir un *real-G*, tu dois manger du *pörkölt* [plat traditionnel hongrois]»).

Cette liste nous montre un dévouement pour le Québec mettant T-R, abréviation et prononcé à l'anglaise dans une situation intéressante. L'explication reste dans la nature fondamentale du rap : la plupart des jeux de mots ont une seule fonction : susciter des effets poétiques. Si nous prenons le contexte immédiat de T-R, comme nous le voyons à l'exemple (6), il devient clair qu'il s'agit des effets poétiques. Une des fonctions importantes de l'alternance de codes est de créer des rimes intra-lignes et interlignes et garder le rythme du rapping (Alim 2003 : 62)<sup>4</sup>.

(6) tu vien d'loin/mon jvien T-R

Le nombre des syllabes dans la première partie de la ligne ne permet pas un mot si long que Trois-Rivières, alors T-R, deux syllabes sont utilisées plutôt pour ne pas couper le rythme du *rapping*. Dans la même chanson, un autre exemple de l'alternance de codes fait rimer deux lignes :

(7) chaque ville du pays a kekchose de *chill*  
ma place est rempli d'monde *real*

### Notes sur la transcription

Le texte (3) abonde de ce que l'on appellerait fautes d'orthographe et fautes de grammaire (« où j'aime me promené », etc., voir plus haut). À cause de ces fautes nous avons dû prendre une décision : les corriger ou les laisser sans changements. Nous avons opté pour la deuxième parce que ce choix nous permet une réflexion sur « les fautes de grammaire » dans cette situation. Les guillemets signifient qu'il ne s'agit pas de formes verbales fautives mais des attitudes et des idéologies liées à cette forme de l'écriture. Analysant *me promené* par exemple, au niveau textuel nous remarquons l'usage d'un participe passé. Cependant, au niveau contextuel ce participe passé remplace un infinitif (cas de l'homophonie). Enfin, au niveau social, la faute suggère que la norme prescriptive du français standard n'était pas respectée. Elle est ainsi considérée comme un signe : la personne, ayant écrit le texte, peut être appréhendée pour son manque de culture et d'éducation, bref, pour ne pas connaître même sa langue maternelle. Pourtant, sur ce niveau nous pouvons interpréter cette faute d'une autre manière. Elle peut être perçue comme une étape dans un processus d'identification : un québécois fier est

<sup>4</sup> Pennycook a inventé le terme *rapiish* pour être capable de décrire le langage spécial caractérisé par les emprunts de l'AAVE utilisés par des rappeurs (Pennycook 2003 : 526).

en train de se faire connaître, reconnaître et faire connaître son pays. Dans ce processus, la grammaire n'a qu'un rôle bien moindre par rapport au désir de se faire reconnaître.

### Conclusion

A l'aide des exemples (1)–(7) nous avons démontré que l'alternance de codes et le choix de codes dans le texte des chansons rap au niveau discursif et social s'expliquent par une volonté de s'identifier avec les racines authentiques de la culture hip hop à travers l'usage des éléments anglais américain oral ou AAVE.

Le choix de code dans les exemples étudiés ne se fait pas entre l'anglais et le français, mais plutôt entre français québécois et AAVE qui nous donne une image de la communauté hip-hop respectant ses racines, œuvrant pour la solidarité entre ses membres. Les paroles de chansons rap se réfèrent souvent à des points communs, à des expériences communes, ce qui tolère et nourrit l'identité multiple.

Nous voyons à partir des textes étudiés ci-dessus un élément d'identité québécoise qui embrasse les pratiques linguistiques multilingues dans la mesure où elles contribuent à la création d'une identité multilingue. Il ne s'agit pas dans cette culture jeune et dynamique d'un antagonisme entre anglais et français, ou anglophones et francophones, mais plutôt de la disponibilité de nouvelles ressources linguistiques et culturelles. Une phrase, trouvée sur le site [myspace.com/quebec](http://myspace.com/quebec) résume cette réalité multilingue québécoise : « Je m'appelle camille, j'ai 14 ans et j'love le québec. »

### Sites Internet consultés

[http://209.85.129.104/search?q=cache:3-1MNGWdsTUI:feantsa.horus.be/files/transnational\\_reports/researchguidelines/WG2-guidelines//2520French.doc+%22+les+id%C3%A9ologies+fondamentales+sont+discordantes%22&hl=en&ct=clnk&cd=1](http://209.85.129.104/search?q=cache:3-1MNGWdsTUI:feantsa.horus.be/files/transnational_reports/researchguidelines/WG2-guidelines//2520French.doc+%22+les+id%C3%A9ologies+fondamentales+sont+discordantes%22&hl=en&ct=clnk&cd=1)  
[www.radiopatriotique.com](http://www.radiopatriotique.com)  
[http://paroles.zouker.com/parole\\_ziq.php?id=92496](http://paroles.zouker.com/parole_ziq.php?id=92496)  
<http://quebec.myblog.fr/>

### Discographie

Ludditák : *Porcogó* (2005) ; Sir Pathétik : *Pour mon pays* (sans album) (2006)

### Bibliographie

- Alim, H. S. (2003) : On some serious next millennium rap ish : Pharoahe Monch, hip hop poetics, and the internal rhymes of internal affairs. *Journal of English Linguistics* 31 : 60–84.
- Androutsopoulos, J. & A. Scholz (2002) : On the recontextualization of hip-hop in European speech communities : A contrastive analysis of rap lyrics. *Philologie im Netz* 19 : 1–42.
- Fairclough, N. (1992) : *Discourse and social change*. Cambridge : Polity Press.
- Gardner-Chloros, K. (1995) : Code-switching in community, regional and national repertoires. In : P. Muysken & L. Milroy (eds.) *One speaker, two languages*, Cambridge : Cambridge University Press. 68–89.
- Heller, M. (1994) : *Crosswords: Language, Education and Ethnicity in French Ontario*. Berlin & New York : Mouton.
- Heller, M. (1999a) : Alternative ideologies of La Francophonie. *Journal of Sociolinguistics* 3 : 381–402.
- Heller, M. (1999b) : *Linguistic minorities and modernity. A sociolinguistic ethnography*. Harlow : Longman.
- Heller, M. (2005) : Language, skill and authenticity in the globalized new economy. *Revista de Sociolinguística*. <http://www.gencat.net/presidencia/llengcat/>
- Morgan, M. (1998) : More than a mood or an attitude : Discourse and verbal genres in African-American culture. In : S. Mufwene, J. R. Rickford, G. Bailey & J. Baugh (eds.) *African American English: Structure, history, and use*, London & New York : Routledge. 251–281.
- Pennycook, A. (2003) : Global Englishes, Rip Slyme, and performativity. *Journal of Sociolinguistics* 7 : 513–533.
- Sarkar, M. & L. Winer (2006) : Multilingual code-switching in Quebec rap : Poetry, pragmatics and performativity. *International Journal of Multilingualism* 173–192 : 3.

LEGISLAZIONE LINGUISTICA E PERCEZIONE  
DELL'ALTERITÀ: INTORNO AL FALLIMENTO  
DELLA TUTELA DELLE MINORANZE  
LINGUISTICHE STORICHE IN ITALIA

FIorenzo Toso

Università di Sassari  
Dipartimento di Scienze dei Linguaggi  
Via Tempio 9  
07100 Sassari  
Italia  
ftoso@uniss.it

**Abstract:** This paper illustrates the problems that arose after the approval of a law in Italy (Act no. 482/1999) on the safeguarding and enhancement of traditional linguistic minorities by examining a number of specific examples. The law proved to be not only seriously insufficient, but even had negative repercussions, both with regard to the overall judgement expressed on Italy's linguistic heritage seen as a cultural heritage, and with regard to the fact that in many situations the very principle of protection was distorted: from the refusal to finance a number of groups rightfully and meritoriously entitled to such funds to the financing of local realities which have very little if nothing to do with linguistic varieties. In general, "language policy" in Italy is negatively influenced by the confusion between "national minority" and "linguistic minority", one of the major factors in accounting for the failure of initiatives attempting to help the linguistic minorities.

**Keywords:** language policy, Italy, linguistic minorities, national minorities, language law

In Italia come altrove il concetto di "minoranza linguistica" è ampiamente dibattuto tra gli studiosi. Tradizionalmente si finisce per associarlo a quello di "minoranza nazionale", di formulazione tardo-ottocentesca, per definire quei gruppi di popolazione che, all'interno della concezione tradizionale di stato-nazione, non condividano o addirittura rifiutino tutti o alcuni dei cosiddetti "caratteri nazionali" (tra i quali il comune retaggio storico, la cultura materiale e spirituale, la lingua appunto, ecc.) dei quali è portatrice il resto della popolazione, che ne accetta dunque la formulazione e la codificazione proposta dall'élite intellettuale e politica del paese.

Tuttavia questa impostazione che dovrebbe riguardare soltanto le situazioni conflittuali non rende conto in particolare del fatto che un senso di appartenenza linguistica differenziato rispetto a quello della restante popolazione non è sufficiente a definire di per sé una diversa identità “nazionale”: ad esempio rappresenta sicuramente una “minoranza nazionale” e al tempo stesso una “minoranza linguistica” quella germanofona dell’Alto Adige, che rivendica tradizionalmente un’alterità forte rispetto al contesto italiano, mentre è una “minoranza linguistica” ma non costituisce una minoranza “nazionale” quella di lingua albanofona dell’Italia meridionale; allo stesso modo quella catalana è una minoranza “nazionale” in Spagna, ma non ad Alghero in Sardegna, e per certi aspetti si può dire che rappresenti una minoranza “nazionale” ma non una minoranza linguistica quella rutena in Ucraina.

La confusione tra “minoranza linguistica” e “minoranza nazionale” è alla base dei criteri con i quali, secondo la L. N. 482/1999, viene ammessa a tutela in Italia la lingua delle “popolazioni albanesi [Italia meridionale], germaniche [arco alpino], greche [Salento e Aspromonte], slovene [lungo il confine orientale], croate [Molise] e catalane [Alghero] e quelle delle popolazioni parlanti il francese [Valle d’Aosta], il francoprovenzale [Val d’Aosta, Piemonte e Puglia], il friulano [Friuli], il ladino [Dolomiti], l’occitano [Piemonte e Calabria] e il sardo [gran parte della Sardegna]”.

Ora, l’utilizzo della definizione “popolazioni albanesi, catalane...” implica l’ammissione di una diversa appartenenza nazionale, che pare confermata dal nesso che attua una distinzione tra gruppi dotati (teoricamente) di uno stato estero di riferimento (Albanesi, “Germanici”, Greci, Sloveni, Croati e anche i Catalani) e gruppi privi di tale supporto, per i quali si insiste invece su un’appartenenza meramente linguistica: i francofoni non sono quindi “Francesi”, diversamente dagli slovenofoni in Italia che sono Sloveni!

Ma se per una parte (e una parte soltanto) dei “Germanici” o degli Sloveni ha senso parlare di un effettivo rapporto di solidarietà culturale e politica con la popolazione di un Paese diverso da quello di cittadinanza, lo stesso non si può certo dire dei “Greci”, degli “Albanesi”, dei “Croati” o dei “Catalani”, ossia le comunità di lingua greca, albanese, croata e catalana da secoli radicate in Italia, che non hanno intrattenuto, storicamente, relazioni coi Paesi d’origine al di là di contatti culturali il più delle volte riavviati solo in tempi recenti.

Sotto la denominazione di “popolazioni germaniche” vengono poi integrati gruppi linguistici e culturali diversissimi per modalità d’impianto storico, per tipologie dialettali, per realtà sociolinguistica, oscillando come si

è visto tra la compatta maggioranza “etnica” della popolazione della provincia di Bolzano e i piccoli gruppi Walser delle Alpi occidentali, “Cimbri” del Veneto, Mòcheni del Trentino, Saurani e Timavesi del Friuli: ma se il tedesco standard ha una vitalità e una pratica effettiva nel Tirolo Meridionale, ove convive con le varietà dialettali locali (delle quali nessuno ha mai proposto una tutela), non costituisce affatto un tetto accettabile per le altre comunità germanofone: proporre il tedesco standard come lingua di riferimento significherebbe di fatto, in tali contesti, imporre una lingua straniera fortemente distanziata dalle varietà locali.

A sua volta lo sloveno standard viene sostanzialmente rifiutato come tetto linguistico da una parte della popolazione di lingua slava della provincia di Udine, sia per motivi di ordine storico-ideologico, sia per l'effettiva distanza delle arcaiche parlate delle valli del Resia e del Natisone dal modello che si è venuto elaborando, soprattutto a partire dal secolo scorso, come lingua letteraria dell'attuale Repubblica di Slovenia: come conseguenza di questa situazione, l'enunciazione dell'art. 2 della 482 viene cavalcata da gruppi locali che si sono fatti promotori di una proposta di legge, presentata il 20 maggio 2004, con la quale si chiede l'ammissione a tutela delle lingue slave “natisoniana”, “Po-Nasen” e “resiana” parlate rispettivamente nelle valli del Natisone, del Torre e del Resia.

Ancora, la distinzione tra popolazioni parlanti il francese e il franco-provenzale, date le peculiari modalità della pluriglossia e del plurilinguismo valdostani è priva di senso, in quanto il francese è da sempre il tetto statutario dei dialetti franco-provenzali della regione, tradizionalmente percepiti come varietà “orientate” verso il francese pur presentando caratteri originali nella loro evoluzione storica dal latino.

La distinzione tra “minoranza nazionale” e “minoranza linguistica” ha dunque un'importanza cruciale: appare infatti evidente che se un gruppo minoritario afferma collettivamente un'alterità identitaria in competizione col senso di appartenenza nazionale, e in particolare se tale alterità è appoggiata da uno stato-tutore di riferimento (ad esempio l'Austria nel caso degli Altoatesini, o l'Ungheria per i Magiari della Transilvania), la minoranza assume anche dei “diritti linguistici” inalienabili, che nei paesi a democrazia avanzata lo stato egemone ha il dovere di tutelare; mentre nel caso di minoranze linguistiche che non siano al tempo stesso minoranze nazionali, il problema andrebbe posto nel senso di una tutela del *patrimonio linguistico* di tali comunità, poiché i “diritti linguistici” che riguardano (individualmente) gli appartenenti a tali gruppi non sono diversi da quelli di qualsiasi altro membro della comunità nazionale in cui si integrano: il *diritto* alla non discri-

minazione per motivi linguistici, il *diritto* alla preservazione del bene culturale “lingua” di cui nella fattispecie si è portatori, ma anche *diritto* all’accesso agli strumenti linguistici di maggiore utilità ai fini del proprio inserimento sociale, sono infatti parte integrante dei *diritti* che debbono essere garantiti a *tutti* i cittadini all’interno di un paese.

Sotto questo punto di vista, il concetto invalso di “minoranza linguistica” in Italia è per certi aspetti assai forzato, perché, se si esclude il caso delle minoranze nazionali, i “diritti linguistici” degli individui e delle comunità tradizionalmente individuate come tali non sono diversi ad esempio, in linea di principio, da quelli delle persone e dei gruppi che hanno come forme di espressione idiomatica tradizionale un qualsiasi “dialetto italiano”.

In particolare proprio in Italia il problema è inoltre complicato dalla difficoltà di distinguere i concetti di “lingua” e “dialetto”, tema peraltro sul quale le stesse istituzioni europee, al di là delle dichiarazioni di principio in materia di patrimoni linguistici storici, hanno sempre mantenuto un atteggiamento fortemente ambiguo.

Nessun linguista sosterebbe oggi criticamente che i “dialetti italiani” sono “dialetti dell’italiano”, ossia varietà della lingua nazionale (o addirittura, come capitava di leggere in passato, “storpiature” della lingua): potrebbe contare semmai una maggiore o minore distanza tipologica rispetto alla lingua nazionale, nel senso che il dialetto di Siena è più affine strutturalmente all’italiano che non quello di Campobasso, e che quest’ultimo mostra una parentela più forte rispetto alla lingua nazionale che non quello di Cuneo, e così via: ma questo non vuol dire affatto, da un punto di vista strettamente scientifico, che il sardo ad esempio o il friulano siano “lingue” e che il genovese o il napoletano non lo siano. Il sardo e il friulano sono eventualmente varietà dialettali *più distanti* dall’italiano nel contesto romanzo, ma la loro ammissione a tutela è fortemente condizionata da valutazioni extralinguistiche, connesse con livelli diversi di rivendicazione politico-culturale, che sono poi le stesse in base al quale il corso, una varietà fortemente affine al toscano e quindi all’italiano letterario, è considerato “lingua” a se stante in Francia.

Inversamente, la constatazione che il dialetto walser è di discendenza germanica e che il grico salentino è di origine ellenica non eludono il fatto che ambedue queste varietà sono parte integrante del patrimonio linguistico italiano, e che il fatto di parlarle non implica la percezione di una diversa appartenenza nazionale; di conseguenza, le modalità di tutela di queste componenti del patrimonio linguistico italiano non dovrebbero essere in linea di principio dissimili da quelle che dovrebbero riguardare altre componenti quali i dialetti salentini o quelli lombardo-piemontesi circostanti: anche se

è poi evidente che, in una prospettiva di valorizzazione complessiva, le applicazioni di questo principio sono suscettibili di variare considerevolmente da situazione a situazione.

Di fronte a tutte queste considerazioni (ma altre se ne potrebbero addurre) appare evidente il gravissimo danno arrecato alla tutela del patrimonio linguistico italiano con l'approvazione della legge 482/1999 in materia di minoranze linguistiche storiche: essa si basa infatti su un principio che equipara le "minoranze linguistiche" alle "minoranze nazionali", escludendo invece da ogni forma di tutela e valorizzazione il resto del patrimonio linguistico italiano e creando all'interno di esso gerarchie antistoriche dettate dal presupposto di una identificazione (ideologicamente pericolosa) tra senso di appartenenza linguistica e senso di appartenenza nazionale.

La legge ha inoltre escluso deliberatamente da ogni forma di tutela alcune varietà linguistiche che rientrano a pieno titolo nella categoria delle "minoranze linguistiche" storiche e che sono a vario titolo riconosciute come tali da istituzioni scientifiche, amministrazioni politiche ecc. come i dialetti "galloitalici" o altoitaliani in Sicilia e in Basilicata, i dialetti zingari, l'armeno, l'ebraico (in quanto lingue liturgiche), il sardocorso (sassarese e gallurese) della Sardegna settentrionale, e per certi aspetti il veneto coloniale parlato in Friuli.

Il caso forse più significativo e non a caso maggiormente stigmatizzato dagli studiosi è quello del tabarchino. Le isole di San Pietro e Sant'Antioco a sudovest della Sardegna ospitano nei comuni di Carloforte e Calasetta comunità che praticano una parlata d'origine ligure. La denominazione di "tabarchino" è legata alla storia del popolamento delle due cittadine, fondate da coloni provenienti dall'isolotto tunisino di Tabarca sul quale fin dal XVI secolo si erano stanziati gruppi di corallari e pescatori provenienti dalla Liguria.

A Tabarca i Genovesi svilupparono anche un fiorente commercio col retroterra, dando vita ad attività mercantili e di scambio, e la loro lingua godette di notevole prestigio in Tunisia fino a gran parte del XIX secolo. Tuttavia le pressioni del bey locale, su istanza francese, indussero nei primi decenni del Settecento molti tabarchini a cercare rifugio altrove: il re Carlo Emanuele, che aveva appena avviato un programma di ripopolamento di alcune zone della Sardegna, accolse nel 1738 la loro richiesta di fondare sull'isola di San Pietro, fino ad allora disabitata, il centro di Carloforte. Altri Tabarchini stabilirono nel 1769 la colonia di Nueva Tabarca su un isolotto presso Alicante in Spagna (dove però il genovese si estinse dall'uso parlato nei primi decenni del Novecento), mentre altri si stanziavano a Calasetta, sul litorale dell'isola di Sant'Antioco.

Le due colonie in Sardegna riuscirono a stabilizzarsi e a prosperare, mantenendo una spiccata autonomia economica e culturale rispetto al contesto sardo. Oggi nei due centri l'uso del tabarchino, dotato di uno standard ortografico e di essenziali strumenti normativi, è uno degli elementi caratterizzanti della popolazione, che anche per altri aspetti, in seguito alle sue vicende secolari, ha finito per assumere una spiccata originalità sia rispetto alle comunità circostanti della Sardegna che alla Liguria.

L'attaccamento dei Tabarchini alle tradizioni linguistiche e la fortissima autostima fanno sì che presso le due comunità, per 10.000 abitanti complessivi, si sia mantenuta una pratica larghissima della parlata, che risulta la più diffusa in rapporto al territorio tra tutte le lingue tradizionalmente diffuse in Sardegna, con una percentuale di circa il 90% di parlanti, una situazione sociolinguistica unica nel panorama italiano.

Ciò spiega anche come da diversi anni siano in corso iniziative qualificate di promozione della lingua e della cultura locale, con esperienze particolarmente significative di inserimento nell'ambito della didattica: il successo di queste iniziative, considerate da molti un vero e proprio modello di integrazione di una lingua minoritaria nei programmi scolastici, è reso possibile in particolare dalla tenuta del tabarchino anche presso le generazioni più giovani, fatto che elude il rischio di un recupero "archeologico" della parlata, come avviene invece sempre più spesso in altri contesti di minorità.

Il tabarchino è correttamente riconosciuto come lingua minoritaria in base alla legislazione regionale sarda (L.R. 26/1997), ma per l'appunto viene assurdamente ignorato da quella nazionale, fatto che costituisce di per sé non soltanto un mostro giuridico, ma una grave discriminazione nei confronti dei due comuni che, unici in tutta la Sardegna, non sono ammessi a fruire dei benefici della L. N. 482/1999. Da qui le iniziative parlamentari volte a ovviare a questa incresciosa situazione e le ricorrenti prese di posizione di molti organismi scientifici, rimaste tuttavia prive di conseguenze apprezzabili.

L'assurdo giuridico che riguarda le comunità tabarchine non è l'unico legato alla sovrapposizione della normativa nazionale a forme di tutela preesistenti. Un altro esempio per certi aspetti clamoroso è rappresentato dal panorama delle comunità ladine: in questo caso l'applicazione della L. N. 482/1999 ha portato, a seconda delle interpretazioni che si possono dare dei fatti, a un'indebita estensione del concetto di identità ladina o all'affermazione di una grave sperequazione all'interno di una comunità linguistica per la quale vigono di fatto, a seconda degli ambiti amministrativi di appartenenza, situazioni differenziate di tutela.

Gli studiosi sono per lo più concordi nell'affermare oggi che i dialetti ladini rappresentano varietà linguistiche originariamente legate al contesto italiano settentrionale, ma rimaste immuni per isolamento geografico e culturale dalle innovazioni che portarono allo sviluppo attuale della parlate diffuse in Veneto o in Lombardia: minor credito incontra oggi l'ipotesi del legame e di un'antica continuità con le aree friulana e retoromancia della Svizzera, anch'esse caratterizzate in ogni modo da un rapporto analogo col contesto italiano settentrionale.

In ogni caso l'esistenza di una identità ladina basata sulla specificità linguistica è da tempo un fatto riconosciuto anche a livello istituzionale, per quanto tale specificità sia diversamente percepita anche presso le comunità che vi si riconoscono.

Esistono infatti, nel contesto ladino una minoranza diffusa in territori passati all'Italia nel 1919 insieme all'Alto Adige di lingua tedesca (valli Gardena e Badia con Marebbe oggi in provincia di Bolzano, val di Fassa in provincia di Trento e Cortina d'Ampezzo e zone limitrofe in provincia di Belluno), un'area di dialetto ladino storicamente e culturalmente integrata per secoli nella Repubblica di Venezia (praticamente tutto il Cadore), e infine una serie di parlate "peri-ladine" (val di Fiemme, val di Sole e val di Non in Trentino, lo Zoldano in provincia di Belluno) nelle quali i caratteri dialettali ladini digradano progressivamente in quelli lombardo-veneti, per le quali rimane controversa la classificazione come varietà effettivamente "ladine", ma il cui riconoscimento come tali è stato promosso dalle amministrazioni locali.

Il tema della gestione della specificità linguistica e culturale ladina investe inoltre considerazioni di carattere storico, politico e amministrativo: mentre i ladini "tirolesi" hanno costantemente ribadito la propria alterità rispetto a un'appartenenza nazionale italiana, i Ladini del Cadore veneto non hanno mai sviluppato relazioni conflittuali con lo stato di appartenenza. Inoltre, in base agli statuti che regolano l'autonomia altoatesina, solo i Ladini della provincia autonoma di Bolzano fruiscono di forme di protezione legate agli accordi italo-austriaci e vedono già da tempo tutelata integralmente la propria specificità.

Vi sono dunque almeno tre differenti forme di "identità ladina", quella tirolese ex-austriaca integrata nell'ambito della provincia di Bolzano (storicamente attratta dall'area culturale tedesca), quella tirolese ex-austriaca ricompresa nel territorio delle province di Trento e Belluno; e quella che si tende oggi a definire "neoladina" in quanto frutto di un "risveglio" etnico-culturale più recente e spesso esclusivamente legato alla volontà di accede-

re ai benefici di legge. Di conseguenza, complessivamente i parlanti ladino sono oggi circa 80.000 se si ammette l'appartenenza a questo gruppo dei dialetti del Cadore, circa 30.000 se si considerano i soli ladini tirolesi, 18.736 (censimento 2001) se si fa riferimento alla sola ladinità bolzanina, quella che gode di prerogative di minoranza "nazionale" giuridicamente distinta dalle altre realtà.

Una situazione così complessa vede anche forme diverse di promozione della cultura locale: i Ladini ex-tirolesi hanno sviluppato da tempo iniziative importanti di rivitalizzazione, mentre nel Cadore la tutela delle varietà ladine o peri-ladine muove oggi i primi passi.

Riguarda solo l'area bolzanina, infine, l'esistenza di strutture scolastiche autonome per l'insegnamento *in e del* ladino (previste in base agli accordi internazionali), e alla stessa area fa riferimento il progetto di uno standard di riferimento, il *Ladin Dolomitan*, che integri o addirittura superi il tradizionale frazionamento dialettale dell'area consentendo, secondo i suoi sostenitori, una più incisiva pratica di tutela.

Il caso dell'estensione spesso indebita del concetto di ladinità linguistica ad ambiti comunali le cui parlate hanno spesso pochi (se non nulli) tratti ladini è la conseguenza di un fatto non meno grave dei casi di esclusione di minoranze linguistiche dai benefici della legge 482/1999, ossia il principio assurdo di autocertificazione linguistica, al di sopra di ogni considerazione di ordine scientifico e storico-culturale, da parte delle amministrazioni locali.

In seguito a ciò, i benefici (soprattutto quelli di natura economica) previsti dalla legge, hanno indotto decine di amministrazioni comunali a dichiarare, pur di accedervi, una inesistente appartenenza a questa o a quella minoranza, col risultato che non solo le comunità di lingua ladina si sono moltiplicate nel Veneto, come si è visto, in maniera tale da "sommergere" numericamente la minoranza ladina "storica", ma che in Piemonte ad esempio, secondo una recente ricerca, su 172 comuni le cui amministrazioni abbiano dichiarato l'appartenenza della propria popolazione a una qualche minoranza linguistica tutelata, almeno 26 risultano oggi indebitamente "occitani", 10 "francesi", 7 "germanici" (di dialetto walser) e 5 "francoprovenzali": e in realtà, queste cifre sembrano approssimate per difetto.

Un altro caso limite è offerto dall'inesistente minoranza "occitana" in Liguria. In questa regione hanno dichiarato questa appartenenza due comuni, quello di Olivetta San Michele e quello di Triora (per le sole frazioni di Realdo e Verdeggia), i cui dialetti sono tradizionalmente considerati di tipo ligure alpino, classificazione universalmente accolta dagli studiosi italiani, francesi e tedeschi che in tempi anche recenti se ne sono occupati nel quadro di ricerche aggiornate sulle aree dialettali arcaiche dell'entroterra montano.

L'assurdità della situazione è data anche dal fatto che gli stessi dialetti sono parlati anche in porzioni di territorio passate alla Francia nel 1947 in seguito ai trattati di pace, ma che in tali aree il governo transalpino riconosce correttamente l'esistenza di comunità di dialetto ligure: col risultato che la stessa varietà linguistica viene attualmente definita come "occitana" a Olivetta San Michele e come "ligure" nelle frazioni oggi francesi di Piena e Libri, e che il dialetto brigasco risulta impropriamente "occitano" a Realdo e Verdeggia (oltre che in alcune frazioni rimaste alla provincia di Cuneo) e ligure nell'ex capoluogo, oggi francese, di Briga Marittima.

L'avvallo dato dalla provincia di Imperia a questa forma palese di malcostume amministrativo è stata duramente contestata in tempi recentissimi dall'opinione pubblica locale dopo che un ordine del giorno della medesima amministrazione prevedeva l'avvio di forme concrete di accesso ai finanziamenti della 482/1999 da parte dei comuni interessati. Nella sconcertante dichiarazione di "occitanità" che ha interessato Realdo, Verdeggia e Olivetta San Michele si sono voluti vedere, tutt'altro che a torto, la volontà di privare i parlanti del loro effettivo senso di appartenenza locale e un tentativo di manipolazione che, sebbene consenta (in maniera alquanto discutibile) l'accesso a qualche erogazione statale, va tuttavia in senso opposto a una promozione della pluralità linguistica e culturale, puntando a omologare a una realtà totalmente estranea varietà dialettali che rischierebbero così di trovarsi isolate rispetto al *continuum* linguistico nel quale sono tradizionalmente inserite.

Va ancora considerato che la denominazione "occitano" è contestata anche nelle valli piemontesi dove si parlano effettivamente dialetti di questo tipo da una parte consistente della popolazione e della militanza culturale, che preferiscono la dizione tradizionale, rimasta estranea alla L. N. 482/1999, di "provenzale", con minori implicazioni ideologiche e riferimenti al nazionalismo a sfondo etnico che caratterizza il movimento occitano nella Francia meridionale. Questa assenza di sensibilità a un problema che non è soltanto di carattere terminologico, ma che investe anche precisi riferimenti simbolici e culturali, è un altro aspetto preoccupante della legislazione nazionale italiana, nella quale si ravvisano elementi di strumentalizzazione ideologica dai contorni poco chiari.

In generale comunque anche la "corsa all'appartenenza etnica" indotta dall'approvazione della legge, oltre agli evidenti risvolti reazionari che introduce nel processo di elaborazione e ri-elaborazione delle identità locali, rende impossibile una valutazione serena degli interventi messi finora in atto in una prospettiva di protezione (o presunta tale) del bene-lingua. Il fallimento

della tutela delle minoranze linguistiche in Italia si può verificare così attraverso l'avvio di iniziative volte non ad assicurare la vitalità degli usi parlati delle diverse varietà ammesse a tutela, bensì a fissare "norme" sopralocali, spesso con presupposti rifiutati dagli stessi parlanti: tutto ciò in ottemperanza all'ingessatura delle varietà minoritarie sancita da una legge che non si preoccupa affatto di tramandare il patrimonio linguistico tradizionale e di educare le giovani generazioni al rispetto delle differenze e alla pluralità del proprio percorso linguistico, quanto di assicurare alle lingue minori (e soprattutto ai gestori politici e culturali di esse) spazi di utilizzo che esulano comunemente dall'esperienza propria dei parlanti in nome di una "parificazione" giuridica all'italiano (destinata comunque a rimanere sulla carta) che attiene ai diritti delle "minoranze nazionali" ma non alle prospettive di tutela del patrimonio culturale delle "minoranze linguistiche".

Un caso estremo è offerto dal Friuli, dove una specifica legge regionale, addirittura anteriore a quella nazionale (15/1996, oggi in corso di revisione), intende opporre alla frammentazione dialettale una serie di misure atte a incoraggiare l'uso scritto e parlato di un "friulano standard" fissato nelle sue norme ortografiche e promosso dalle istituzioni regionali e provinciali con interventi decisi di politica linguistica, fatto che incontra le perplessità di molti parlanti e operatori culturali soprattutto nelle aree marginali e periferiche, dove alla realtà viva della dialettofonia si teme di vedere sovrapposta una varietà sopralocale ritenuta artificiosa ed estranea al sentimento di appartenenza linguistica che coinvolge le comunità. Analoga reazione di rigetto si è verificata in Sardegna in seguito alla promozione da parte della regione, negli anni scorsi, di un progetto di *limba sarda unificada* (lingua sarda unificata) oggi peraltro sostituita da un più elastico modello di *limba sarda comuna*.

Episodi come questi sono la conseguenza del carattere velleitario delle norme di tutela e soprattutto della confusione, come si anticipava, dei concetti di minoranza nazionale e di minoranza linguistica, nel senso che la legislazione nazionale (e nei casi citati quelle regionali) presuppongono nelle situazioni ammesse a tutela l'utilizzo della lingua in ambiti che le sono per lo più storicamente estranei, implicando l'esigenza di una elaborazione, promozione e soprattutto accettazione in tempi rapidi, da parte dei parlanti, di una varietà sopralocale riconosciuta e "ufficializzata", mentre in realtà la presa d'atto dell'appartenenza dei dialetti sardi o franco-provenzali a un sistema linguistico diverso da quello italiano non risolve affatto tutti i delicati problemi inerenti all'utilizzo di tali idiomi come codici "totali".

Questa distorsione del principio di tutela è legata al criterio in base al

quale la lingua “tutelata” debba immediatamente assumere prerogative ricalcate su quelle condivise dal codice egemone: tale prassi, peraltro diffusa nel panorama europeo occidentale, viene individuata come uno dei punti nodali della problematica connessa alla valorizzazione delle lingue minoritarie, come se ciò dovesse rappresentare una effettiva *chance* dal punto di vista della rivitalizzazione degli usi *parlati*, quelli cioè ai quali dovrebbe rivolgersi in primo luogo l'azione di salvaguardia.

Ma in questo modo la promozione di un idioma si esaurisce in gran parte nella burocratizzazione della prassi comunicativa in lingua minoritaria: se davvero si ammette l'utilità delle pratiche di ufficializzazione ai fini della rivitalizzazione di un idioma minoritario, diventa allora ineludibile il problema della sua standardizzazione, che passerà attraverso il tentativo di promuovere una varietà sopralocale fatalmente artificiosa anche quando si tratti di basarla su un modello ritenuto il più prestigioso nell'ambito delle varietà che si riconoscono integrate nella “lingua” che si intende tutelare, con la conseguenza di allontanare dall'uso quei locutori che, non trovando alcun interesse nell'utilizzo di un codice che non soddisfa le proprie individuali esigenze identitarie, finiranno per allontanarsene.

Nella pratica insomma, le esperienze di promozione di standard unificati partono da un concetto di sacrificio linguistico» che, passando attraverso un'adesione “militante” alle ragioni dell'utilizzo del codice minoritario, implica una limitazione della sua pratica spontanea. Parlare la lingua minoritaria diventa a questo punto, prima che necessità comunicativa realmente avvertita, esigenza di affermazione di un'alterità, e il risultato del processo di elaborazione può avere come conseguenza reazioni di rigetto da parte dei fruitori ideali—le popolazioni interessate—di un programma di standardizzazione dai connotati fatalmente élitari e in più di un caso promossi da operatori totalmente estranei alla realtà *visita* dell'idioma. La formulazione della 482 sembra supporre l'esistenza di livelli consapevolzza e di elaborazione in realtà assenti nella prassi di gran parte delle comunità minoritarie residenti in territorio italiano, o esistenti a livello di spesso discutibili esercitazioni di “ingegneria linguistica” completamente avulse dalla realtà sociolinguistica vigente nei territori interessati.

Manca in sostanza, alla maggior parte delle lingue elencate all'articolo 2 del testo legislativo, un livello formale in grado non solo di sorreggere prospettive più o meno opportune di utilizzo “alto”, ma anche di imbrigliare e disciplinare (come sembra implicito nei voti del Legislatore) la vitalità delle varianti locali, della vernacolarità che costituisce l'esplicito riferimento culturale dell'esperienza linguistica minoritaria e ne è anche in gran parte un

punto di forza nella pratica quotidiana: l'aggressività che si verifica proprio in Friuli nei confronti degli operatori culturali che per fedeltà alla loro specifica tradizione linguistica rifiutano di aderire alle impostazioni normative è il riflesso di un atteggiamento che genera anche in Italia disaffezione in molti parlanti (anche sensibili ai destini del proprio strumento espressivo), i quali non avvertono l'esigenza di arricchire il proprio repertorio con modalità standardizzate della lingua minoritaria.

Il vero problema sta dunque nella percezione che riguarda l'oggetto di tutela secondo l'impostazione accolta dalla L.N. 482/1999: non codici comunicativi reali, per i quali buona parte delle norme proposte dalla legislazione nazionale non rappresenta affatto una possibilità di rivitalizzazione, ma "lingue" che, in una considerazione mitica della storia linguistica italiana, si vorrebbero in astratto minorizzate in virtù di una precisa volontà di negazione dei diritti linguistici delle popolazioni interessate, retrocesse alla condizione di dialetti come conseguenza di un processo storico di dequalificazione.

A quasi sette anni dalla sua approvazione, la L.N. 482/1999, che continua a costituire l'unico provvedimento-quadro che definisca norme generali valide per tutto il territorio nazionale in merito a una delle tipologie (socio)linguistiche che si integrano nel panorama italiano, mostra dunque non soltanto limiti forti di applicabilità pratica ma, quel che è peggio, rivela attraverso i processi di attuazione tutti i gravi limiti di impostazione che ne hanno contraddistinto il tormentato *iter* in un paese che vive tuttora con una certa difficoltà il "problema" storico della sua pluralità culturale e linguistica.

Al tempo stesso una sua revisione o riformulazione pare allo stato attuale difficilmente praticabile anche per via degli interessi politici ed economici che sono venuti col tempo sedimentandosi intorno al testo legislativo: non è casuale ad esempio che una recente proposta di legge di ratifica della *Carta europea delle lingue regionali e minoritarie* da parte italiana prenda le mosse proprio dall'enumerazione, come si è visto imprecisa e per certi aspetti contraddittoria, delle "minoranze linguistiche" ammesse a tutela. Sembra quindi che i danni gravi arrecati da questa legge al patrimonio linguistico storico italiano, da più parti denunciati, siano destinati a perpetuarsi contribuendo in maniera decisiva alla crisi di un panorama idiomatologico di eccezionale valore culturale, sul cui destino finale appare sempre più urgente interrogarsi.

### Nota bibliografica

La letteratura scientifica intorno al tema delle minoranze linguistiche in Europa e in Italia si è notevolmente accresciuta in questi ultimi anni, sia per quanto riguarda i temi e i problemi generali connessi a questa categoria, sia per quanto riguarda aspetti specifici o singole situazioni. Per quanto riguarda le considerazioni esposte in questo articolo, che costituisce un lavoro di sintesi, mi limito a segnalare alcuni altri miei interventi sull'argomento, nei quali i rimandi puntuali a una bibliografia ampia appaiono più motivati: *Insularità linguistica e culturale. Il caso dei Tabarchini di Sardegna. Documenti del Convegno internazionale di studi (Calasetta, 23-24 settembre 2000)* presentazione di Tullio De Mauro, a cura di Vincenzo Orioles e Fiorenzo Toso, Recco, Le Mani (Udine, Centro Internazionale sul Plurilinguismo) 2001; 'Dialetto e legislazione', in: M. Cortelazzo, C. Marcato, N. De Blasi e G. P. Clivio: *I dialetti italiani. Storia struttura uso*, Torino: UTET, 2002: 1063-1072; 'Un caso irrisolto di tutela: le comunità tabarchine della Sardegna', in: V. Orioles (cur.): *Atti del Convegno di Studi 'La legislazione nazionale sulle minoranze linguistiche. Problemi, applicazioni, prospettive' (Udine, 30 novembre—1 dicembre 2001)*, Udine: Forum 2003: 267-276; 'Le eteroglossie interne. Aspetti e problemi' a cura di Vincenzo Orioles e Fiorenzo Toso Numero tematico di *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata*, n.s. 34 (2005), 3: 206; 'Le legislazioni regionali in materia linguistica. Una risorsa e un problema', in: G. Ruffino e F. Lo Piparo (cur.): *Gli italiani e la lingua. A quarant'anni dalla pubblicazione della 'Storia linguistica dell'Italia unita' di Tullio De Mauro. Atti del convegno (Palermo-Bagheria, 13-14 giugno 2003)*, Palermo: Sellerio, 2005: 255-267; 'La legge 482 e gli scenari recenti della politica linguistica in Italia', *Rivista Italiana di Linguistica e Dialettologia* VI, 2004 [ma 2006]: 41-64; *Lingue d'Europa. La pluralità linguistica dei Paesi europei fra passato e presente*, Milano: Baldini Castoldi Dalai Editore, 2006; 'A proposito dello spazio occitano nell'area cisalpina sud-occidentale', *La France Latine. Revue d'Études d'oc*, n.s., 143, 2006: 7-22; 'La tutela dei patrimoni linguistici e delle lingue minoritarie: alcune considerazioni', *Ladin. Rivista dell'Istituto Ladin de la Dolomites* 4, 2007: 31-36; 'Le minoranze etnicolinguistiche', in: L. Cavalli Sforza (cur.): *Storia della cultura italiana*, Vol. II, *Lingue e linguaggi*, Torino: UTET, 2008 (in corso di stampa); 'Dalla glottonimia alla glottopolitica: la scelta tra occitano e provenzale dalle motivazioni storico-culturali alle polemiche ideologiche', in: *Atti del Convegno internazionale di studi 'Lingue, culture e potere' (Cagliari, 10-14 marzo 2006)*, Cagliari, 2008 (in corso di stampa); 'Patrimoni linguistici e lingue minoritarie: la prospettiva europea e quella italiana' in: *Atti del Convegno Internazionale 'Lingue e cittadinanza europea. In occasione della Giornata Europea delle Lingue' (Roma, 25-27 settembre 2006)*, Roma, 2008 (in corso di stampa).

## LA MORFOLOGIA VERBALE DEL MILANESE ANTICO DI BONVESIN DRA RIVA

GYÖRGY DOMOKOS

Università Cattolica Péter Pázmány  
Dipartimento di italianistica  
Egyetem u. 1.  
H-2087 Piliscsaba  
Ungheria  
domokos.gyorgy@btk.ppke.hu

**Abstract:** Bonvesin dra Riva was the most important author of Milan in the late Middle Ages. His works are partly in Latin and partly in medieval Milanese *volgare*. The goal of the present paper is to offer a complete scheme of verbal morphology of his language.

**Keywords:** Bonvesin, volgare, Milanese, verbal morphology, Middle Ages

### 1. Caratteristiche del corpus considerato

Bonvesin dra Riva fu grammatico e maestro a Milano ed uno dei massimi autori del periodo a cavallo tra Duecento e Trecento nell'Italia settentrionale, figura di spicco della cosiddetta letteratura didattica del Nord. Nacque attorno al 1240 a Milano ed era confratello laico degli Umiliati. La sua produzione letteraria si congiunge in qualche modo alla sua attività di insegnante. Scrisse opere in latino (*De vita scholastica*, *De magnalibus urbis Mediolani*, *Carmina de mensibus*) e opere in volgare milanese. Il suo epitaffio conservato fino al Seicento diceva di lui: “composuit multa vulgaria” e questa vasta opera ci rende possibile di studiare la lingua letteraria milanese della sua epoca. Si tratta di diverse opere: dialoghi, contrasti, moralia, in tutto circa diecimila versi settenari in rima, di stile elevato ed uniforme. La sua lingua fu studiata da grandissimi linguisti come Carlo Salvioni e Adolfo Mussafia, i quali si concentravano sugli aspetti fonologici e morfologici della sua lingua. Sono stati preparati due glossari utilissimi per aiutare la ricerca su Bonvesin: quello di Seifert e quello di Fabio Marri. Nella mia tesi di dottorato ho cercato

di riassumere gli aspetti sintattici più importanti del milanese antico, integrando, dove era possibile, i risultati raggiunti dagli studiosi precedenti. Una tale lacuna si è presentata per esempio nella descrizione dei tempi verbali usati da Bonvesin.

Alla fine dell'Ottocento se ne occupò, infatti, Adolfo Mussafia ed i suoi risultati sarebbero insuperabili se la tecnica moderna (il testo digitalizzato e la ricerca possibile su tutto il corpus) non ci rendesse possibile alcuni punti di puntualizzazione. Altrettanto importante pare aggiungere le informazioni sui tempi verbali composti, da lui non considerati, perché ci si offre solo in questo modo nel suo insieme il panorama della morfologia verbale nella sua struttura completa, sorprendentemente complessa.

## 2. Caratteristiche della morfologia verbale di Bonvesin

La prima caratteristica che sarà evidente attraverso le tabelle è la complessità della coniugazione con cui l'autore riesce a coprire grammaticalmente tutti i casi possibili della concordanza dei tempi. La seconda caratteristica particolare del volgare bonvesiniano è la ridondanza in alcuni tempi verbali: i tre tipi paralleli del condizionale, i due tipi di futuro, i due ausiliari di pari rango per tutti i tempi del passivo. Questi parallelismi, nei tempi composti fanno sì che per esprimere per esempio il futuro nel passivo ci sono ben quattro varianti e tutte le quattro sono anche realizzate nel testo.

## 3. I tempi verbali regolari e la coniugazione dei verbi irregolari

In seguito presenterò le forme concrete della coniugazione nella lingua di Bonvesin dra Riva. Per i tempi semplici in alcuni luoghi è stato possibile integrare di dati le tabelle di Adolfo Mussafia; nei tempi composti non considerati dal linguista dalmato, aggiungo anche esempi concreti. Le forme verbali irregolari possono inoltre dare un'immagine dell'insieme della morfologia verbale, perché la "regolarità" in alcuni casi sembrerà forse anche un'astrazione rispetto alle forme diverse. Dopo le singole tabelle ho messo in evidenza i verbi più importanti la cui flessione in quel tempo verbale non corrisponde alla norma proposta nella tabella, mettendo in evidenza alcune loro caratteristiche con una segnaletica particolare.

\* Un asterisco segnalerà i verbi dove si tratta di oscillazione di grafia (*s/x/z*, *sc/ss*, *d/db/z/-*), o di realizzazione fonetica diversa di certe forme, rappresentante stadi diversi dell'evoluzione.

- \*\* Due asterischi metteranno in evidenza quei verbi che nel dato tempo verbale non sono irregolari ma in altri sì.
- \*\*\* Tre asterischi metteranno in evidenza i casi dove la forma irregolare è l'infinitivo.
- Nel caso dei verbi difettivi, un trattino sostituisce le forme inesistenti.
- ... Naturalmente, trattandosi di un testo duecentesco, non si trovano tutte le forme di tutti i verbi: dove manca il dato, lo sostitueranno i puntini.
- ( ) Per alcuni verbi non figura nel testo proprio l'infinitivo-in questi casi tra parentesi do una forma ipotetica, logicamente dedotta.
- ? Il punto interrogativo viene applicato nei casi dove per qualche motivo non si poteva ipotizzare la forma originale.

(1) Indicativo, Presente:

I <sup>a</sup> coniugazione	II <sup>a</sup> coniugazione	III <sup>a</sup> coniugazione/A	III <sup>a</sup> coniugazione/B
pens-(o)	tem-(o)	... -(o)	<b>part-isc(o): T 88</b>
fall-(i)	tem-(i)	par-(i)	tradh-isci E 138 <b>trad-iss : A 49</b>
regn-a	prend-(e)	reguer-(e)	pent-isce H 250 <b>partiss A 429</b>
sper-am(o)	lez-em(o)	<b>serv-im T 371</b>	
	<b>credh-í T 510</b>		
am-an(o)	met-en(o)	sent-en(o)	part-iscen(o) L 467 <b>part-in X 142</b>

(2) Verbi difettivi e irregolari:

?: –, –, art (< OPORTET<sup>1</sup>)

andar: vo, ve/vai, va, vam, andei, van

\* aspegiar: aspeg/aspegio, ..., aspeg/aspegia

astover: –, –, astove (< EST OPUS<sup>2</sup>)

aver: o, he, ha/a, am/avem/avemo/havem/hamo/hablemo/habiemo, aví, an/han

consolar: ..., ..., consora

creder: ..., ..., ..., ..., credhí, cren

<sup>1</sup> W. Meyer-Lübke: *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg: Winter, 1972 (3): 6075.

<sup>2</sup> F. Marri: *Glossario al milanese di Bonvesin*, Bologna: Pàtron, 1977: 40.

\* criar: crio/cridho, ..., cria..., ..., crian  
 dar: do, de', da, ..., ..., dan  
 \*(delectar): delegio, ..., delegia (< DELECTAT)  
 ? : -, -, dex (< DECET)  
 dever: debio/deblo,dí, dé, dem, debiei/dí, den  
 dir: dig/digo, dis, dis/dise, ..., disí, disen/diseno/dissenno  
 \*(doler): -, -, dol/dole/dore  
 ess: sont/sonto/som, e', e, sem/semo,<sup>3</sup> sí/sij, en/in  
 far: fo/faz/fazo, ..., fa, fam/famo, fí/fei, fan  
 fir: fio/fiz/fizo, fi', fi, ..., fí, fin  
 \*giaser: giaso, gias, gias/giax  
 \*godher: ..., ..., goe/godhe, ..., ..., goen  
 insir: ..., ..., ex/exe  
 lassar: lass, lass, lass/lax/lass/laxa  
 ? : -, -, les/lese (< LICET)  
 \*lusir: -, -, lux, -, -, luseno  
 morir: ..., moiri, mor/more  
 \*nasser: nasco, nass/nasci, nass/nasce  
 parir: paio, par, par/pair, ..., ..., paren  
 \*pascere: pasc, ..., pass  
 podher: poss/posso, poi, po, pom, porí, pon/po/possan  
 \*plaser: ..., plas, plax, ..., ..., plasen  
 saver: so, sai/se, sa, sam, saví, san  
 stae: sto, ste, ..., ..., ..., stan  
 tenir: tegn/tenio, te', ten, ..., ..., tenen  
 tor: toio, toi, to/tol/tore  
 trar: tro, ..., trax, ..., ..., tran  
 udir: ..., ..., oe

<sup>3</sup> G. Rohlfs: *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, I–III, Torino: Einaudi, 1966–1969, § 540.

valer: vaio, ..., var/vare/val

veder: veg/vez/vezo/vegio, vi,ve, vem, vedhé, ven

venir: venio/vegn, ..., ven, ..., ..., venen/vennen

voler: voi/voio/voro, voi, vol/vor/vore, voiem/vomo/vorem/voremo, vorí,

von/voren/volen/voleno

- (3) Indicativo, Presente Perfetto (Passato Prossimo):

‘aver’/‘ess’ presente indicativo + participio

X 15 *ha recontao*

- (4) Indicativo, Imperfetto:

I <sup>a</sup> coniugazione	II <sup>a</sup> coniugazione	III <sup>a</sup> coniugazione
demand-ava	Tem-eva	consent-iva
inguerr-av(i)	po-iv(i)	consent-iv(i)
am-ava	prevedh-eva	manten-iva
	<b>corr-ea R 37</b>	<b>ins-ia P 515</b>
predic-avam(o)	recev-evam(o)	schern-ivam(o)
alberg-avan(o)	corr-evan(o)	ven-ivan(o)

- (5) Verbi difettivi e irregolari:

dar: deva, ..., deva, ..., ..., devan

(dever): deveva, deviv/devivi/diviv,devea/deveva

ess: era, er, era, ..., ..., eran

far: feva, fiv/fivi, feva, ..., ..., fevan

\* insir: ..., ..., enxiva/inxiva/insiva/insia

\* pascer: ..., passiv

\* podher: ..., poiv, poeva, ..., ..., poevan/poevano

star: ..., stev/stiv, steva, ..., ..., stevan/stevano

voler: ..., ..., volea/volia, ..., ..., volean

(zer): zeva, zev/ziv, zeva, ..., ..., zevano

## (6) Indicativo, Piuccheperfetto I (Trapassato Prossimo):

‘aver’/‘ess’ indicativo imperfetto + participio

B 605 *d’ un cavale se leze k’ avea descavedhao*SII 185 *la nog ked era andadha*(7) Indicativo, Passato Remoto<sup>4</sup>

I <sup>a</sup> coniugazione	II <sup>a</sup> coniugazione	III <sup>a</sup> coniugazione
port-é	compon-í ... -í	
pecc-ass(i)	vedh-iss(i)	deven-iss(i)
apili-ó	recev-é	part-í
sgiv-om(o)	nasc-em(o)	... -im(o)
		<b>-issem(o):<sup>5</sup> E 440</b>
... -ass(i)	vol-iss(i)	viv-iss(i)
<b>recognoscisti: A 120</b>		
neg-ón	-én	od-ín

## (8) Verbi irregolari:

aver: ev/hev, haviss/havissi, ave/have, havem, havissi, aven/aveno/  
haven<sup>6</sup>

\* cader: ..., caziss

cognocer: ..., ..., cognov

credher: crig, ..., cret

dar: ..., dess, dé

dir: ..., ..., diss/disse/dix

ess: fu, fus/fuss, fo, ..., ..., fon

intender: ..., ..., intese

far: fe’, fiss/fariss, fé, fem, fissi, fen

fir: ..., ..., fit, ..., ..., fissen

(ir): ..., ziss, ze

meter: mis, ..., mis/mise

<sup>4</sup> Questo tempo verbale è già caduto in disuso nei dialetti lomardi. Secondo il parere di Rohlfs, è scomparso nei ultimi cento-duecento anni, cf. G. Rohlfs: *Grammatica...*, *op.cit.*: § 567.

<sup>5</sup> Tale forma si crea per analogia, cf. *ibid.*: § 575.

<sup>6</sup> *Ibid.*: § 584.

morir: ..., ..., morit  
 nasser: ..., ..., naqu'  
 plaser: ..., ..., plaqu'  
 podher: pog, pog, pot, ..., ..., poén  
 prender: ..., ..., pres  
 responder: ..., ..., resposse/respondit, ..., ..., resposeno  
 rimaner: romas,  
 saver: ..., ..., sop,  
 sostenir: ..., ..., sostenne  
 star: stig/stigi, stess/stiss, stet, ..., ..., steteno  
 tenir: tign/tigni, ..., ..., ten/tenne  
 trar: ..., ..., trax  
 valer: ..., ..., vass  
 veder: vi, vedhiss, vi, ..., ..., vidhen  
 venir: vign/vinn, ..., ven/venn/venne  
 voler: voss, voliss, vos/vose/voss, ..., volissi, vosen/vossen

(9) Indicativo, Piuccheperfetto II (Trapassato Remoto):

'aver'/'ess' indicativo, passato remoto + participio

T 115 *Numa imperator quest mes av trovao*

SII 413 *lo flao fò fora insio*

(10) Indicativo, Futuro Semplice I (sintetico):

S/1	lassar-ó
S/2	aquistar-é
	partir-ai
S/3	perder-á
Pl/1	star-am(o)
	cazer-em(o)
Pl/2	prender-í
Pl/3	menar-án

## (11) Verbi irregolari:

aver: havrò/avrò, havré, avrà, havram, ..., havran

(dever): devró, devré, devrá, ..., ..., devran

ess: seró, seré, serà, seram, ..., seran

morir: ..., ..., morrá

parir: ..., ..., parrá, ..., ..., parran

poter: poró/porró, porré, porá/porrá, porram, ..., porran

saver: savró, ..., ..., ..., savran

valer: ..., ..., varrá

venir: ..., verrai/venirai, venirá

voler: ..., vorré, vorrá

## (12) Indicativo, Futuro Semplice II (analitico):

S/1 o viv: T 658

S/2 he fi descasadha: E 51

S/3 ha portar: O 180

Pl/1

Pl/2

Pl/3 quii k'an ess toi amisi A 414

## (13) Indicativo, Futuro Perfetto:

aver/ess indicativo futuro semplice sintetico/analitico + participio

O 291–292 *quam plu angustie el havrá sostenudbo,*  
*tant con maior conforto in ce á fi recevudbo*(14) Condizionale, Presente I (sintetico, formato col Perfetto di *habere*):S/1 guardar-ev(e)

S/2 star-iss(i)

S/3 **devr-av(e)** T 86

Pl/1 far-avem

Pl/2 -issi

-issevo

Pl/3 -aven(o)

(15) Verbi irregolari:

aver: avreve/havrev, havriss, avrav/havrav

(dever): ..., devriss/devrissi, devrav

ess: serev, seriss/serissi, serav/srave/srav, ..., serissevo

morir: ..., ..., ..., ..., ..., morraven

parir: ..., ..., parrav, ..., ..., parraveno

podher: porev/poreve/porreve, porriss, porav/porave/porrav, ..., ..., poraven

saver: savrev, ..., ..., ..., ..., savraven

voler: vorev/vorreve/vorrev, voriss, vorav/vorrav

(16) Condizionale, Presente II

(sintetico, formato con l'Imperfetto di *habere*):

S/1	dar-ia
S/2	
S/3	peccar-ia
Pl/1	
Pl/2	
Pl/3	

(17) Verbi irregolari:

(dever): ..., ..., devria

ess: ..., ..., seria

podher: porria, ..., poria/porria

voler: ..., ..., vorria

(18) Condizionale, Presente III (analitico):

'aver' Perfetto + infinitivo

S/1	ev offende: A 286
S/2	haviss peccar: A 374
S/3	av ess: E 159
Pl/1	havem fa: E 299
Pl/2	
Pl/3	aven reciuntar: S I 283

## (19) Condizionale, Passato sintetico:

‘aver’/’ess’ Condizionale, Presente + participio

I 85 *De no avrav mandao*E 491 *eo no serev venudbo*

## (20) Condizionale, Passato analitico:

‘aver’ Perfetto + ‘aver’/‘ess’ infinitivo + participio

A 372 *el t' av aver fag torto*

## (21) Congiuntivo, Presente:

I <sup>a</sup> coniugazione	II <sup>a</sup> coniugazione	III <sup>a</sup> coniugazione/A	III <sup>a</sup> coniugazione/B
blasm-(e)	destrenz-(a)	olz-(a)	<b>fin-isca: P 116</b>
		<b>ven-ia</b>	
guard-i <sup>7</sup>	faz-i	<b>serv-ia T 168</b>	
guard-e	possedh-a	esc-a	mon-isca
		<b>ten-ia</b>	
	poss-amo	...-amo	mer-iscamo
	<b>abi-ei T 652</b>		
guard-en(o)	prend-an(o)	olz-an(o)	...-iscan(o)
		<b>serv-ian(o) T 102</b>	

## (22) Vervi irregolari:

andar: vadha, vadhi, vadha, ..., ..., vadhan

aver: abia/habia, habij, abia/habia, ..., abiei, abian/habian

benedir: ..., ..., bendiga

condur: ..., ..., conduga

\* credher: ..., ..., creza

dar: ..., dij, daga/dia

dir: diga, dighi, diga

(dever): debia, dibli, debia/debla, ..., ..., debian/debiano/deblan

ess: sia, sii/sij, sia, siam/siamo, ..., sian/siano

far: faz, fazi, faza, fazamo, ..., fazan/fazano

fir: ..., ..., fia/fiza, ..., ..., fian/fizan

insir: ..., ..., esca

mançar: ..., ..., mancha

morir: moira, ..., moira

odir:olza, ..., olza, ..., ..., olzano  
 olcir: ..., ..., olciga  
 parir: paira, ..., paira  
 \* plaser: ..., ..., plaza  
 podher: ..., poss, possa, possam/possamo/possemo, ..., possan  
 saver: ..., ..., sapia, ..., ..., saplan  
 star: stia, ..., stia, ..., stei  
 tor: ..., ..., toia  
 valer: ..., ..., vaia  
 \* vedher: ..., ..., veza, ..., ..., vezano  
 voler: voia, ..., voia, ..., ..., voian/voiano

(23) Congiuntivo, Imperfetto:

I <sup>a</sup> coniugazione	II <sup>a</sup> coniugazione	III <sup>a</sup> coniugazione
scapuz-ass(e)	dev-ess(e)	serv-iss(e)
pecc-ass(i)	... -iss(i)	ven-iss(i)
acat-ass(e)	vol-ess(e)	... -iss(e)
... -assem(o)	... -essem(o)	mer-issem(o)
ai-assen(o)	vol-essen(o)	mor-issen(o)

(24) Verbi irregolari:

dar: ..., ..., dess/desse  
 ess: foss, fuss, foss/fosse, fossem, ..., fossen/fosseno  
 far: fess, ..., fess/fesse, ..., ..., fessen  
 \* lassar: ..., ..., lax/laxasse  
 \* podher: ..., poiss/poissi, poess, poessem, ..., ..., poesseno  
 star: stess/stesse, ..., stess

(25) Congiuntivo, Passato:

‘aver’/‘ess’ Congiuntivo, Presente + participio

T 24 *ke utilità ni honor de lu mai abia tragio*

A 454 *k’ el sia cazudbo*

## (26) Congiuntivo, Trapassato:

‘aver’/‘ess’ Congiuntivo, Imperfetto + participio

E 485 *se tu haviss voidbo*

T 641 *inanꝥ k’ e’ foss venudbo*

## (27) Imperativo:

	I <sup>a</sup> coniugazione	II <sup>a</sup> coniugazione	III <sup>a</sup> coniugazione
S/2	lev-a	attend-(e)	mor-(e)
Pl/1	cant-em(o)	pon-em(o)	benedic-em(o)
Pl/2	mang-ei	reciv-í	ven-í

## (28) Verbi irregolari:

andar: va, ..., ...

aver: habli/habij, ..., ...

dar: ..., ..., dei

esser: sii/sij,

far: fa, facem, fei

saper: sapli

## (29) Passivo:

## a. Indicativo, Presente:

‘ess’/‘fir’ Indicativo, Presente + participio

T 29 *prov ie sont metudbo*

T 169 *il me tempo fi semenao lo lin*

## b. Indicativo, Imperfetto:

‘ess’/‘fir’ Indicativo, Imperfetto + participio

T 116 *no fiva nominao*

## c. Indicativo, Passato Remoto:

‘ess’/‘fir’ Indicativo, Passato Remoto + participio

X 16 *el fo cazao*

## d. Indicativo, Futuro Semplice:

‘ess’/‘fir’ Indicativo, Futuro Semplice sintetico + participio

E 91 *entrambi seram conꝥong in una*

E 31 *se tu scombat e venci, firé incoronadba*

‘ess’/‘fir’ Indicativo, Futuro Semplice analitico + participio

M 100 *tost be ess desbregao*

E 51 *tu be fi descazadba*

e. Condizionale:

‘ess’/‘fi’ Condizionale Presente sintetico + participio

I 87 *ni Crist serav metudbo il to ventre*

SIII 396 *per nexun firav creto*

‘ess’/‘fir’ Condizionale Presente analitico + participio

H 180 *mal hav ess albergao*

E 316 *no hav fi adovradba*

f. Congiuntivo, Presente:

‘ess’/‘fi’ Congiuntivo, Presente + participio

SI 312 *conven k’el sia marturizao*

T 119 *el fia despoestao*

g. Congiuntivo, Imperfetto:

‘ess’/‘fir’ Congiuntivo, Imperfetto + participio

T 475 *com fossen ligai tugi*

A 30 *no sofrerave ke fissa fagia unca a si*

(30) Infinitivo:

I <sup>a</sup> coniugazione	II <sup>a</sup> coniugazione	III <sup>a</sup> coniugazione
-a(r)	-e(r)	-i(r)

La forma del suffisso infinitivale dipende molto dalla posizione dell’accento. In quanto esso cade sull’ultima sillaba, la *r* finale diventa opzionale, se su una sillaba precedente, sarà opzionale anche la vocale precedente (*a, e, i*).

(31) Verbi irregolari:

\* aidhar/aiar

benedir/benedexir

\* cader/caze

\* cognoscer/cognosce/cognoss

credher/cre

dir/(dixir)

-dur/(-duxer)

ess/esse  
 far/fá  
 \* podher/podhé/poer  
 tor/to  
 trar/(trazer)  
 \* veder/vedher

## (32) Participio:

I <sup>a</sup> coniugazione	II <sup>a</sup> coniugazione	III <sup>a</sup> coniugazione
-ado	-udo	-ido
-adho	-udho	-idho
-ao	-uo	-io

(33) Verbi irregolari:<sup>8</sup>

alezzer: alezudho/alegio  
 aver: abíú/abiudho  
 avrir: avert  
 benedir: benedesio/benedegio/benedisio  
 ? : cogio (< COCTUS)  
 ? : collegio (< COLLECTUS)  
 comover: comosta  
 ? : confegio (< CONFECTUS)  
 confessar: confesso  
 credher: creto  
 destender: desteso  
 destruir: destrug/destrugio  
 dir: dig/digio  
 far: fag/fagio  
 intender: inteso  
 nasser: nao

<sup>8</sup> Per la formazione per naalogia dei suffisii -agio, -egio; cf. G. Rohlfs: *Grammatica, ... , op.cit.* : § 624.

offender: offeso  
 pascer: past  
 podher: possuo  
 prender: pres/preso  
 responder: resposo  
 rodher: roso  
 saver: sapiudho  
 sedur: sedugio  
 scrivir: scrig  
 \* taser: tazudho  
 tor: tolleg/tollegio  
 trar: trag  
 \* vedher: vezuo  
 venir: venudho/veniudho/venú  
 voler: voiuo/voiudho/voludho

(34) Gerundio<sup>9</sup>

I <sup>a</sup> coniugazione	II <sup>a</sup> coniugazione	III <sup>a</sup> coniugazione
-and(o)	-and(o)	-and(o)

(35) Verbi irregolari:

aver: abiand(o)  
 \* creder: crezand(o)  
 dar: dagand(o)  
 dir: digand(o)  
 \* lassar: laxand(o)  
 morir: moirand(o)  
 saver: sapiand(o)  
 schernir: scherniand(o)

<sup>9</sup> Cf. *ibid.*: § 618. L'autore afferma che in tutta Italia settentrionale il suffisso generale del gerundio in tutte le coniugazioni è *-ando*.

star: stagand(o)  
 tener: teniand(o)  
 trar: tragand(o)  
 \* vedher: vezand(o)

### Note

La citazione dei passi del testo di Bonvesin avviene secondo la ormai consueta combinazione di una lettera e di una cifra, indicando la prima le opere e la seconda il numero del verso. I testi analizzati sono tratti sostanzialmente dal Corpus Testuale dell'Opera del Vocabolario Italiano, basato sulle seguenti edizioni: G. Contini: *Le opere volgari di Bonvesin de la Riva*, Roma 1941; B. De La Riva: *De Cruce*, a c. di S. Isella Brusolamino, Milano 1979. Altre edizioni delle opere di Bonvesin de la Riva si trovano in *Poeti del Duecento I*, a c. di G. Contini: *La letteratura italiana. Storia e testi*, 2. Milano-Napoli 1960; una recente edizione e B. De La Riva: *Volgari scelti*, a c. di P. S. Diehl e R. Stefanini: New York–Bern–Frankfurt–Paris, 1987. I testi citati sono i seguenti:

A	<i>De Sathana cum Virgine</i>
B	<i>Vulgare de elymosinis</i>
C	<i>De quindecim miraculis</i>
D	<i>De die iudicii</i>
E	<i>De anima cum corpore</i>
G	<i>Disputatio rose cum viola</i>
H	<i>Disputatio musce cum formica</i>
L	<i>Laudes de Virgine Maria</i>
N	<i>De quinquaginta curialitatibus ad mensam</i>
O	<i>Vulgare de passione sancti Iob</i>
P	<i>Vita beati Alexii.</i>
S I	<i>De scriptura nigra</i>
S II	<i>De scriptura rubra</i>
S III	<i>De scriptura aurea</i>
T	<i>Disputatio mensium</i>
X	<i>De Cruce</i>

La veste grafica delle citazioni riflette il sito <http://ovisun199.csovi.fi.cnr.it> del TLIO (Tesoro della Lingua Italiana delle Origini).

Le opere latine di Bonvesin son le seguenti:

'De magnalibus urbis Mediolani' (ed. F. Novati), in: *Bullettino dell'Istituto storico italiano*, 20 (1898). Nuova edizione, a.c. di P. Chiesa, Milano, 1998.

'De controversia mensium': G. Orlandini: *Letteratura e politica nei 'Carmina de mensibus' di Bonvesin da la Riva in Felix olim Lombardia. Studi di storia italiana dedicata dagli allievi a Giuseppe Martini*, Milano, 1978: 103-195.

'De vita scolastica:' A. Vidmanová-Schmidtová: *Quinque claves sapientiae*, Leipzig, 1969.

## L'AUTOCITATION À TRAVERS LA STRUCTURE ADV<sub>MENT</sub> PARLANT

LUISA MORA

Universidad de Cádiz  
Avda Gómez Ulla s/n  
11003 Cádiz  
Espagne  
luisa.mora@uca.es

**Abstract:** Taking into account the concept of 'self-citation' as 'literal reproduction, word by word, of someone's words (cf. the prefix *auto-*) in order to indicate the right scope to understand sentences', the paper intends to analyse the relation between elements inside the adverbial structure "ADV<sub>ment</sub> parlant" where 'ADV<sub>ment</sub>' is understood as 'point of view adverbs'. The paper presents an analysis of the nature of the relation between the adverbial structure and the sentence which is related to it. A new concept will be introduced—close to what is referred to as the *parenthétique* character of these adverbs—the *parenthésique* character, which appears only when they the adverbs are used in final position. There, "self-citation" emerges unleashing a range of cognitive procedures.

**Keywords:** self-citation, adverbial structure, neologisms, French, syntax

... *Mais tu commences un peu à me connaître,  
«internetement» parlant, j'aime bien réveiller,  
taquiner, provoquer de temps en temps ...*

### 1. Introduction

Nous avons centré notre étude sur la structure *ADV<sub>ment</sub> parlant* concernant certains adverbes de point de vue ainsi que certains adverbes néologiques, en fin de phrase. L'utilisation en fin de phrase de ces adverbes crée des effets de sens qui doivent être décelés en faisant appel à une paraphrase autocitative. La fréquence avec laquelle ces structures adverbiales, y compris

les structures néologiques, sont employées illustre la richesse et la souplesse de la langue française dans la sphère de la créativité lexicale, face à d'autres langues qui se montrent plus rigides à cet égard comme c'est le cas, par exemple, de la langue espagnole<sup>1</sup>. Elle est exclusive des adverbes de point de vue (*politiquement, grammaticalement...*) et des disjonctifs de style (*franchement, sincèrement...*) mais elle est aussi employée dans certains néologismes adverbiaux relevant des styles informels (oral, internet...). C'est donc des adverbes *de point de vue*<sup>2</sup> ainsi que des néologismes adverbiaux intégrant la structure *ADV<sub>ment</sub> parlant* qu'il sera question dans cet article, car d'une part ils possèdent des caractéristiques communes qui permettent leur regroupement face aux disjonctifs de style, à savoir leur rapport avec le nom<sup>3</sup>, et d'autre ils se révèlent intéressants du point de vue de l'autocitation car, justement, leur caractère nominal accorde une pertinence prépondérante à leur place dans l'énoncé<sup>4</sup>. Leur emploi en position finale (en saisie tardive), position que nous avons qualifiée de «parenthésique», déclenche des effets de sens absents dans d'autres emplois, emplois parenthésiques<sup>5</sup>, et qui impliquent une paraphrase autocitative pour l'interprétation de cet effet de sens.

<sup>1</sup> En effet, en espagnol on ne constate que très rarement «internetemente hablando» (*Bueno, Yo tambien he estado «internetemente hablando» desconectada. Mi ordenador, que está quemao, pero quemao literal / de becho era bastante reacia a usar este programa porque al principio me parecía difícil es que soy un poco zoquete «internetemente» hablando*). Cependant aucune occurrence des formes \**webemente hablando*, \**diccionariamente hablando*, \**ordenadoramente hablando* n'a été constatée.

<sup>2</sup> Les adverbes de point de vue sont aussi appelés adverbes de limitation (Nilsson-Ehle 1941), aspectual adjuncts (Greenbaum 1969), adverbes de domaine (Bellert 1977; Guimier 1996), adverbes limitatifs (Nojgaard 1995). Signalons également les travaux de Mordrup (1976) et de Nolke (1990) en ce qui concerne l'appartenance des adverbiaux du domaine-point de vue à l'ensemble des adverbes de phrase.

<sup>3</sup> Les adjectifs qui sont à la base de ces adverbes sont, d'après Riegel, des adjectifs relationnels, c'est-à-dire, des dénominatifs susceptibles d'être paraphrasés soit par un complément du nom, soit par une relative explicitant la relation au nom dont ils sont dérivés.

<sup>4</sup> Contrairement aux disjonctifs de style. Récemment la revue *Langue Française*, dont les articles s'inscrivent dans le projet subventionné par l'Institut de Linguistique Française «Adverbiaux spatio-temporels et discours», a consacré son numéro 148 à l'étude des adverbes cadratifs non intégrés syntaxiquement en position préverbale. De cette façon on assiste à un renouveau des questions autour de la place des adverbes et de l'intérêt accordé aux effets en fonction de la position (à l'initiale de phrase) de ce type d'adverbes.

<sup>5</sup> Le terme «parenthésique», développé postérieurement, provient de la possibilité de mettre entre parenthèses la structure adverbiale. Le caractère parenthésique, inhérent à cette structure, n'est pas toujours compatible avec cette mise en parenthèses.

## 2. Adverbes de point de vue et adverbes néologiques : formation et caractéristiques syntaxiques

La classe d'adverbes de point de vue, récemment élargie par Molinier & Levrier (2000) n'est qu'un simple échantillon visant à rendre compte des formes les plus courantes et reste, ainsi, toujours ouverte car «tout adjectif permettant de circonscrire un domaine notionnel, un secteur d'activité ou de connaissance est une source potentielle pour un adverbe de point de vue en *-ment*»<sup>6</sup>. Cette affirmation inscrit ce type d'adverbes au sein de la créativité lexicale et corrobore, une fois de plus, la souplesse et le caractère inépuisable de l'adverbe, en tant que catégorie verbale. Dans certains cas, nous avons observé que, négligeant la norme, certains nouveaux adverbes se créent spontanément, et non pas à partir des adjectifs correspondants, mais à partir des noms. La forme adjectivale est loin d'intervenir dans leur formation. C'est le cas d'*internetement*, *webement*, *ordinateurement*<sup>7</sup>.

- (1) a. *internet* > *internetement*  
Content d'avoir de tes nouvelles, gros filou, je vois que tu es en pleine forme *internetement parlant*. Quelle productivité !
- b. *web* > *webement*  
Au passage, un grand bonjour à Gil, que je connais bien *webement parlant*.
- c. *ordinateur* > *ordinateurement*  
Étant donné le fait que je retournes [sic] à Paris aujourd'hui ou demain, je vais être incapacité, *ordinateurement parlant*, pendant quelques jours.
- d. *email* > *emailement*  
... c'est à ses «côtés» (téléphoniquement et «*emailement parlant*») que je me suis sentie la plus utile ces dernières années...

<sup>6</sup> Molinier & Levrier (2000) dénombrent 190 adverbes, formes comprises dans les trois dictionnaires de la langue française du XX<sup>e</sup> siècle, à savoir, le *TLF*, *Grand Larousse de la langue française* et *Grand Robert de la langue française*; cependant ils nous proposent d'y ajouter 80 adverbes, car ils ont recensé d'autres formes attestées ou, en tout cas, acceptables. Parmi celles-ci *dialectologiquement*, *distributionnellement*, *ethnolinguistiquement*, *lexicalement*, *lexicologiquement*, *phonématiquement*, *phonémiquement*, *psycholinguistiquement*, *sémiologiquement*, *sociolinguistiquement*, *syntactiquement*. La création de ce type d'adverbes est particulièrement fréquente dans le discours scientifique et technique. Le sens de ces adverbes, dits «relationnels» (Riegel 1994: 357) est donc prédictible à partir du sens de l'adjectif dont ils dérivent raison pour laquelle ils sont censés ne présenter aucune autonomie par rapport à celui-ci.

<sup>7</sup> La plupart des exemples sont extraits d'Internet à l'aide du moteur de recherche Google.

- e. *portable* > *portablement*  
je suis coupée du monde *portablement parlant*
- f. *dictionnaire* > *dictionnairement*  
*Dictionnairement parlant*, l'eugénisme est l'ensemble des méthodes qui visent à améliorer le patrimoine génétique de groupes humains...

En effet, bien que, dans certains cas, et non dans d'autres, on constate l'existence de néologismes adjectivaux<sup>8</sup> — *internetiste*, *webique* —, l'adverbe est formé à partir des noms et l'inexistence des formes *\*webiquement parlant*, *\*internetistement parlant* vient le confirmer. Nous sommes face à de véritables néologismes adverbiaux mais dont l'emploi, de plus en plus fréquent dans la langue internet, révèle que, bien loin de l'orthodoxie linguistique, les styles informels (oral, internet) se prêtent à jouer artistiquement sur le langage tout en contrevenant le cycle « naturel » de formation des adverbes en *-ment* à partir de l'adjectif correspondant ; cette fois, c'est le nom qui prend place dans leur processus de formation<sup>9</sup>. Les tests syntaxiques consacrés par Molinier & Levrier (2000: 410)<sup>10</sup> à ces adverbes corroborent leur caractère nominal car, à l'exception de la paraphrase *D'un point de vue ADJ* ces adverbes (aussi bien les adverbes de point de vue que les adverbes néologiques) présentent un comportement négatif devant les paraphrases avec ADJ. Nous proposons, à ce sujet, une analyse de la structure *ADV<sub>ment</sub> parlant* dans le but de faire ressortir la nature différente du rapport entre l'adverbe et le participe présent *parlant*, dans les deux types d'adverbes intégrant cette structure, à savoir les disjonctifs de style d'une part et les adverbes de point de vue de l'autre. Nous nous sommes servi des paraphrases *on parle ADV* et *on parle*

<sup>8</sup> Pour les formes *ordinateur*, *portable*, *dictionnaire* la forme adjectivale n'est même pas constatée.

<sup>9</sup> On constate l'existence de nouveaux adverbes hétérodoxes créés à partir de noms de couleur, même si, en principe, le nom de couleur s'avère incompatible avec le sens adverbial (cfr. Mora 2005). Les formules de salutation sont aussi créées aussi bien à partir des noms communs (*Que les nouveaux qui s'inscrivent sur l'annuaire ne s'impatientent pas trop, la fiche peut mettre plusieurs jours à apparaître. Annuairement votre.*)

<sup>10</sup> Les adverbes de point de vue, contrairement aux disjonctifs de style, présentent un comportement négatif devant les paraphrases *No V de façon ADJ* et *avec ADJ-n*. Nous ajoutons à ces deux tests la paraphrase *D'une manière ADJ* devant laquelle les adverbes de point de vue (et adverbes néologiques) agissent négativement malgré leur statut d'adverbe de « manière point de vue » (Molinier & Levrier 2000). La paraphrase *un parler ADJ* vient appuyer cette distinction car, une fois de plus, ce sont les disjonctifs de style *un parler sincère/franc* qui présentent un comportement affirmatif vs les adverbes de point de vue *\*un parler historique, génétique*.

(de) *N*, caractéristiques l'une des disjonctifs de style, l'autre des adverbes de point de vue et des adverbes néologiques. C'est ainsi que pour les disjonctifs de style la structure qui les caractérise est toujours *on parle ADV* de sorte que dans *on parle franc* le terme *franc* est toujours considéré soit un adjectif soit un adjectif adverbialisé, mais le statut nominal ne peut, en aucun cas, lui être accordé.

	Disjonctif style	Adv Point Vue	Adv Néologique
<i>on parle ADV</i>	+	–	–
<i>on parle (de) N</i>	–	+	+

(2) Pour les disjonctifs de style

on parle concret	vs	*on parle concrétisation
on parle franc	vs	*on parle franchise
on parle réel	vs	?on parle réalité
on parle personnel	vs	*on parle personne
on parle simple	vs	*on parle simplicité
on parle sincère	vs	*on parle sincérité
on parle théorique	vs	*on parle théorie
on parle véritable	vs	*on parle vérité
on parle vrai	vs	*on parle vérité

Inversement, les adverbes de point de vue et adverbes néologiques n'admettent que la structure *on parle (de) NOM*<sup>11</sup>; on observe que les adjectifs adverbialisés ne sont pas employés dans cette structure (3).

Quant à la paraphrase *D'un/du point de vue ADJ*, effectivement caractéristique des adverbes de point de vue mais pas des adverbes néologiques<sup>12</sup>, nous avons constaté une variante *D'un/du point de vue (de) N* qui rapproche une fois de plus ces deux types d'adverbes car aussi bien les adverbes de point de vue que les adverbes néologiques présentent un comportement affirmatif devant cette variante (4)<sup>13</sup>.

<sup>11</sup> Dans le cas des homonymes syntaxiques, du type *on parle génétique*, *on parle technique*, *on parle physique*, *on parle linguistique*, le -s de *on parle mathématiques* fait preuve de son statut nominal.

<sup>12</sup> Bien qu'on constate l'existence des néologismes adjectivaux *internetiste*, *webique*, *dictionnaire* ces formes adjectivales n'interviennent pas dans la structure *D'un/Du point de vue ADJ* comme on le déduit de l'agrammaticalité des énoncés : \**du point de vue internetiste*, \**du point de vue webique*...

<sup>13</sup> Il est vrai que l'impossibilité de coordonner NOM et ADJ/ADJ et NOM fait preuve d'une conceptualisation différente, nominale vs adjectivale (\**Ces personnes ont soit des lacunes*

- |     |                      |    |                          |
|-----|----------------------|----|--------------------------|
| (3) | on parle géométrie   | vs | *on parle géométrique    |
|     | on parle chimie      | vs | *on parle chimique       |
|     | on parle philosophie | vs | *on parle philosophique  |
|     | on parle anatomie    | vs | *on parle anatomique     |
|     | on parle culture     | vs | *on parle culturel       |
|     | on parle grammaire   | vs | *on parle grammatical    |
|     | on parle orthographe | vs | *on parle orthographique |
|     | on parle musique     | vs | *on parle musical        |
|     | on parle salaire     | vs | *on parle salarial       |
|     | on parle santé       | vs | *on parle sanitaire      |
|     | on parle internet    | vs | *on parle internetiste   |
|     | on parle web         | vs | *on parle webique        |
- (4) a. Une autre remarque *du point de vue histoire* : mis à part, la parenthèse Constantinienne (entre le I<sup>er</sup> Ve et le VII<sup>e</sup> s), Jérusalem fut toujours un pays *non*...
- b. Ces personnes ont soit des lacunes *du point de vue culture et formation*, soit elles n'ont pas l'habitude d'évoluer dans un environnement de travail...
- c. Ce projet sera utile pour les générations futures et nous donnera à nous une pulsion vers eux... C'est l'abolition de l'analphabétisme *du point de vue ordinateur et internet*.
- d. Faire des sites basés sur un catalogue (pour l'éditeur) c'est logique, mais *du point de vue web* ce n'est pas ça qui m'intéresse le plus.

---

*du point de vue culturel et formation, soit elles n'ont pas l'habitude d'évoluer dans un environnement de travail.../\*La société humaine dans le monde devient de plus en plus pluraliste du point de vue culturel et religion). Avec la paraphrase adjectivale D'un/du point de vue ADJ, le point de vue est vraiment qualifié de «historique» et l'alternance des déterminants d'un/du permet d'insérer le point de vue soit dans la sphère de la généralisation, soit dans celle de la concrétisation. Cependant avec la paraphrase nominale D'un/du point de vue [de] NOM le locuteur prend en charge l'énoncé dans le but de le «cadrer» mais aucun point de vue spécifique, soit générique soit concret, n'est envisagé. Cette dernière nuance, celle pour laquelle le rôle de l'adverbe est borné au cadrage de l'énoncé, est partagée par les adverbes qui nous occupent. Il existe, d'ailleurs, un rapprochement de cette structure avec celle du type Question N (je vais devoir me mettre à niveau question mathématiques, en faisant le programme du bac STT jusqu'en septembre; [...]) Question finances, les Coupes vont vraiment se remplir; Il est très fort question web, je suis plus fort que lui question OS (sinon c'est la honte !)/Je ne suis pas fort du tout question Internet).*

### 3. Statut parenthésique et autocitation

Parenthésique n'est pas parenthétique. En effet, le statut parenthétique est un trait inhérent à la structure *ADV<sub>ment</sub> parlant*. Pourtant, tandis que la place de cette structure n'est pas pertinente lorsqu'elle est intégrée par des disjonctifs de style, elle l'est, néanmoins, lorsqu'elle concerne aussi bien des adverbes de point de vue que des adverbes néologiques. C'est ainsi que *Franchement parlant, il est incorrigible* et *Il est incorrigible, franchement parlant* ont les mêmes conditions de vérité car l'énoncé *il est incorrigible* est vrai, indépendamment de l'adverbe, indépendamment donc de sa place. Mais étant donné que les adverbes de point de vue et adverbes néologiques cadrent l'énoncé, le fait que ces indications du cadrage soient posées dès le début (saisie précoce) ou après, en fin de phrase (saisie tardive), entraîne une double lecture qui crée une citation des paroles de soi-même, à savoir une autocitation car le renvoi à ce que l'on vient dire devient nécessaire pour l'interprétation de ce «surplus» d'information véhiculé par la paraphrase autocitative parenthésique. Nous estimons que le rôle de la citation<sup>14</sup>, conçue en tant qu'illustration, en tant qu'exemple dans le but d'éclairer, et celui de la structure *ADV<sub>ment</sub> parlant* se rapprochent dans la mesure où ces adverbes illustrent et fournissent un cadre pour l'interprétation de l'énoncé. Mais, en tout cas, c'est le statut parenthésique qui, tout en renforçant cette idée, entraîne l'autocitation, car une reproduction des mots auxquels la structure adverbiale en tant que telle se rapporte doit avoir lieu à l'intérieur des parenthèses, bien qu'implicitement. L'auteur de la parole ou du texte cité est généralement différent de celui qui précise la citation, mais un auteur/locuteur peut être amené à se citer lui-même, à citer ses propres paroles. Quand on a comme argument ses propres paroles ou écrits antérieurs, c'est de l'autocitation qui a lieu. Or, d'après nous, pour que l'autocitation se produise la mise en parenthèses s'avère nécessaire. De cette façon, dans un énoncé tel que

- (5) *Grammaticalement parlant*, on nous a pourtant bien appris que, dans le cas d'un collectif mixte, le masculin l'emporte,

<sup>14</sup> Nous utilisons le mot *citation* dans son acception la plus simple, celle qui nous a été proposée dans ce séminaire en tant que «citation de ses propres opinions, pensées et discours, réels ou fictifs». Nous avons enrichi ce terme à partir de l'acception de Nicot (cfr Nicot 1606), laquelle, élaborée dans un contexte lexicographique, s'avère extrêmement riche car outre sa fonction générale, celle d'illustrer d'une manière ou d'une autre une unité de la nomenclature», «de fournir un exemple d'emploi qui dans une certaine mesure éclaire le fonctionnement sémantique et syntagmatique de l'unité, la mention d'auteur ou de texte sanctionnant l'usage d'un terme», elle possède des propriétés particulières dépendant de sa situation dans l'énoncé lexicographique, parmi lesquelles : préciser le sens en même temps qu'elle l'illustre, introduire une sous-acception qui est définie à son tour.

aucune autocitation n'a lieu car la structure adverbiale, en position initiale, ne pourrait pas être mise en parenthèses

- (6) *\*(Grammaticalement parlant)*, on nous a pourtant bien appris que, dans le cas d'un collectif mixte, le masculin l'emporte.

Cependant, quand on choisit d'affirmer

- (7) On nous a pourtant bien appris que, dans le cas d'un collectif mixte, le masculin l'emporte, *grammaticalement parlant*.

La «parenthisation» devient possible

- (8) On nous a pourtant bien appris que, dans le cas d'un collectif mixte, le masculin l'emporte, *(grammaticalement parlant)*.

L'opération de recadrage implique, en même temps, un renvoi implicite à l'énoncé qui a été préalablement dit. À l'intérieur des parenthèses on cite du déjà dit<sup>15</sup>.

Refléchissons un instant aux termes parenthétique et parenthésique auxquels on faisait allusion pour en déceler les différences car parenthétique n'est pas parenthésique<sup>16</sup>. Parenthésique, terme que nous proposons,

<sup>15</sup> C'est dans ce sens que Guimier affirme que quand la structure adverbiale vient en dernier lieu c'est pour restaurer un oubli. Plusieurs gloses ont été proposées concernant l'interprétation de ces structures qui constatent d'abord le fait que l'adverbe a pour effet de délimiter le domaine au sein duquel la prédication qui suit est valide. L'une, visant le locuteur, par Guimier (1996 : 142) : «si je me place d'un point de vue ADJ (et pas d'un point de vue ADJ, ou ADJ, etc.) je peux affirmer que cet exemple est intéressant», l'autre, visant le récepteur, et centrée sur les conditions dans lesquelles le récepteur est tenu à accepter le message, par Nojgaard (1995 : 274) «si vous parlez ADV». Mais que l'on considère que l'adverbe est plutôt orienté vers le locuteur ou plutôt vers le récepteur c'est toujours la visée de discours qui est en cause et, puisque l'adverbe de domaine dit quelque chose de la visée de discours du locuteur, des conditions qui permettent la production de l'énoncé à venir, l'adverbe est préférentiellement antéposé (Guimier, *op.cit.* : 142) : «On comprend dès lors que l'adverbe de domaine soit préférentiellement antéposé à l'énoncé. Lorsqu'il est en position finale, ce qui arrive parfois, il a la même valeur ; simplement, il arrive tardivement pour réparer un oubli de la part du locuteur». Nous estimons que ni l'adverbe ni la structure adverbiale ne présentent la même valeur lorsqu'ils arrivent tardivement (cf. ci-dessous la glose tardive proposée par Guimier) : «j'oubliais de préciser, si on se place sur le plan ADJ».

<sup>16</sup> Le trait «parenthétique» est inhérent à la construction *Advent parlant* que les Adv de Point de vue/néologiques partagent avec les Disjonctifs de style. Cette construction s'emploie obligatoirement de façon parenthétique et la continuité intonative, possible en l'absence de *parlant*, ne l'est plus en sa présence (Molinier & Levrier 2000 : 235 ; Nilsson-Ehle 1941 : 219).

provient de «parenthèses» et celui-ci, à son tour, du grec «enthesis» (action de mettre) et du latin «parenthesis» (action d'intercaler). Le statut indépendant, aussi bien du point de vue sémantique que syntaxique, des parenthèses est un fait constaté par plusieurs grammairiens. Ainsi, Causse affirme qu'elles servent à enfermer des mots ayant un sens propre, au milieu d'une phrase permettant «un autre discours, qui enrichit le premier», «un surplus de sens»<sup>17</sup>.

1. Un «surplus d'information» implique une incompatibilité avec l'emploi en position pré, initiale (saisie précoce) : «On ne peut pas antéposer une parenthèse : elle concerne toujours ce qui précède, et non ce qui suit» (cfr. Drillon 1991 : 257).
2. Un statut d'indépendance, aussi bien du point de vue sémantique que syntaxique, implique le renvoi à du déjà dit pour, de cette façon, conférer à l'unité entre parenthèses cette indépendance/autonomie<sup>18</sup>. On voit bien que la structure *ADV<sub>ment</sub> parlant*, de par sa nature adverbiale, a besoin d'un élément auquel se rapporter, à savoir, l'énoncé qui précède mais qui, joint à la structure adverbiale, a pour résultat un nouveau sens.

Soit par exemple

- (9) Je vais raconter notre histoire pour avoir un enfant. [...] Ma famille ne sait rien. J'ai essayé d'aborder le sujet mais ils ne comprennent pas. [...] Bien sûr entre temps les traitements étaient terminés. Donc plus d'enfant qui sera de nous deux (*génétiquement parlant*, bien sûr)...

La parenthèse *génétiquement parlant*, *bien sûr* doit, à notre avis, être interprétée dans la glose<sup>19</sup> autocitative «je dis bien «plus d'enfants qui sera de nous deux» génétiquement». En effet, la limitation opérée par ce type d'adverbes implique une limitation du domaine pour lequel l'énoncé est vrai. Les énoncés «plus d'enfant qui sera de nous deux» et «plus d'enfant qui sera de nous deux génétiquement» ne sont pas les mêmes. C'est pourquoi il s'avère nécessaire d'élaborer la distinction parenthétique *vs* parenthésique.

Tel qu'on peut l'observer dans le tableau ci-dessous, le caractère parenthétique de ces adverbes montre la flexibilité en ce qui concerne leur place dans l'énoncé car le détachement peut avoir lieu indépendamment de la po-

<sup>17</sup> Cfr. Drillon (1991 : 256 et sv).

<sup>18</sup> Les positions non détachées (que les adverbes de point de vue présentent) sont exclues car ce n'est que la position détachée qui est admise par la structure *ADV<sub>ment</sub> parlant* (cfr. Molinier & Levrier 2000 : 231).

<sup>19</sup> Terme emprunté à Guimier (1996).

sition «pré/post» de la structure adverbiale vis-à-vis de l'élément modifié concerné. Pourtant le caractère parenthésique bloque cette flexibilité du déplacement car celui-ci ne devient possible qu'en saisie tardive, c'est-à-dire en position «post» vis-à-vis de l'élément concerné, quelle que soit sa nature (phrase, GN attribut, adj...).

## STATUT PARENTHETIQUE

Pré (saisie précoce)

Détachée en tête de phrase  
(affirmative ou négative)

**grammaticalement parlant**, on nous a pourtant bien appris que, dans le cas d'un collectif mixte, le masculin l'emporte.

**Linguistiquement parlant**, l'esperanto, c'est aussi proche du chinois que l'allemand ne peut l'être...

Détachée en tête de phrase  
complétive

On dit déjà que, **acoustiquement parlant**, ce sera la meilleure salle de concert de Finlande et certains vont jusqu'à dire du monde...

On nous a pourtant bien appris que, **grammaticalement parlant**, dans le cas d'un collectif mixte, le masculin l'emporte.

Post (saisie tardive)

Détachée en fin de phrase

Signe extérieur de richesse, la perle rare est aussi rare qu'elle est inaccessible au commun des mortels, **financièrement parlant** bien sûr.

Détachée auprès d'un groupe  
nominal attribut

Ce document étant assez lourd, **informatiquement parlant** !, nous prions nos visiteurs de le télécharger en cliquant ici.

## STATUT PARENTHESIQUE

Pré (saisie précoce)

Détachée en tête de phrase  
(affirmative ou négative)

\*(**grammaticalement parlant**), on nous a pourtant bien appris que, dans le cas d'un collectif mixte, le masculin l'emporte.

\*(**Linguistiquement parlant**), l'esperanto, c'est aussi proche du chinois que l'allemand ne peut l'être...

Détachée en tête de phrase  
complétive

\*On dit déjà que, (**acoustiquement parlant**), ce sera la meilleure salle de concert de Finlande et certains vont jusqu'à dire du monde...

\*On nous a pourtant bien appris que, (**grammaticalement parlant**), dans le cas d'un collectif mixte, le masculin l'emporte.

Post (saisie tardive)

Détachée en fin de phrase

Signe extérieur de richesse, la perle rare est aussi rare qu'elle est inaccessible au commun des mortels, (**financièrement parlant bien sûr**<sup>20</sup>).

Détachée auprès d'un groupe  
nominal attribut

Ce document étant assez lourd (**informatiquement parlant** !) nous prions nos visiteurs de le télécharger en cliquant ici.

<sup>20</sup> L'emploi de la particule *bien sûr* de renforcement peut être utilisé en «post» jamais en «pre».

L'emploi en position finale de phrase (saisie tardive) de la structure *ADV<sub>ment</sub> parlant* obéit, parfois à un oubli<sup>21</sup> mais parfois aussi à un choix intentionné, à une stratégie communicative, et non pas à un simple oubli, visant à déclencher l'ambiguïté à travers le jeu de mots.

Dans l'énoncé,

- (10) Du coup, le politique n'est pas avare en tournures un peu lourdes, voire ridicules : « Je m'adresse à chacune et à chacun, à vous toutes et à vous tous, toutes les Françaises et tous les Français », etc. — en prenant bien soin de faire figurer ces dames en premier, galanterie oblige. On nous a pourtant bien appris que, dans le cas d'un collectif mixte, le masculin l'emporte (*grammaticalement parlant*, bien sûr). C'est d'ailleurs assez pratique. Vous imaginez ? Aurélie et Aurélien jouent dans le jardin. « Chérie, où sont les enfants ? — Ne t'inquiète pas, il et elle jouent dans le jardin. » Mais entre temps, on a féminisé plein de choses (une députée, une ministre, etc.).

nous constatons que l'emploi tardif de la structure *grammaticalement parlant* crée une ambiguïté qui serait absente de l'emploi précoce ; c'est là une raison fondamentale pour laquelle on ne peut pas tout simplement parler d'un « oubli ». L'impossibilité de déplacement en tête de phrase, principale ou subordonnée, tout en conservant son statut parenthésique dans ces nouvelles positions renforcent une telle ambiguïté. L'oubli qui se produit se révèle ainsi une stratégie qui déclenche un jeu d'opposition, genre naturel *vs* genre linguistique, absent dans les emplois en initial de phrase. Ce même jeu est présent dans l'énoncé

- (11) ... le mieux bien sûr ce serait 640 × 480 comme ça tout le monde pourrait voir votre page en entier mais pour ceux qui ont une bonne résolution 800 × 600 ou plus ça va être écrit trop petit. Mais tant pis pour les retardés (*technologiquement parlant* bien sûr).

Le fait d'utiliser le statut parenthésique nous offre une ambiguïté pour le terme *retardés* qui doit être autocité pour être modifié, précisé à travers la glose : *je dis bien* « retardés » technologiquement.

Littre conçoit les parenthèses comme une phrase formant un sens distinct, séparée du sens de la période où elle est insérée et, cela dit, puisqu'il s'agit d'une structure adverbiale qui doit, en tant que telle, « se rapporter à »,

<sup>21</sup> Cfr. Guimier (1996: 141).

nous estimons que ce n'est que par le biais de l'autocitation que ce nouveau sens, distinct, s'instaure.

- (12) je retourne sur Dijon pour régresser dans les études : chui prise en bac stt ! Non je fais un IUT INformatique (ça m'évite de glander un an à me faire engueuler par les parents !) Mais je reviendrai des fois, et je te visiterai (*Internetement parlant* !)

À notre avis, l'emploi en saisie tardive se constitue en stratégie d'ambiguïté qui, pour être défaite doit être glosée en *je dis bien je te visiterai internetement*. L'emploi parenthétique, et non pas parenthésique, d'une telle structure s'avère, d'après nous, quelque peu douteux, non pas agrammatical, car il ne nous permet plus de jouer sur les mots

- (13) Mais je reviendrai des fois, et, *internetement parlant*, je te visiterai

En tout cas, on peut affirmer que les parenthèses ne pouvant pas être utilisées dans un tel contexte, la structure adverbiale n'est plus autocitative du fait de l'inexistence d'une référence préalable, d'une unité préalable à citer. Les parenthèses, ouvrante-fermante, qui entourent la structure *ADV<sub>ment</sub> parlant*, une fois déployées, se constituent en véritables marques de citation.

### Bibliographie

- Bellert, I. (1977) : On semantic and distributional properties of sentential adverbs. *Linguistic Inquiry* 8 : 337–351.
- Drillon, J. (1991) : *Traité de la ponctuation française*. Paris : Gallimard.
- Greenbaum, S. (1969) : *Studies in English Adverbial Usage*. London : Longman.
- Guimier, C. (1996) : *Les adverbies du français*. Paris : Ophrys.
- Molinier, C. & F. Levrier (2000) : *Grammaire des adverbies*. Geneve : Droz.
- Mora, M. L. (2005) : Des adverbies de couleur. In : I. Choi-Jonin, M. Bras, M. Dagnac & M. Rouquier (eds.) *Questions de classification en linguistique : méthodes et descriptions*, Berne : Peter Lang. 227–240.
- Mordrup, O. (1976) : *Une analyse non-transformationnelle des adverbies en -ment (no. spécial de la Revue Romane)*. Paris : Paris VIII-Vincennes.
- Nicot, J. (1606) : *Thresor de la Langue Françoisse, tant Ancienne que Moderne*. Paris : David Douceur.
- Nilsson-Ehle, . (1941) : *Les adverbies en -ment compléments d'un verbe en français moderne*. Copenhagen : Munksgaard.
- Nojgaard, M. (1995) : *Les adverbies français : essai de description fonctionnelle*. Copenhagen : Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab.
- Nolke, H. (1990) : Classification des adverbies. *Langue Française* 88 : 12–27.
- Riegel, M. (1994) : *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.

## ÉVALUATION DE LA QUALITÉ DE LA TRADUCTION AUTOMATIQUE FRANCO-POLONAISE —TYPOLOGIE DES ERREURS

ANNA WALICKA-POPIS

Université Adam Mickiewicz  
Institut de Philologie Romane  
Al. Niepodległości 4  
61-874 Poznań  
Pologne  
annawalicka@interia.pl

**Abstract:** This paper evaluates the performance of *Translator języka francuskiego*, a French–Polish translator program, edited by Kompas in 2001. Articles from French papers were selected for translation by the program according to the domain they represented, i.e., computer science, biology and law. The quality of their translation was evaluated on the basis of predefined criteria of comprehensibility and faithfulness. This study establishes an error typology reflecting three levels of the analysis made by the program during the translation process of each lexical unit present in the French articles. In order to perform a correct translation, the program has to first recognize a unit as either simple or complex, and next assign to it a grammatical function and meaning. Since errors can appear at each level, our typology reflects all these stages and we can classify all the incorrectly translated lexical units according to their semantic value and the grammatical functions they assume. Our investigation has allowed us to distinguish the following groups of the incorrectly translated lexical units: complex lexical units recognised by the program as simple ones, simple polysemous lexical units, and idiomatic expressions. Each of these groups consists of a few subgroups that correspond to the grammatical categories such as pronouns, articles or prepositions.

**Keywords:** machine translation, error typology for machine translation, grammatical functions, French, Polish,

Grâce au progrès technique le traducteur dispose aujourd’hui de nombreux outils informatiques qui l’aident dans son travail. On retrouve parmi eux différents systèmes de traduction automatique, déjà accessibles à un large public. C’est suite à leur apparition sur le marché qu’il nous a paru important

d'examiner la qualité des traductions effectuées par l'un des logiciels de ce type : «Translator języka francuskiego» édité par Kompas en 2001.

Quant au choix des textes français servant de corpus pour tester le logiciel, nous avons opté pour des articles de presse sélectionnés en fonction du domaine représenté : l'informatique, la biologie et la loi (respectivement : «Duel au sommet! Pentium 4/2533 vs. Athlon XP 2100+<sup>1</sup>», «Les sorciers de l'ADN<sup>2</sup>», «Des milieux de culture naturels reconstitués<sup>3</sup>» et l'Article 1er de la Loi n 78-17 du 6/01/78<sup>4</sup>). Le choix de ces domaines résulte avant tout du fait que la technologie et les sciences représentent la moitié de toutes les traductions humaines en Europe, aux Etats-Unis et au Japon<sup>5</sup>. La traduction automatique devrait donc être développée premièrement dans ces domaines.

Ces quatre textes ont été ensuite soumis à la traduction automatique dont la qualité a été ensuite analysée. Vu que celle-ci est déterminée par les exigences des différents utilisateurs, elle est composite, constituée d'un certain nombre d'éléments correspondant au niveau d'exigence que ses différents lecteurs peuvent manifester vis-à-vis d'une traduction. Parmi ces éléments nous avons choisi comme primordiaux les qualités extrinsèques de la traduction (liées au couple «texte-lecteur»), telles que l'intelligibilité (compréhensibilité) et la fidélité tandis que la correction grammaticale ou l'orthographe étaient pour nous marginales<sup>6</sup>. Par conséquent l'examen des lieux erronés avait pour but de définir dans quelle mesure le contenu du message passe d'une langue à l'autre.

Quant à la définition de l'erreur, adoptée pour notre travail, elle s'inspire de l'étude réalisée par Loffler-Laurian<sup>7</sup> qui a caractérisé l'erreur dans le cadre de la traduction automatique et de la perspective des post-éditeurs, plus précisément par rapport aux post-éditions réalisées pour les traductions du SYSTRAN. Loffler-Laurian a soumis les traductions brutes à plusieurs post-éditeurs différents, en des lieux différents, avec des formations différentes. Les points déclarés erronés étaient ceux sur lesquels une ma-

<sup>1</sup> <http://www.tomshardware.fr>.

<sup>2</sup> <http://www.sciencesetavenir.com> du mai 2002 (n° 663).

<sup>3</sup> <http://www.lefigaro.fr> du 10 mai 2002.

<sup>4</sup> <http://www.cnil.fr/textes/recomand>.

<sup>5</sup> A.-M. Loffler-Laurian : *La traduction automatique*, Presses Universitaires du Septentrion, 1996 : 15.

<sup>6</sup> G. van Slype : «Conception d'une méthodologie générale d'évaluation de la traduction automatique», *Multilingua* 1-4, 1982.

<sup>7</sup> A.-M. Loffler-Laurian : «Pour une typologie des erreurs dans la traduction automatique», *Multilingua* 2, 1982.

porité d'entre eux étaient d'accord pour effectuer une post-édition. Dans le cadre de sa recherche l'erreur a été définie comme «tout ce qui a donné lieu à une modification de la part du post-éditeur<sup>8</sup>». Son analyse a permis de distinguer quatre types d'erreurs qui donnent lieu à des modifications au moment de la post-édition<sup>9</sup> :

- erreurs portant sur la signification du lexème,
- erreurs portant sur l'usage en discours,
- défaut de style,
- vocabulaire inconnu.

Parmi ces quatre types c'est le premier qui joue un rôle primordial pour notre analyse vu qu'il correspond aux critères principaux de repérage des erreurs : critères de compréhensibilité et de fidélité. Le non-sens total ou la non-correspondance d'un vocable de la version traduite avec l'original a toujours comme résultat l'incompréhensibilité ou l'inexactitude du texte traduit. Par conséquent notre analyse s'occupe de toutes ces erreurs qui entraînent l'incompréhension du sens, et de toutes les traductions infidèles (contre-sens, autre sens).

Toutes les unités lexicales traduites de façon erronée ont été ensuite regroupées selon leurs valeurs sémantiques et grammaticales. Ainsi les notions essentielles pour notre typologie sont «unité lexicale», «valeur grammaticale» et «valeur sémantique». «L'unité lexicale», la plus facile à délimiter pour le logiciel, désigne, dans le cadre de cette étude un ensemble compris entre deux blancs, elle est souvent appelée aussi «mot».

En outre, ces trois notions permettent d'illustrer certains problèmes de la TA qui apparaissent aux trois niveaux. D'abord la reconnaissance des unités lexicales comme simples ou composées est souvent incorrecte d'où résultent bien entendu de nombreuses erreurs dans l'attribution d'une fonction grammaticale et par conséquent - dans la traduction de leur sens. Les unités lexicales composées sont souvent identifiées par la machine comme simples. Par conséquent chaque constituant d'une telle unité obtient son propre sens loin du sens de l'ensemble. Ce type d'erreur concerne surtout la première catégorie de notre typologie regroupant les *unités lexicales composées identifiées par le logiciel comme simples* telles que les formes temporelles composées ainsi que les négations et restrictions

Pour illustrer ce type d'erreur analysons les exemples suivants : *se sont même demandés (się są sam nawet ządani pytani), s'il ne s'était pas accompagné (jeżeli*

<sup>8</sup> A.-M. Loffler-Laurian : *La traduction automatique, op.cit.* : 96.

<sup>9</sup> *Ibid.* : 97-101.

*tak on nie się był w połączeniu*), n'est apparu que (*jest zjawiany się tylko*). Aucune de ces traductions ne peut être acceptée. La machine n'a pas reconnu la forme composée du verbe, par conséquent chacun de ses composants (y compris le verbe auxiliaire) a reçu sa propre valeur grammaticale et sémantique.

Ce type d'erreur apparaît aussi dans la traduction des négations et restrictions. La traduction du fragment : *les scientifiques ne savent cultiver que 1% d'entre elles* en constitue la preuve : *naukowcy nie wiedzą uprawiać, że 1% spomiędzy one*<sup>10</sup>. Notamment, la négation *ne* est traduite comme adverbe de négation (en polonais *nie*) et *que* comme conjonction de subordination (*że*) alors que *ne* en corrélation avec *que* marque l'exception et non la négation.

Une erreur similaire, mais due à des causes différentes, apparaît aussi dans la traduction des *unités lexicales simples à multiples valeurs sémantiques* qui constituent la deuxième catégorie de notre typologie. Elle comprend les articles définis, pronoms (personnels et relatifs), prépositions simples, verbes et substantifs ainsi que les sigles et les noms propres. A titre d'exemple examinons la phrase suivante : «[...] les travaux d'une équipe japonaise publiés dans *la revue* Nature Biotechnology<sup>11</sup>» où deux mots *la revue* ont été traduits comme *ja znowu zobaczona* au lieu de *czasopismo* (c'est-à-dire une publication périodique). Le logiciel a identifié l'article défini *la* comme pronom personnel et le substantif *revue* comme participe passé du verbe *revoir* et conformément aux résultats de son analyse il a procédé à la traduction en attribuant à ces deux unités lexicales les significations qui leur étaient attachées dans le dictionnaire. L'homographie contribue ainsi à une mauvaise identification d'une catégorie grammaticale.

Elle est aussi la cause de l'apparition des erreurs lors de la traduction des pronoms personnels (absence de traduction des pronoms *le/la* identifiés comme des articles définis) et relatifs (le pronom *que* traduit comme une conjonction de subordination). La traduction des prépositions simples (surtout de *de* et de *à*) ou des verbes et substantifs polysémiques paraît aussi particulièrement difficile. Le logiciel, incapable d'attribuer un sens en fonction du contexte, soit choisit le premier équivalent trouvé dans le dictionnaire, soit traduit en choisissant *au hasard* un équivalent parmi plusieurs. C'est ainsi que l'ordinateur a traduit le verbe *s'appliquer* comme *przykładają się* dans la phrase suivante :

Sont réputées nominatives au sens de la présente loi les informations qui permettent, sous quelque forme que ce soit, directement ou non, l'identification des personnes physiques auxquelles *elles s'appliquent* [...] <sup>12</sup>.

<sup>10</sup> <http://www.sciencesetavenir.com> du mai 2002 (n° 663).

<sup>11</sup> *Idem.*

<sup>12</sup> <http://www.cnil.fr/textes/recomand>.

Sans analyser ici toutes les erreurs de la phrase, il faut remarquer que le verbe *s'appliquer* signifie dans ce contexte *concerner*. Pourtant il a été traduit comme *s'acharner*, mais au moins la traduction correcte était ici donnée comme alternative. Il n'empêche que les textes que nous avons analysés, comprennent de nombreuses erreurs de ce type (et souvent aucune alternative n'est donnée). Ce n'est pas étonnant vu que la machine traduit en faisant abstraction de tout contexte, ce qui est indispensable dans la traduction des unités polysémiques. C'est d'ailleurs pourquoi les sigles ou les noms propres sont souvent traduits incorrectement. Les premiers sont le plus souvent traduits à la lettre (*ADN* au lieu de *DNA*, *OGM* au lieu de *GMO*) ; les deuxièmes, confondus avec les noms communs (*un antibiotique potentiel*, la *zwittermicine* «*A*» – *antybiotyk potencjalny*, *zwittermicine* «*Ma*»). Les résultats d'une telle confusion peuvent être comiques, comme c'est le cas de la traduction du nom propre *Bernard Barbier* qu'on retrouve dans la version polonaise comme *Bernard Golarz* (*celui dont le métier était de faire la barbe au rasoir à main*).

Mais c'est la traduction des expressions figées qui pose le plus de problèmes au logiciel vu que leur reconnaissance est extrêmement difficile pour le logiciel. Ce problème était d'ailleurs examiné entre autres par Laporte<sup>13</sup> et M. Gross<sup>14</sup>. Pour les besoins de notre étude les expressions figées ont été réparties en constructions impersonnelles (introduites par *il*, par *c'est* et construites à l'aide du pronom impersonnel *on*) et locutions (prépositionnelles, adverbiales et verbales). Les premières sont dans leur majorité traduites littéralement, c'est-à-dire que *il* est traduit comme sujet réel (*Il est difficile de savoir à l'avance* [...] – *On grymasi by wiedzieć do wyprzedzenia* [...]) tandis que *que* est traduit comme pronom relatif ou conjonction de subordination (*C'est dans ce contexte qu'Intel est arrivé avec le «Northwood»*<sup>15</sup> – *To jest w tym brzmieniu, którym że Intel przybył z «Northwood»*). Cependant certaines formes sont plus faciles à traduire. Ainsi, parmi 8 formes introduites par *il* seulement deux ont été traduites correctement, tandis que parmi les 6 constructions introduites par *on* le logiciel ne s'est trompé que pour une.

Quant aux locutions (*gallicismes* ou expressions idiomatiques) seulement 25 d'entre elles (sur 63) ont été traduites correctement. Le reste a été traduit littéralement ce qui a eu souvent comme résultat un non-sens. Ainsi la locution *à partir de* a été traduite comme *odchodzić* (c'est-à-dire *partir*) ou l'expression *d'un coup* comme *z uderzenia* (un non-sens) et *pris en charge* – *wzięty*

<sup>13</sup> E. Laporte : «La reconnaissance des expressions figées lors de l'analyse automatique», *Langages* 90, 1988.

<sup>14</sup> M. Gross : «Les nominalisations des expressions figées», *Langue française* 69, 1986.

<sup>15</sup> <http://www.tomshardware.fr>.

*w cięzarze* (aussi un non-sens). Très fréquente, une telle traduction des expressions figées rend incompréhensible un grand nombre de phrases dans les textes que nous avons analysés.

Tous ces exemples confirment que l'ordinateur, équipé de données linguistiques informatisées, n'est pas encore capable de produire des traductions intelligibles et fidèles. Dans les textes traduits par le logiciel polonais presque chaque phrase exigeait des corrections soit par rapport à l'exactitude des données soit par rapport à leur intelligibilité.

Notre étude n'était pas réalisée uniquement dans le but de démontrer les erreurs commises par le logiciel. Nous avons voulu parvenir aussi à des constatations susceptibles d'améliorer la traduction automatique franco-polonaise. L'examen des erreurs de la traduction automatique nous a permis de déterminer en premier lieu trois types de difficultés de nature linguistique que rencontre le logiciel lors de la traduction : l'identification des unités lexicales composées et l'attribution d'une valeur grammaticale et d'une valeur sémantique aux unités lexicales qu'il traduit. Chaque choix mal effectué par rapport aux unités à multiples valeurs grammaticales ou sémantiques a comme résultat l'apparition d'une erreur dans la version traduite. Nous avons constaté aussi que l'incompréhensibilité des textes traduits par le logiciel résulte de l'absence d'un nombre important des entrées du dictionnaire—d'où il ressort qu'il est important de développer le contenu des dictionnaires informatisés.

**Textyles. Revue des lettres belges de langue française.** Le Cri Édition, Belgique, N° 28, 29 et 30, 2005, 2006 et 2007.

Depuis sa création en 1985, *Textyles*, revue des lettres belges de langue française, compte une trentaine de numéros y compris les numéros hors série. En tant que revue scientifique, elle vise un public relativement large : chercheurs et étudiants, tous ceux qui s'intéressent à ce domaine important de la francophonie, ou autrement dit : à la littérature-monde en langue française. Chaque numéro étant consacré à un auteur ou à un sujet d'intérêt particulier, les rédacteurs peuvent formuler, dès le début, leur but : ouvrir de nouvelles pistes d'exploration et de lecture de l'œuvre de nombreux auteurs belges et de nombreux sujets d'actualité. Ainsi, les nouvelles approches sont encouragées et les résultats des travaux sont rendus accessibles à un public relativement important. Dans chaque numéro, une série de *Varia* propose des articles pointus et relevant d'un domaine autre que celui auquel le dossier est consacré. Non moins importants sont les chroniques, portant sur des événements littéraires, thèses et mémoires, sur les chroniques des Archives et Musée de la Littérature, etc. Les comptes rendus des ouvrages, choisis avec soin, informent les lecteurs sur les ouvrages savants publiés pratiquement à travers le monde entier, en dépassant ainsi les limites géographiques de la Communauté Française de Belgique et de Bruxelles. Une fois par an, une bibliographie complète les numéros, proposant également des informations très utiles sur les travaux en cours. Et enfin, le site Internet <http://www.textyles.be> se propose de la façon suivante : «Ce site vous donne toutes les informations pra-

tiques relatives à la revue et à ses activités. Vous y trouverez également un sommaire détaillé des numéros et des articles publiés. Il est également possible de télécharger le contenu des numéros 1 à 15, ainsi que celui des deux numéros hors série».

Nous allons réviser très brièvement les trois numéros récents de la revue. Le choix est arbitraire dans la mesure où il est impossible de proposer une relecture d'un plus grand nombre de numéros dans les cadres limités d'un compte rendu. Or, le hasard a voulu que ces trois numéros forment, en quelque sorte, un ensemble. Le numéro 28, portant le titre *La Belgique avant la Belgique*, peut être considéré comme une mise au point de la naissance de la littérature belge, tandis que les deux numéros suivants rejoignent la modernité, par l'évocation des étapes plus récentes de l'histoire de cette littérature, et sont consacrés à deux poètes, notamment à Henri Michaux (avec le sous-titre : «Je vous écris d'un pays lointain») et à Christian Dotremont (avec le sous-titre : *D'autres Dotremont*).

**Le numéro 28** comportant le dossier *La Belgique avant la Belgique* est introduit par l'étude très approfondie et très savante de Jean-Marie Klinkenberg et François Provenzano, intitulée *La protohistoire de la littérature belge. Construire/décrire le passé*. Partis du grand dilemme de l'historiographie littéraire (à savoir si la littérature de Belgique commence à la même date que la littérature française, ou alors elle ne commence qu'avec la fondation de l'État belge en 1830), les deux auteurs évoquent les positions téléologiques et traditionnelles aussi bien que les questionnements plus récents concernant la littérature belge de langue française. D'après les auteurs, les re-

cherches peuvent désormais s'orienter dans deux directions : soit vers les traits récurrents (style, thèmes, mise en place de structures, etc.) soit vers celles portant sur la construction du passé (y compris le belgicisme littéraire). En outre, il faudrait placer cette littérature dans le cadre de l'épistémologie spécifique des littératures francophones. Tout en étant conscients des dangers de ces démarches, tels l'atomisation, l'anachronisme, l'essentialisation, les auteurs soulignent, entre autre, l'importance de la recherche des thèmes, des styles, des structures sociologiques. Pour ce qui est de la construction du passé, *formalisation* et *identité* seront les mots clés, pour ne mentionner que quelques éléments des enjeux dont les savants d'aujourd'hui sont largement conscients. Or, ces (en)jeux sont loin d'être les éléments d'«un jeu pour amateurs de paradoxes», car «l'examen de la Belgique avant la Belgique a pu permettre la mise au point d'outils conceptuels [...]. Ceux-ci se révèlent assurément féconds pour appréhender, de manière générale, tant l'historiographie que la production littéraires, dans leurs dimensions tant institutionnelles que discursives» — résumement les auteurs (18).

Par la suite, Benoit Beyer de Ryke évoque dans son article la figure de Ruusbroec, (pour les Français : Ruysbroeck l'Admirable) et les lectures et interprétations souvent erronées du grand mystique brabançon. Pour ce faire, l'auteur a entrepris des recherches historiques, afin de pouvoir procéder aux rectifications «en son temps et dans les siècles». Le portrait de Ruusbroec tel qu'il a été brossé par Maurice Maeterlinck a le mérite d'avoir fait connaître le grand mystique, néanmoins, certains éléments ne sont pas conformes à la réa-

lité historique. Marc Quaghebeur, dans son article dense et très savant, développe un grand mythe fondateur de la Belgique, celui du XVI<sup>e</sup> siècle. En relisant de nombreuses historiographies à travers les siècles, on peut arriver au chef d'œuvre de Charles de Coster, *La légende d'Ulenspiegel* (1867). Cette légende, non sans antécédents, constitue un aboutissement : elle prend bien des libertés à l'égard de l'histoire, les personnages n'étant pas des acteurs historiques réels mais des êtres de légende qui échappent aux lois du temps. Coster «emblématise l'existence étrange des Pays Bas méridionaux [...] quelle qu'en soit la difficulté à l'heure du triomphe des États-Nations censés être homogènes». (45) Marnix Beyen s'arrête sur l'entrée de Marnix de Sainte-Aldegonde dans l'historiographie littéraire de la Belgique francophone — également victime d'interprétations fallacieuses. Puis, Manuel Couvreur présente le prince de Ligne, approfondissant ainsi nos connaissances sur les «singularités belges» de cette figure remarquable de l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Lieven d'Hulst propose, sous le titre *La poésie en «Belgique» durant la période hollandaise*, non seulement un répertoire de recueils publiés entre 1815 et 1830, mais il aborde aussi des questions théoriques et épistémologiques : «Comme toute littérature francophone, la littérature belge invite à repenser la notion de littérature, tant les nombreux critères qu'elle appelle à la rescousse pour se donner une définition sont au cœur de la définition même de la littérature». (68)

**Le numéro 29** est consacré à Henri Michaux, ayant pour sous-titre : *Je vous écris d'un pays lointain*. Le dossier est dirigé par Véronique Jago-Antoine et Jacques Carion. Les rédacteurs sont conscients

de la gageure que ce choix représente face à l'abondance du discours critique déjà engagé sur Michaux. Or, il s'agit de «relire Michaux des yeux neufs» — par une nouvelle génération de chercheurs, venant de Belgique, de France, d'Angleterre, du Québec et «avides d'investir les nouveaux espaces de sens». Ainsi, Jacques Carion évoque les commencements du poète, travail rendu possible avec la publication du premier tome des *Œuvres complètes* d'Henri Michaux, en 1998, dans l'édition de la Pléiade. On a enfin accès à l'ensemble des textes que l'auteur a fait paraître de 1922 à 1927 et qu'il a, par la suite, éloignés des lecteurs. Ces textes montrent en quoi il reste proche des œuvres qui l'ont marqué et en quoi les «récits, poèmes, essais, fables, sentences apparaissent ici dans la discontinuité et la fragmentation, à la poursuite d'un objet qui se dérobe sans cesse» (11). David Vrydaghs présente, sous le titre *Henri Michaux au Disque vert: une participation critique à la littérature* la revue moderniste belge qui accueille les premiers écrits de Michaux. Les commentaires insistent ou bien sur la formation de la personnalité du poète, suivant la «piste interne à l'œuvre», ou alors ils cherchent à rendre compte de sa volonté d'assimilation complète au champ français, en parlant de sa «stratégie d'entrisme». Une relecture critique des interprétations de l'époque et de celles de la postérité ont permis à l'auteur de conclure : lorsque le poète se rend à Paris, il constate l'importance du mouvement surréaliste, il se distingue de la revue belge, il trouve ses appuis au près des poètes français et il forge sa profession de foi «envers une littérature qui refuse l'enfermement dans une finalité esthétique» (25). Catherine Daems évoque «un arrêt sur image» — *les rap-*

*ports d'Henri Michaux et d'Odilon-Jean Périer dans les années 20* — à l'aide des articles de presse et de leur correspondance. Leurs chemins se croisent, puis ils s'éloignent l'un de l'autre. Il est intéressant de noter que les attentes de la critique de l'époque avaient une tendance de les mettre sur pied d'égalité, or ce n'était pas seulement la disparition précoce d'Odilon-Jean Périer qui a rendu les différences de plus en plus manifestes. Jean-François Bourgeult sous le titre *Michaux contre le gros homme* cherche la réponse à la question «comment envisager le rapport de Michaux à la Belgique», en évoquant les moments où se formule une Belgique mentale, imaginaire et «les voies par lesquelles la poétique de Michaux entre en relation, sinon en conflit, avec se réfèrent présent quelquefois dans ces premières œuvres». (37) Nina Parish, sous le titre *Le corps et le mouvement dans les livres composés de signes d'Henri Michaux* cite les livres suivants : *Mouvements* (1951), *Par la voie des rythmes* (1974), *Saisir* (1979) et *Par des traits* (1984). Les signes sont composés dans le but de rendre les différents mouvements dans une forme visuelle au sein de l'espace littéraire. Elle souhaite saisir comment le poète vise à rendre le dynamisme du corps à travers la ligne et elle arrive à la conclusion : «La composition des signes promet une fusion des rythmes entre les mondes extérieur et intérieur, entre le mouvement et la fatigue, par le rythme gestuel du dessin ou de l'écritoire». (52) Non moins intéressant est l'article d'Anne-Christine Royère «*Signes*»: *Henri Michaux et la toile-poème*. Elle envisage d'éclairer le parcours de celui qui, tentant «l'aventure des lignes», trouve dans la répétition ce qui peut restituer à la parole sa dimension performative, rituelle. Jean-

Pierre Bertrand et Laurent Demoulin procèdent à une relecture minutieuse de *Mon sang*, texte bref et dense. À l'appui d'un vaste outillage théorique concernant les jeux de la lecture, Sylviane Goraj interroge le texte *Je vous écris d'un pays lointain*. Car, la lecture n'est pas perçue par Henri Michaux comme un point d'aboutissement, mais comme une opération dynamique complexe, à la fois intellectuelle et corporelle (73).

Le numéro 30 est consacré à Christian Dotremont un poète non moins original de la modernité belge, mais peut-être moins bien connu au-delà des limites territoriales de la Belgique, malgré le fait que ses créations aient été publiées chez les éditeurs parisiens aussi bien que chez ceux de la Belgique. D'après Paul Aron, directeur du dossier, il est caractérisé, par *l'hypertrophie du biographique*. Un vrai artiste, loin d'être solitaire, il crée ses propres images non seulement par les écrits, mais aussi par d'autres voies, tels les photographies et les films. Ses *logogrammes* forment la part la plus connue de son œuvre dont l'invention consiste en ceci : réunir le dessin et le mot, faire semblant d'un mouvement vite et spontané. Ce n'est pas alors un hasard que les articles réunis dans ce volume s'occupent surtout des logogrammes (Nathalie Aubert, Georges A. Bertrand, Giovanni Buzi, Valentina Tirlea et Denis Laoureux). Les recherches ont démontré que «l'invention spontanée est un mythe forgé par Dotremont» et Georges A. Bertrand a déconstruit un autre mythe ayant rapport aux sources de cette invention : la peinture-écriture chinoise, ce qu'il appelle une «signification», peut provoquer aussi bien une révélation que la calligraphie arabe, car les deux sources présentent des points communs avec

la démarche du «logogrammiste». Peut-on traduire les logogrammes? La réponse à la question est : bien sûr, il suffit que l'autre langue ait des équivalents sémantiques et graphiques que la version originale. Pour mieux situer les recherches de Dotremont par rapport aux peintres belges de l'avant-garde, il suffit d'évoquer les peintres abstraits de la période d'après-guerre dont le but était également de remettre en question les catégories esthétiques. Paul Aron suggère, dans son introduction, «qu'il est temps de sortir l'œuvre de Dotremont des approches monographiques et il indique d'autres voies possibles de recherches : les points communs avec Michaux, les rapports au corps douloureux, métaphore de leur relation au pays natal, puis Dotremont et la photographie (Alechinsky, Serge Vandercam), etc». Sur les cinq articles consacrés à Dotremont trois ont été présentés au colloque «Christian Dotremont : j'écris donc je créé», organisé en juin 2004 par le Centre de recherche Cobra de l'ULB ce qui montre l'importance de ce genre de synergie entre les manifestations scientifiques et la publication des articles de la revue.

Les articles parus sous la rubrique *Varia* du numéro 28 évoquent deux épisodes de l'histoire littéraire situés au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, *La Grande Guerre de Max Deauville : «en rire ou en pleurer»?* (par Pierre Schoentjes) et *André Ruyters, lecteur des Nourritures terrestres* (par Christophe Duboile). François Provenzano propose *Les études littéraires francophones : à partir d'un État des lieux* et il, soulève de nombreuses questions qui ont servi de point de départ aux travaux collectifs lancés par Jean-Marc Moura, Lieven D'Hulst, Michel Beniamino et par

beaucoup d'autres et qui ont abouti depuis à la publication des ouvrages théoriques concernant les littératures francophones en général et la littérature belge de langue française en particulier. Deux articles de la rubrique *Varia* du numéro 29 s'occupent du théâtre. *Grotesque et ironie dans le théâtre de Jean-Marie Piemme* (par Nancy Delhalle) et *Le théâtre de René Kalisky est-il sérieux?* (par Serge Goriely). Le troisième article est, ici aussi, une mise au point théorique rédigé par Paul Aron, Benoît Denis et Jean-Marie Klinckenberg sous le titre: *Littérature belge et recherche collective*. Les trois articles de la rubrique *Varia* du numéro 30 se rattachent en quelque sorte au dossier: *Du pinceau à la plume: les écrits de peintres en Belgique (1850–1950)* et ils renvoient à l'inépuisable sujet de la spécificité belge: les bandes dessinées. Les articles sont consacrés cette fois-ci, d'une part aux éditeurs des BD, d'autre part à la bande dessinée flamande qui «n'en est pas une».

Avant de passer à notre conclusion très sommaire, nous tenons à souligner que le fait d'avoir concentré nos remarques avant tout sur la partie dossier figurant au titre des numéros consultés, n'implique pas que la lecture des *Varia* et du reste des numéros a été négligée. Pour finir, force est de constater que les trois numéros consultés constituent une véritable mine d'or d'informations. Ainsi, le lecteur peut se faire un tour d'horizon sur les travaux en cours des chercheurs universitaires, sur les travaux qui se complètent ou qui vont parfois dans les sens divergents. Même si les méthodes et des voies d'approches sont différentes, le sérieux des recherches reste un constant, depuis le début jusqu'à la parution du dernier numéro de cette entreprise remarquable.

*Éva Martonyi*

*Université Catholique P. Pázmány, Piliscsaba*

**Zoltanus Rihmer: Corona eburnea.** Szent István Társulat, Budapest, 2007, 40 pp., mit 17 Farbabbildungen.

Überrascht hält man das Bändchen von Zoltán Rihmer, lateinischer Philologe, Rechthistoriker und Linguist, in den Händen, weil es heute ganz ungewöhnlich zu sein scheint, daß jemand eine Reihe von Sonetten auf Lateinisch schreibt. Wenn man das Buch öffnet, nimmt die Überraschung zu: zu jeder Dichtung gehört ein Bild, das in einem engen und sinnvollen Zusammenhang mit der entsprechenden Dichtung steht. So entsteht eine zeitgenössische Lyrik, eine erneuerte Emblematische Lyrik, eine erneuerte Emblematische Lyrik, die die Wichtigkeit und die ergänzende, oder möglicherweise, die Hauptrolle der Abbildungen wiederentdeckt. Nach der neulateinischen Lyrik der Barockzeit und nach der Wiedergeburt des Gleichgewichts zwischen Text und Abbildung in der klassisch-modernen Dichtung hat der Autor nochmals versucht, sich durch eine illustrierte Sonettenreihe zur Gemütsvielfalt zu äußern.

Diese Vielfalt bedeutet eine wesentliche Herausforderung für den Leser. Es ist nämlich keinesfalls leicht, die einzelnen Gedichte und den ganzen Band auf den ersten Blick zu verstehen. Da sich das Büchlein in die Sonettendichtungstradition eingeschrieben hat, verwendet der Autor makellos alle zu dieser Tradition gehörenden Regeln. Die einzelnen Gedichte werden dadurch miteinander verbunden, daß die Zeilen des Meistersonetts (*Prologus*) als die Anfangszeilen eines folgenden Sonetts wiederkehren. Das letzte Sonett (*Epilogus*) besteht sodann ausschließlich aus den Zeilen der vierzehn anderen. Demzufolge baut sich ein strukturelles Netz auf, das einen festen Rahmen des Bandes darstellt. Obwohl wir bis jetzt ausschließlich die formellen Kennzeichen aufge-

zählt haben, versteckt sich die Ebene der eigentlichen lyrischen Bedeutung in den Sonetten selbst. Die erwähnte intellektuelle Herausforderung besteht nämlich nicht nur darin, daß der Leser auf die Struktur achten soll, sondern auch auf mindestens zwei anderen Ebenen. Einerseits soll man die vollkommene Bedeutung der Bilder herausfinden, andererseits, selbstverständlich, auch die Botschaft des Sonettkranzes aufdecken.

Was die aus verschiedenen Zeitaltern stammenden Abbildungen betrifft, zeigt sich eine charakteristische Figur: die des Elefanten, einerseits als Tier, andererseits als Elfenbein. Durch die Abbildungen (Gemälde, Statuen und andere Kunstwerke) und durch den Titel des Büchleins wird der Elefant zum zentralen Dichtungsmotiv, und der Sonettkranz kann auch als Elfenbeinskranz verstanden werden. Oder ist es vielleicht ein Elefantenkranz, dessen Mitglieder, die Elefanten eine ganze Welt auf dem Rücken tragen? Allerdings rechnet der Autor mit dem Hintergrundwissen der Leser. Sowohl der für sein Gewicht bekannte Elefant, als auch sein hartes Bein gelten als Symbole der Unablässigkeit. Diese letzten bieten den Schlüssel zum Verstehen an. Es ist kaum zufällig, daß der Autor die Wichtigkeit der Bilder in dem von ihm selbst verfaßten Erklärungsbeihft betont. Das vollkommene ästhetische Vergnügen entwickle sich nach dem aufeinanderfolgenden Lesen der Gedichte und Anschauen der Bilder. Dadurch könne der aufmerksame Leser die vollkommene Bedeutung der Sonette und des Sonettkranzes zweifellos entdecken und verstehen.

Obwohl sich noch viele formelle Überraschungen im Band zur Analyse verstecken, wechseln wir dennoch zum eigentlichen Inhalt des Sonettkran-

zes. Vor dem Text überhaupt befinden sich zwei Teile, die auch erklärt werden müssen. Die erste Abbildung zeigt einen Abschnitt der Dichtung des Kaisers Justinians in einem Elfenbeinkranz, und danach stehen drei Zitate als Motto vor dem eigentlichen Sonettkranz. Angesichts der formellen Sorgfalt des Autors muß man annehmen, daß kein Element zufällig geschaffen worden ist. Die Zitate tragen deshalb unvermeidlich zum Verstehen des Kunstwerkes bei. Sie bieten nämlich eine Orientierung an und helfen dem Leser, sich in der Bedeutung der Hauptbegriffe zu vertiefen. So wird der Elefant grundsätzlich zum Leitmotiv der Gedichte, und man fängt so mit dem Lesen an, daß dieses Motiv gesucht und erwartet wird. Die drei Zitate unterstreichen nämlich die wohlbekannte Meinung der Antike, daß der Elefant dem Menschen ziemlich ähnelt.

Tatsächlich tauchen die Elefanten regelmäßig auf. Es wäre dennoch kaum erfolgreich, wenn man immer wieder nach dem schon bekannten Motiv suchen würde. Obwohl das Büchlein zweifellos durch das Elefantenbild tief geprägt wird, sollte man die sich hinter der genau aufgebauten Struktur abspielende Liebesgeschichte nicht ignorieren. Durch eine Reihe von Sonetten hindurch entwickelt sich nämlich eine wahre Liebesgeschichte, die allmählich in einzelnen Sonetten dargestellt wird. Hier verbinden sich der antike literarische Stil und das zeitgenössische, in der näheren Vergangenheit abgelaufene Erlebnis. Obwohl die Liebesgeschichte auf einer unbestreitbar klassischen Ebene zum Ausdruck gebracht wird, kann ein gut beschreibbarer Leserkreis die Zeitpunkte und die Orte erkennen. Auch wenn die Sonette in einer eleganten lateinischen Sprache geschrieben

sind, verwendet der Autor zeitweise einige Begriffe, die zur modernen Welt gehören. Die Geschichte läuft nicht in einem fiktiven, eventuell durch die lateinische Sprache dargestellten Altertum ab, sondern dient möglicherweise dem Hauptzweck des Sonettkranzes: „[...] te per hæc perennat sarta plena / magistra languidæ lyræ Camena.“ *Aere perennis*, um einen, zurzeit noch ein bißchen klassischeren Autor zu erwähnen... Die heutigen Teile, namentlich die Städte und Landschaften Ungarns (lieber: *Pannonia*) bringen den Lesern sowohl die Hauptfiguren, als auch die Ereignisse etwas näher. Gleichzeitig bleibt die durch die Hauptmotive und die verwendete Sprache entstehende Entferntheit unverändert. Die in der nicht zu entfernten Vergangenheit erlebte Liebe wird verfeinert und offenbar auf eine klassische Ebene gehoben. Diese Verfeinerung scheint übrigens eines der künstlerischen Ziele zu sein. Da der Autor eine Menge Zitate beifügt und da er mit dem Hintergrundwissen der Leser rechnet, befinden sich mehrere, aus literaturgeschichtlicher Hinsicht wichtige Anspielungen im Büchlein. Dieses Doppelseitige, das Zusammenleben oder vielmehr das Mitlaufen des Lebens und der Dichtung verbirgt sich laufend im Hintergrund des Büchleins. Wir haben nicht zufällig das Wort *Mitlaufen* verwendet, weil es davon mindestens drei gibt: das der Mitglieder des zukünftigen Liebespaares, das des sehnsüchtigen Liebhabers mit dem faulen Amor und, auf der Oberfläche, das der Bilder mit den Texten. Wenn man sich den Sonettkranz als eine künstlerische Einheit anschaut, hat man den Eindruck, daß sich das höchste ästhetische Vergnügen zweifellos und unbestreitbar in dem erwähnten Zusammenleben verwirklicht. Die Abbildun-

gen wurden so ausgewählt, daß jede eine Darstellung des Elefanten zeigt. Auf diese Weise verbindet sich das bildliche Hauptmotiv mit dem Hauptmotiv der Gedichte. Nachdem die Mottos die positiven und menschlichen Tugenden der Elefanten betont haben, ist das Tier während der Phasen der Liebesereignisse darstellenden Gedichte, Schritt für Schritt zum Symbol der festen Liebe geworden. In diesem Sinne bedeutet die Anwesenheit der Elefanten keine Überraschung mehr, seine Größe verkörpert die Kraft und das Maß der Liebe.

Beim Lesen des Büchleins nimmt man an einer Zeitreise teil: an einer Zeitreise auf der Suche nach der verlorenen und vielleicht vergessenen Vergangenheit, als man noch in lateinischer Sprache und in Handschrift schrieb (oder mindestens diese imitierte), sein literarisches Schaffen als Einheit betrachtete und seine Liebe zu einem geliebten Fräulein durch Sonettkränze zum Ausdruck brachte. Entweder als literarische Übung, oder als praktische Hilfe, steht ein neues Handbuch zur Verfügung, das die Lebensfähigkeit der neulateinischen Dichtung prüft.

*Imre Gábor Majorossy*  
*Université Catholique P. Pázmány, Piliscsaba*